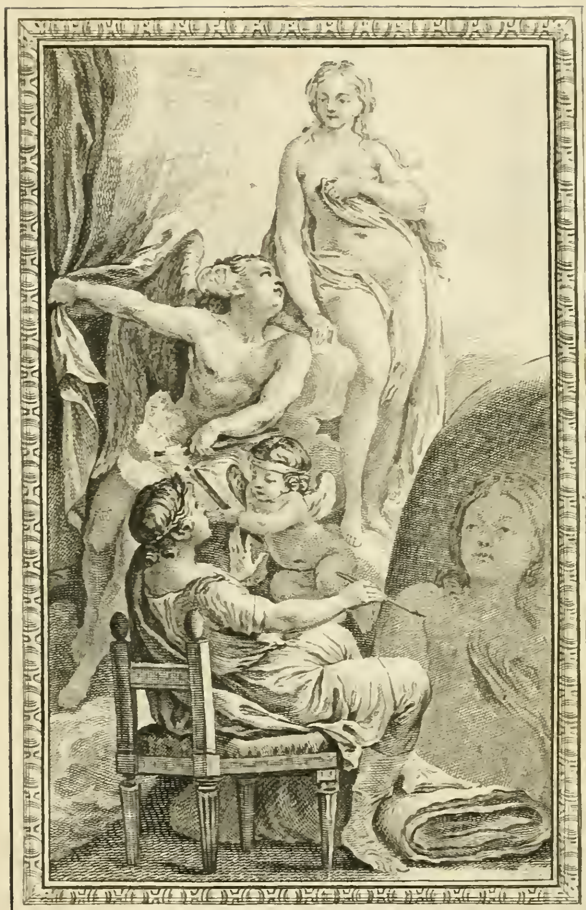



N°



C. N. Cochin del. 1760. De Longueil Sculp.

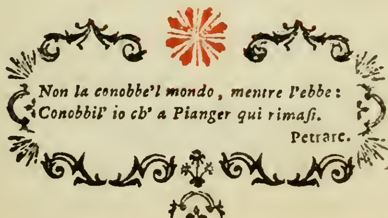
LA NOUVELLE HÉLOISE, OU LETTRES DE DEUX AMANS

HABITANS
D'une petite Ville au pied des Alpes :

RECUEILLIES ET PUBLIÉES
Par J. J. ROUSSEAU.

Nouvelle Édition, revue, corrigée & augmentée de Figures en taille douce, & d'une Table des Matieres.

TOME I.



A NEUCHATEL,
Et se trouve
A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.



M. DCC. LXIV.



AVIS DU LIBRAIRE

Sur cette Édition.

QUOIQU'IL ait déja paru un grand nombre d'Éditions de ces LETTRES, je n'ai point héſité à en entreprendre une nouvelle, perſuadé qu'on me ſçaura gré des ſoins que j'ai pris pour la rendre plus parfaite encore que les précédentes. La célébrité de l'Auteur, le mérite de l'Ouvrage, l'accueil qu'il a reçu du Public, tout exigeoit que je n'epargnaſſe rien dans cette entrepriſe. J'ai fait graver pluſieurs Planches qui ne ſe trouvent dans aucune Édition antérieure; entr'autres, celle qui eſt à la tête du premier Volume. L'habile M. Cochin y préſente un chef-d'œuvre d'imagination & de deſſin. Le Graveur y a parfaitement répondu par la délicateſſe & l'élégance de ſon burin. Je

ne doute pas que les Amateurs ne ſoient également ſatisfaits des ornemens, de la correction typographique & de la beauté du papier.

Quoique cette Édition ne paroiſſe qu'en quatre volumes, elle eſt tout auſſi complette que celles qui en contiennent ſix. On le verra aiſément, dès qu'on fera attention que les volumes ſont plus forts & qu'on les a rendu cependant auſſi portatifs, par la nature des Caracteres & par l'ordre employé dans l'impreſſion.



PRÉFACE.

IL faut des ſpectacles dans les grandes villes, & des romans aux peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon tems, & j'ai publié ces lettres. Que n'ai je vécu dans un ſiècle où je duſſe les jeter au feu !

Quoique je ne porte ici que le titre d'éditeur, j'ai travaillé moi-même à ce livre, & je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout, & la correſpondance entière eſt-elle une fiction ? Gens du monde, que vous importe ? C'eſt ſûrement une fiction pour vous.

Tout honnête-homme doit avouer les livres qu'il publie. Je me

nomme donc à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si le livre est mauvais, j'en suis plus obligé de le reconnoître: je ne veux point passer pour meilleur que je ne suis.

Quant à la vérité des faits, je déclare qu'ayant été plusieurs fois dans le pays des deux amans, je n'y ai jamais ouï parler du Baron d'Étange, ni de sa fille, ni de M. d'Orbe, ni de Mylord Édouard Bomston, ni de M. de Wolmar. J'avertis encore que la topographie est grossièrement altérée en plusieurs endroits; soit pour mieux donner le change au lecteur, soit qu'en effet l'auteur n'en fût pas davantage. Voilà tout ce que je puis dire. Que chacun pense comme il lui plaira.

Ce livre n'eſt point fait pour circuler dans le monde, & convient à très-peu de lecteurs. Le ſtyle rebutera les gens de goût, la matiere allarmera les gens ſévères, tous les ſentimens ſeront hors de la nature pour ceux qui ne croient pas à la vertu. Il doit déplaire aux dévots, aux libertins, aux philoſophes : il doit choquer les femmes galantes, & ſcandaliſer les honnêtes femmes. A qui plaira-t-il donc ? Peut-être à moi ſeul ; mais à coup ſûr il ne plaira médiocrement à perſonne.

Quiconque veut ſe réſoudre à lire ces lettres, doit s'armer de patience ſur les fautes de langue, ſur le ſtyle emphatique & plat, ſur les penſées communes rendues en termes ampoulés ; il doit ſe dire d'avance que ceux qui les écrivent ne ſont pas des François, des beaux-eſprits, des académiciens, des phi-

losophes ; mais des provinciaux, des étrangers, des solitaires, de jeunes gens, presque des enfans, qui, dans leurs imaginations romanesques, prennent pour de la philosophie les honnêtes délires de leur cerveau.

Pourquoi craindrois-je de dire ce que je pense ? Ce recueil avec son gothique ton convient mieux aux femmes que les livres de philosophie. Il peut même être utile à celles qui, dans une vie déréglée, ont conservé quelque amour pour l'honnêteté. Quant aux filles, c'est autre chose. Jamais fille chaste n'a lu de romans ; & j'ai mis à celui-ci un titre assez décidé, pour qu'en l'ouvrant on sût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en osera lire une seule page, est une fille perdue : mais qu'elle n'impute point sa perte à ce livre ; le mal étoit fait d'avance. Puisqu'elle a

commencé, qu'elle achève de lire; elle n'a plus rien à riſquer.

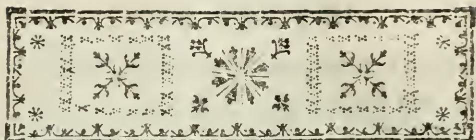
Qu'un homme auſtère, en parcourant ce recueil, ſe rebute aux premieres parties, jette le livre avec colère, & s'indigne contre l'éditeur; je ne me plaindrai point de ſon injuſtice: à ſa place j'en aurois pu faire autant. Que ſi, après l'avoir lu tout entier, quelqu'un m'oſoit blâmer de l'avoir publié; qu'il le diſe, s'il veut, à toute la terre; mais qu'il ne vienne pas me le dire: je ſens que je ne pourrois de ma vie eſtimer cet homme-là.



AVERTISSEMENT

Sur la Préface ſuivante.

LA forme & la longueur de ce Dialogue ou Entretien ſuppoſé, ne m'ayant permis de le mettre que par extrait à la tête du recueil des premières éditions, je le donne, à celle-ci, tout entier, dans l'eſpoir qu'on y trouvera quelques vues utiles ſur l'objet de ces ſortes d'écrits. J'ai cru d'ailleurs devoir attendre que le livre eût fait ſon effet avant d'en diſcuter les inconvéniens & les avantages, ne voulant ni faire tort au Libraire, ni mendier l'indulgence du Public.



SECONDE PRÉFACE

DE LA

NOUVELLE HÉLOÏSE.

N. VOILA votre Manuſcrit. Je l'ai lu tout entier.

R. Tout entier? J'entends: vous comptez ſur peu d'imitateurs?

N. *Vel duo, vel nemo.*

R. *Turpe & miſerabile!* Mais je veux un jugement poſitif.

N. Je n'ôſe.

R. Tout eſt ôſé par ce ſeul mot. Expliquez-vous.

N. Mon jugement dépend de la réponſe que vous m'allez faire.

Cette correſpondance eſt-elle réelle, ou ſi c'eſt une fiction ?

R. Je ne vois point la conſéquence. Pour dire ſi un livre eſt bon ou mauvais, qu'importe de ſavoir comment on l'a fait ?

N. Il importe beaucoup pour celui-ci. Un portrait a toujours ſon prix, pourvu qu'il reſſemble, quelqu'étrange que ſoit l'original. Mais dans un tableau d'imagination, toute figure humaine doit avoir les traits communs à l'homme, ou le tableau ne vaut rien. Tous deux ſuppoſés bons, il reſte encore cette différence que le portrait intéreſſe peu de gens ; le tableau ſeul peut plaire au public.

R. Je vous ſuis. Si ces lettres ſont des portraits, ils n'intéreſſent point : ſi ce ſont des tableaux, ils imitent mal. N'eſt-ce pas cela ?

N. Précifément.

R. Ainfi, j'arracherai toutes vos réponfes avant que vous m'ayez répondu. Au refte, comme je ne puis fatisfaire à votre queftion, il faut vous en paffer pour réfoudre la mienne. Mettez la chofe au pis : ma Julie....

N. Oh ! fi elle avoit exifté !

R. Hé bien ?

N. Mais fûrement ce n'eft qu'une fiction.

R. Suppofez.

N. En ce cas, je ne connois rien de fi mauffade ; ces lettres ne font point des lettres ; ce roman n'eft point un roman ; les perfonnages font des gens de l'autre monde.

R. J'en fuis fâché pour celui-ci.

N. Consolez-vous ; les foux n'y manquent pas non plus ; mais les vôtres ne sont pas dans la nature.

R. Je pourrois.... Non, je vois le détour que prend votre curiosité. Pourquoi décidez-vous ainsi ? Savez-vous jusqu'où les hommes diffèrent les uns des autres ; combien les caractères sont opposés ; combien les mœurs, les préjugés varient selon les tems, les lieux, les âges ? Qui est-ce qui ôse assigner des bornes précises à la Nature, & dire : voilà jusqu'où l'homme peut aller, & pas au-delà ?

N. Avec ce beau raisonnement les monstres inouïs, les géans, les pygmées, les chimères de toute espèce, tout pourroit être admis spécifiquement dans la Nature ; tout seroit défiguré, nous n'aurions plus de modèle commun. Je le répete, dans les tableaux de l'Hu-

manité chacun doit reconnoître l'homme.

R. J'en conviens, pourvu qu'on ſache auſſi diſcerner ce qui fait les variétés de ce qui eſt eſſentiel à l'eſpèce. Que diriez-vous de ceux qui ne reconnoîtroient la nôtre que dans un habit à la Françoiſe?

N. Que diriez-vous de celui qui, ſans exprimer ni traits, ni taille, voudroit peindre une figure humaine, avec un voile pour vêtement? N'auroit-on pas droit de lui demander où eſt l'homme?

R. Ni traits, ni taille! Êtes-vous juſte? Point de gens parfaits: voilà la chimère. Une jeune fille offenſant la vertu qu'elle aime, & ramenée au devoir par l'horreur d'un plus grand crime; une amie trop facile, punie enfin par ſon propre cœur de l'excès de ſon indul-

gence ; un jeune homme honnête & ſenſible, plein de foibleſſe & de beaux diſcours ; un vieux Gentilhomme entêté de ſa nobleſſe, ſacrifiant tout à l'opinion ; un Anglois généreux & brave, toujours paſſionné par ſageſſe, toujours raiſonnant ſans raiſon.....

N. Un mari débonnaire & hoſpitalier empreſſé d'établir dans ſa maiſon l'ancien amant de ſa femme....

R. Je vous renvoie à l'inſcription de l'eſtampe (*).

N. *Les belles ames !*... Le beau mot !

R. O philoſophie ! combien tu prends de peine à retrécir les cœurs, à rendre les hommes petits !

N. L'eſprit romaneſque les aggrandit & les trompe. Mais reve-

(*) Voyez la ſeptième eſtampe.

nons. Les deux amies ?.... Qu'en dites-vous ?.... Et cette converſion ſubite au temple ?... la grace, ſans doute ?....

R. Monſieur !...

N. Une femme chrétienne, une dévote qui n'apprend point le catéchiſme à ſes enfans ; qui meurt ſans vouloir prier Dieu ; dont la mort cependant édifie un paſteur, & convertit un athée !..... Oh !.....

R. Monſieur !...

N. Quant à l'intérêt, il eſt pour tout le monde ; il eſt nul. Pas une mauvaiſe action ; pas un méchant homme qui faſſe craindre pour les bons ; des évènemens ſi naturels, ſi ſimples qu'ils le ſont trop ; rien d'inopiné ; point de coups de théâtre. Tout eſt prévu long-tems d'avance ; tout arrive comme il eſt prévu. Eſt-ce la peine de tenir re-

giſtre de ce que chacun peut voir tous les jours dans ſa maiſon, ou dans celle de ſon voiſin ?

R. C'eſt-à-dire, qu'il vous faut des hommes communs & des évènemens rares ? Je crois que j'aimerois mieux le contraire. D'ailleurs, vous jugez ce que vous avez lu comme un roman. Ce n'en eſt point un ; vous l'avez dit vous même. C'eſt un recueil de lettres....

N. Qui ne ſont point des lettres ; je crois l'avoir dit auſſi. Quel ſtyle épiſtolaire ! Qu'il eſt guindé ! Que d'exclamations ! Que d'apprêts ! Quelle emphaſe pour ne dire que des choſes communes ! Quels grands mots pour de petits raiſonnemens ! Rarement du ſens, de la juſteſſe ; jamais ni fineſſe, ni force, ni profondeur. Une diction toujours dans les nues, & des penſées qui rempent toujours. Si vos per-

ſonnages ſont dans la Nature, avouez que leur ſtyle eſt peu naturel?

R. Je conviens que dans le point de vue où vous êtes, il doit vous paroître ainſi.

N. Comptez-vous que le public le verra d'un autre œil? & n'eſt-ce pas mon jugement que vous demandez?

R. C'eſt pour l'avoir plus au long que je vous réplique. Je vois que vous aimeriez mieux des lettres faites pour être imprimées.

N. Ce ſouhait paroît aſſez bien fondé pour celles qu'on donne à l'impreſſion.

R. On ne verra donc jamais les hommes dans les livres que comme ils veulent ſe montrer?

N. L'auteur, comme il veut s'y montrer; ceux qu'il dépeint, tels qu'ils ſont. Mais cet avantage man-

que encore ici. Pas un portrait vigoureuſement peint ; pas un caractère aſſez bien marqué ; nulle obſervation ſolide ; aucune connoiſſance du monde. Qu'apprend-on dans la petite ſphère de deux ou trois amans ou amis toujours occupés d'eux ſeuls ?

R. On apprend à aimer l'Humanité. Dans les grandes ſociétés on n'apprend qu'à haïr les hommes.

Votre jugement eſt ſévère ; celui du public doit l'être encore plus. Sans le taxer d'injuſtice, je veux vous dire à mon tour de quel œil je vois ces lettres ; moins pour excuſer les défauts que vous y blâmez, que pour en trouver la ſource.

Dans la retraite on a d'autres manières de voir & de ſentir que dans le commerce du monde ; les paſſions, autrement modifiées, ont

aussi d'autres expressions : l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, se mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bisarre & peu varié qu'on remarque dans les discours des solitaires. S'ensuit il delà que leur langage soit fort énergique? Point du tout; il n'est qu'extraordinaire. Ce n'est que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie: premièrement, parce qu'il faut toujours dire autrement & mieux que les autres ; & puis, que forcé d'affirmer à chaque instant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des sentimens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour persuasif qui supplée à la persuasion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment passionnés aient ces manières de parler vives, fortes, coloriées, que vous admirez dans

vos drames & dans vos romans ? Non ; la paſſion pleine d'elle-même s'exprime avec plus d'abondance que de force ; elle ne ſonge pas même à perſuader ; elle ne ſoupçonne pas qu'on puiſſe douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle ſent, c'eſt moins pour l'expoſer aux autres que pour ſe ſoulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes ; l'y ſent-on mieux que dans les hameaux ?

N. C'eſt-à-dire que la foibleſſe du langage prouve la force du ſentiment ?

R. Quelquefois du moins elle en montre la vérité. Liſez une lettre d'amour faite par un auteur dans ſon cabinet, par un bel-eſprit qui veut briller : pour peu qu'il ait de feu dans la tête, ſa lettre va, comme on dit, brûler le papier ; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous ſerez

enchanté, même agité, peut-être; mais d'une agitation paſſagère & ſèche, qui ne vous laiſſera que des mots pour tout ſouvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée, une lettre d'un amant vraiment paſſionné, ſera lâche, diffuſe, toute en longueurs, en déſordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un ſentiment qui déborde, redit toujours la même choſe, & n'a jamais achevé de dire; comme une ſource vive qui coule ſans ceſſe & ne s'épuiſe jamais. Rien de ſaillant, rien de remarquable; on ne retient ni mots, ni tours, ni phraſes; on n'admire rien, l'on n'eſt frappé de rien. Cependant on ſe ſent l'ame attendrie; on ſe ſent ému ſans ſavoir pourquoi. Si la force du ſentiment ne nous frappe pas, ſa vérité nous touche; & c'eſt ainſi que le cœur ſait parler au cœur. Mais ceux qui ne ſentent rien, ceux

qui n'ont que le jargon paré des passions, ne connoissent point ces sortes de beautés, & les méprisent.

N. J'attends.

R. Fort bien. Dans cette dernière espèce de lettres, si les pensées sont communes, le style pourtant n'est pas familier, & ne doit pas l'être. L'amour n'est qu'illusion ; il se fait, pour ainsi dire, un autre Univers ; il s'entoure d'objets qui ne sont point, ou auxquels lui seul a donné l'être ; & comme il rend tous ses sentimens en images, son langage est toujours figuré. Mais ces figures sont sans justesse & sans suite ; son éloquence est dans son désordre ; il prouve d'autant plus qu'il raisonne moins. L'enthousiasme est le dernier degré de la passion. Quand elle est à son comble, elle voit son objet parfait, elle en fait alors son idole ; elle le place dans

le ciel ; & comme l'enthousiasme de la dévotion emprunte le langage de l'amour, l'enthousiasme de l'amour emprunte aussi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le paradis, les anges, les vertus des saints, les délices du séjour céleste. Dans ces transports, entouré de si hautes images, en parlera-t-il en termes rampans ? Se résoudra-t-il d'abaisser, d'avilir ses idées par des expressions vulgaires ? N'élevera-t-il pas son style ? Ne lui donnera-t-il pas de la noblesse, de la dignité ? Que parlez-vous de lettres, de style épistolaire ? En écrivant à ce qu'on aime, il est bien question de cela ! Ce ne sont plus des lettres que l'on écrit, ce sont des hymnes.

N. Citoyen, voyons votre pouls.

R. Non : voyez l'hyver sur ma tête. Il est un âge pour l'expérience ; un autre pour le souvenir. Le sen-

timent s'éteint à la fin ; mais l'ame ſenſible demeure toujours.

Je reviens à nos lettres. Si vous les liſez comme l'ouvrage d'un auteur qui veut plaire, ou qui ſe pique d'écrire, elles ſont déteſtables. Mais prenez-les pour ce qu'elles ſont, & jugez-les dans leur eſpèce. Deux ou trois jeunes gens ſimples, mais ſenſibles, s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne ſongent point à briller aux yeux les uns des autres. Ils ſe connoiſſent & s'aiment trop mutuellement pour que l'amour-propre ait plus rien à faire entr'eux. Ils ſont enfans, penſeront-ils en hommes? Ils ſont étrangers, écriront ils correctement ? Ils ſont ſolitaires, connoîtront-ils le monde & la ſociété? Pleins du ſeul ſentiment qui les occupe, ils ſont dans le délire, & penſent philoſopher : voulez vous

qu'ils ſachent obſerver, juger, réfléchir? Ils ne ſavent rien de tout cela. Ils ſavent aimer; ils rapportent tout à leur paſſion. L'importance qu'ils donnent à leurs folles idées, eſt-elle moins amuſante que tout l'eſprit qu'ils pourroient étaler? Ils parlent de tout; ils ſe trompent ſur tout; ils ne font rien connoître qu'eux; mais en ſe faiſant connoître, ils ſe font aimer: leurs erreurs valent mieux que le ſavoir des ſages: leurs cœurs honnêtes portent par-tout, juſques dans leurs fautes, les préjugés de la vertu, toujours confiante & toujours trahie. Rien ne les entend, rien ne leur répond, tout les détrompe. Ils ſe refuſent aux vérités décourageantes: ne trouvant nulle part ce qu'ils ſentent, ils ſe replient ſur eux-mêmes; ils ſe détachent du reſte de l'Univers; & créant entr'eux un petit monde différent du

nôtre, ils y forment un ſpectacle véritablement nouveau.

N. Je conviens qu'un homme de vingt ans & des filles de dix-huit, ne doivent pas, quoiqu'inſtruits, parler en philoſophes, même en penſant l'être. J'avoue encore, (& cette différence ne m'a pas échappé), que ces filles deviennent des femmes de mérite, & ce jeune homme un meilleur obſervateur. Je ne fais point de comparaiſon entre le commencement & la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domeſtique effacent les fautes du premier âge: la chaſte épouſe, la femme ſenſée, la digne mere de famille font oublier la coupable amante. Mais cela même eſt un ſujet de critique: la fin du récueil rend le commencement d'autant plus répréhenſible; on diroit que ce ſont deux livres différens que les mêmes perſonnes ne

ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens raiſonnables, pourquoi les prendre avant qu'ils le ſoient devenus? Les jeux d'enfans, qui précédent les leçons de la ſageſſe, empêchent de les attendre; le mal ſcandaliſe, avant que le bien puiſſe édifier; enfin le lecteur indigné ſe rebute, & quitte le livre au moment d'en tirer du profit.

R. Je penſe, au contraire, que la fin de ce recueil ſeroit ſuperflue aux lecteurs rebutés du commencement, & que ce même commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin peut être utile. Ainſi, ceux qui n'acheveront pas le livre, ne perdront rien, puiſqu'il ne leur eſt pas propre; & ceux qui peuvent en profiter ne l'auroient pas lû, s'il eût commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut dire, il faut d'abord ſe faire écouter de ceux qui doivent en faire uſage.

J'ai changé de moyen, mais non pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes, on ne m'a point entendu; peut-être en parlant aux enfans me ferai-je mieux entendre; & les enfans ne goûtent pas mieux la raison nue, que les remèdes mal déguisés.

Così all' egro fanciul porgiamo asperſi
Di ſoave licor gl' orli del vaſo;
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E dall' inganno ſuo vita riceve.

N. J'ai peur que vous ne vous trompiez encore; ils ſuceront les bords du vaſe, & ne boiront point la liqueur.

R. Alors ce ne ſera plus ma faute; j'aurai fait de mon mieux pour la faire paſſer.

Mes jeunes gens ſont aimables; mais pour les aimer à trente ans, il faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu long-tems avec eux pour

s'y plaire ; & ce n'est qu'après avoir déploré leurs fautes, qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs lettres n'intéressent pas tout d'un coup ; mais peu-à-peu elles attachent; on ne peut ni les prendre, ni les quitter. La grace & la facilité n'y sont pas, ni la raison, ni l'esprit, ni l'éloquence ; le sentiment y est ; il se communique au cœur par degrés, & lui seul, à la fin, supplée à tout. C'est une longue romance, dont les couplets, pris à part, n'ont rien qui touche, mais dont la suite produit à la fin son effet. Voilà ce que j'éprouve en les lisant : dites-moi si vous sentez la même chose.

N. Non. Je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous êtes l'auteur, l'effet est tout simple. Si vous ne l'êtes pas, je le conçois encore. Un homme qui vit dans le monde ne peut s'accoutumer aux idées extravagantes, au *pathos* af-

fecté, au déraiſonnement continuel de vos bonnes gens. Un ſolitaire peut les goûter; vous en avez dit la raiſon vous-même. Mais avant que de publier ce manuſcrit, ſongez que le public n'eſt pas compoſé d'hermites. Tout ce qui pourroit arriver de plus heureux, ſeroit qu'on prît votre petit bonhomme pour un Céladon, votre Édouard pour un Don Quichote, vos Caillettes pour deux Aſtrées, & qu'on s'en amusât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies n'amuſent guères: il faut écrire comme Cervantes, pour faire lire ſix volumes de viſions.

R. La raiſon qui vous feroit ſupprimer cet ouvrage, m'encourage à le publier.

N. Quoi! la certitude de n'être point lu?

R. Un peu de patience, & vous allez m'entendre.

En matière de morale, il n'y a point, ſelon moi, de lecture utile aux gens du monde. Premièrement, parce que la multitude des livres nouveaux qu'ils parcourent, & qui diſent tour-à-tour le pour & le contre, détruit l'effet de l'un par l'autre, & rend le tout comme non avenu. Les livres choiſis qu'on relit ne font point d'effet encore : s'ils ſoutiennent les maximes du monde, ils ſont ſuperflus ; & s'ils les combattent, ils ſont inutiles. Ils trouvent ceux qui les liſent liés aux vices de la ſociété par des chaînes qu'ils ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un inſtant ſon âme pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une réſiſtance invincible, eſt toujours forcé de garder ou reprendre ſa première ſituation. Je ſuis perſuadé qu'il y a peu de gens bien nés qui n'aient fait cet eſſai,

du moins une fois en leur vie ; mais bien-tôt découragé d'un vain effort, on ne le répete plus, & l'on s'accoutume à regarder la morale des livres comme un babil de gens oisifs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes villes, des nombreuses sociétés, plus les obstacles diminuent. Il est un terme où ces obstacles cessent d'être invincibles, & c'est alors que les livres peuvent avoir quelque utilité. Quand on vit isolé, comme on ne se hâte pas de lire pour faire parade de ses lectures, on les varie moins, on les médite davantage ; & comme elles ne trouvent pas un si grand contre-poids au-dehors, elles font beaucoup plus d'effet au-dedans. L'ennui, ce fléau de la solitude aussi bien que du grand monde, force de recourir aux livres amusans, seule ressource de qui vit seul & n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup

plus de romans dans les provinces qu'à Paris, on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, & ils y font beaucoup plus d'impreſſion : vous voyez pourquoi cela doit être.

Mais ces livres qui pourroient ſervir à la fois d'amuſement, d'inſtruction, de conſolation au campagnard, malheureux ſeulement parce qu'il penſe l'être, ne ſemblent faits au contraire que pour le rebuter de ſon état, en étendant & fortifiant le préjugé qui le lui rend mépriſable. Les gens du bel-air, les femmes à la mode, les grands, les militaires; voilà les acteurs de tous vos romans. Le rafinement du goût des villes, les maximes de la cour, l'appareil du luxe, la morale épicurienne; voilà les leçons qu'ils prêchent & les préceptent qu'ils donnent. Le coloris de leurs fauſſes vertus ternit l'éclat des véritables;

le manége des procédés eſt ſubſtitué aux devoirs réels ; les beaux diſcours font dédaigner les belles actions, & la ſimplicité des bonnes mœurs paſſe pour groſſièreté.

Quel effet produiront de pareils tableaux ſur un gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchiſe avec laquelle il reçoit ſes hôtes, & traiter de brutale orgie la joie qu'il fait régner dans ſon canton ; ſur ſa femme, qui apprend que les ſoins d'une mere de famille ſont au-deſſous des dames de ſon rang ; ſur ſa fille, à qui les airs contournés & le jargon de la ville font dédaigner l'honnête & ruſtique voiſin qu'elle eût épouſé ? Tous de concert ne voulant plus être des manans, ſe dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux château, qui bien-tôt devient maſure, & vont dans la capitale, où, le pere, avec ſa croix de ſaint-Louis, de

ſeigneur qu'il étoit, devient valet ou chevalier d'induſtrie ; la mere établit un brelan ; la fille attire les joueurs ; & ſouvent tous trois, après avoir mené une vie infâme, meurent de miſère & déshonorés.

Les auteurs, les gens de lettres, les philoſophes ne ceſſent de crier que, pour remplir ſes devoirs de citoyen, pour ſervir ſes ſemblables, il faut habiter les grandes villes; ſelon eux fuir Paris, c'eſt haïr le genre-humain ; le peuple de la campagne eſt nul à leurs yeux ; à les entendre on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des penſions, des académies & des dîners.

De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les contes, les romans, les pièces de théâtre, tout tire ſur les provinciaux ; tout tourne en dériſion la ſimplicité des mœurs ruſtiques ; tout prêche les manières & les

plaiſirs du grand monde : c'eſt une honte de ne les pas connoître ; c'eſt un malheur de ne les pas goûter. Qui ſait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces plaiſirs imaginaires peuple Paris de jour en jour ? Ainſi, les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des ſyſtêmes politiques, amoncelent, entaſſent les habitans de chaque pays ſur quelques points du territoire, laiſſant tout le reſte en frîche & déſert : ainſi, pour faire briller les capitales, ſe dépeuplent les nations ; & ce frivole éclat qui frappe les yeux des ſots, fait courir l'Europe à grands pas vers ſa ruine. Il importe au bonheur des hommes, qu'on tâche d'arrêter ce torrent de maximes empoiſonnées. C'eſt le métier des prédicateurs de nous crier, *ſoyez bons & ſages*, ſans beaucoup s'inquiéter du ſuccès de leurs diſcours ; le citoyen qui s'en

inquiette ne doit point nous crier ſottement, *ſoyez bons ;* mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être.

N. Un moment: reprenez haleine. J'aime les vûes utiles ; & je vous ai ſi bien ſuivi dans celle-ci, que je crois pouvoir pérorer pour vous.

Il eſt clair, ſelon votre raiſonnement, que pour donner aux ouvrages d'imagination la ſeule utilité qu'ils puiſſent avoir, il faudroit les diriger vers un but oppoſé à celui que leurs auteurs ſe propoſent; éloigner toutes les choſes d'inſtitution; ramener tout à la Nature ; donner aux hommes l'amour d'une vie égale & ſimple ; les guérir des fantaiſies de l'opinion; leur rendre le goût des vrais plaiſirs; leur faire aimer la ſolitude & la paix ; les tenir à quelque diſtance les uns des autres ; & au-lieu de les exciter à s'entaſſer dans les villes, les porter à s'étendre

également ſur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis, des Sylvandres, des paſteurs d'Arcadie, des bergers du Lignon, d'illuſtres payſans cultivant leurs champs de leurs propres mains, & philoſophant ſur la Nature, ni d'autres pareils êtres romaneſques qui ne peuvent exiſter que dans les livres: mais de montrer aux gens aiſés que la vie ruſtique & l'agriculture ont des plaiſirs qu'ils ne ſavent pas connoître ; que ces plaiſirs ſont moins inſipides, moins groſſiers qu'ils ne penſent ; qu'il y peut régner du goût, du choix, de la délicateſſe; qu'un homme de mérite qui voudroit ſe retirer à la campagne avec ſa famille, & devenir lui-même ſon propre fermier, y pourroit couler une vie auſſi douce qu'au milieu des amuſemens des villes; qu'une ménagère des champs

peut être une femme charmante, auſſi pleine de graces, & de graces plus touchantes que toutes les petites maitreſſes; qu'enfin les plus doux ſentimens du cœur y peuvent animer une ſociété plus agréablement que le langage apprêté des cercles, où nos rires mordans & ſatyriques ſont le triſte ſupplément de la gaieté qu'on n'y connoît plus. Eſt-ce bien cela?

R. C'eſt cela même. A quoi j'ajouterai ſeulement une réflexion. L'on ſe plaint que les romans troublent les têtes: je le crois bien. En montrant ſans ceſſe à ceux qui les liſent les prétendus charmes d'un état qui n'eſt pas le leur, ils les ſéduiſent, ils leur font prendre leur état en dédain, & en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'eſt pas, on parvient à ſe croire autre choſe que ce qu'on eſt,

& voilà comment on devient fou. Si les romans n'offroient à leurs lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaiſirs de leur condition, les romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient ſages. Il faut que les écrits faits pour les ſolitaires parlent la langue des ſolitaires: pour les inſtruire, il faut qu'ils leur plaiſent, qu'ils les intéreſſent; il faut qu'ils les attachent à leur état, en le leur rendant agréable. Ils doivent combattre & détruire les maximes des grandes ſociétés; ils doivent les montrer fauſſes & mépriſables, c'eſt-à-dire, telles qu'elles ſont. A tous ces titres un roman, s'il eſt bien fait, au moins s'il eſt utile, doit être ſifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule; & voilà, Monſieur, com-

ment la folie du monde est sagesse.

N. Votre conclusion se tire d'elle-même. On ne peut mieux prévoir sa chûte, ni s'apprêter à tomber plus fièrement. Il me reste une seule difficulté. Les provinciaux, vous le savez, ne lisent que sur notre parole : il ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un livre destiné pour les solitaires, est d'abord jugé par les gens du monde ; si ceux-ci le rebutent, les autres ne le lisent point. Répondez.

R. La réponse est facile. Vous parlez des beaux-esprits de province ; & moi je parle des vrais campagnards. Vous avez, vous autres qui brillez dans la capitale, des préjugés dont il faut vous guérir : vous croyez donner le ton à toute la France, & les trois quarts de la France ne savent pas que vous existez. Les livres qui tombent à Paris, font la fortune des Libraires de Province.

N. Pourquoi voulez-vous les enrichir aux dépens des nôtres ?

R. Raillez. Moi, je perſiſte. Quand on aſpire à la gloire, il faut ſe faire lire à Paris; quand on veut être utile, il faut ſe faire lire en province. Combien d'honnêtes gens paſſent leur vie dans des campagnes éloignées à cultiver le patrimoine de leurs peres, où ils ſe regardent comme exilés par une fortune étroite ! Durant les longues nuits d'hyver, dépourvus de ſociété, ils emploient la ſoirée à lire au coin de leur feu les livres amuſans qui leur tombent ſous la main. Dans leur ſimplicité groſſière, ils ne ſe piquent ni de littérature, ni de bel-eſprit ; ils liſent pour ſe déſennuyer, & non pour s'inſtruire ; les livres de morale & de philoſophie ſont pour eux comme n'exiſtant pas: on en feroit en vain pour leur uſage ; ils ne leur parvien-

droient jamais. Cependant, loin de leur rien offrir de convenable à leur ſituation, vos romans ne ſervent qu'à la leur rendre encore plus amère. Ils changent leur retraite en un déſert affreux, & pour quelques heures de diſtraction qu'ils leur donnent, ils leur préparent des mois de mal-aiſe & de vains regrets. Pourquoi n'oſerois-je ſuppoſer que, par quelque heureux haſard, ce livre, comme tant d'autres plus mauvais encore, pourra tomber dans les mains de ces habitans des champs, & que l'image des plaiſirs d'un état tout ſemblable au leur, le leur rendra plus ſupportable? J'aime à me figurer deux époux liſant ce recueil enſemble, y puiſant un nouveau courage pour ſupporter leurs travaux communs, & peut-être de nouvelles vûes pour les rendre utiles. Comment pourroient-ils y contempler le tableau

d'un ménage heureux, ſans vouloir imiter un ſi doux modèle? Comment s'attendriront-ils ſur le charme de l'union conjugale, même privé de celui de l'amour, ſans que la leur ſe reſſerre & s'affermiſſe? En quittant leur lecture, ils ne ſeront ni attriſtés de leur état, ni rebutés de leurs ſoins. Au contraire, tout ſemblera prendre autour d'eux une face plus riante; leurs devoirs s'ennobliront à leurs yeux; ils reprendront le goût des plaiſirs de la Nature: ſes vrais ſentimens renaîtront dans leurs cœurs, & en voyant le bonheur à leur portée, ils apprendront à le goûter. Ils rempliront les mêmes fonctions; mais ils les rempliront avec une autre ame, & feront, en vrais patriarches, ce qu'ils faiſoient en payſans.

N. Juſqu'ici tout va fort bien. Les maris, les femmes, les meres de famille...... Mais les filles; n'en dites-vous rien?

R. Non. Une honnête fille ne lit point de livres d'amour. Que celle qui lira celui-ci, malgré ſon titre, ne ſe plaigne point du mal qu'il lui aura fait : elle ment. Le mal étoit fait d'avance ; elle n'a plus rien à riſquer.

N. A merveille ! Auteurs érotiques, venez à l'école : vous voilà tous juſtifiés.

R. Oui, s'ils le ſont par leur propre cœur & par l'objet de leurs écrits.

N. L'êtes-vous aux mêmes conditions ?

R. Je ſuis trop fier pour répondre à cela ; mais Julie s'étoit fait une régle pour juger les livres : ſi vous la trouvez bonne, ſervez-vous-en pour juger celui-ci.

On a voulu rendre la lecture des romans utile à la Jeuneſſe. Je ne connois point de projet plus inſenſé. C'eſt commencer par mettre le

feu à la maiſon pour faire jouer les pompes. D'après cette folle idée, au-lieu de diriger vers ſon objet la morale de ces ſortes d'ouvrages, on adreſſe toujours cette morale aux jeunes filles (*), ſans ſonger que les jeunes filles n'ont point de part aux déſordres dont on ſe plaint. En général, leur conduite eſt réguliere, quoique leurs cœurs ſoient corrompus. Elles obéiſſent à leurs meres, en attendant qu'elles puiſſent les imiter. Quand les femmes feront leur devoir, ſoyez ſûr que les filles ne manqueront point au leur.

N. L'obſervation vous eſt contraire en ce point. Il ſemble qu'il faut toujours au ſexe un tems de libertinage, ou dans un état, ou dans l'autre. C'eſt un mauvais levain qui

---

(*) Ceci ne regarde que les modernes romans anglois.

fermente tôt ou tard. Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles ſont faciles & les femmes ſévères : c'eſt le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit, & les autres qu'au ſcandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves ; le crime eſt compté pour rien.

R. A l'enviſager par ſes ſuites, on n'en jugeroit pas ainſi. Mais ſoyons juſtes envers les femmes ; la cauſe de leur déſordre eſt moins en elles, que dans nos mauvaiſes inſtitutions.

Depuis que tous les ſentimens de la Nature ſont étouffés par l'extrême inégalité, c'eſt de l'inique deſpotiſme des peres que viennent les vices & les malheurs des enfans; c'eſt dans des nœuds forcés & mal aſſortis que, victimes de l'avarice ou de la vanité des parens, de jeunes femmes effacent, par un déſor-

dre dont elles font gloire, le ſcandale de leur premiere honnêteté. Voulez-vous donc remédier au mal : remontez à ſa ſource. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques, c'eſt par les mœurs domeſtiques qu'elle doit commencer, & cela dépend abſolument des peres & meres. Mais ce n'eſt point ainſi qu'on dirige les inſtructions ; vos lâches auteurs ne prêchent jamais que ceux qu'on opprime ; & la morale des livres ſera toujours vaine, parce qu'elle n'eſt que l'art de faire ſa cour au plus fort.

N. Aſſurément la vôtre n'eſt pas ſervile ; mais à force d'être libre, ne l'eſt-elle point trop ? Eſt-ce aſſez qu'elle aille à la ſource du mal ? Ne craignez-vous point qu'elle en faſſe ?

R. Du mal ? A qui ? Dans des tems d'épidémie & de contagion,

quand tout eſt atteint dès l'enfance, faut-il empêcher le débit des drogues bonnes aux malades, ſous prétexte qu'elles pourroient nuire aux gens ſains? Monſieur, nous penſons ſi différemment ſur ce point, que, ſi l'on pouvoit eſpèrer quelque ſuccès pour ces lettres, je ſuis très-perſuadé qu'elles feroient plus de bien qu'un meilleur livre.

N. Il eſt vrai que vous avez une excellente prêcheuſe. Je ſuis charmé de vous voir raccommodé avec les femmes: j'étois fâché que vous leur défendiſſiez de nous faire des ſermons (*).

R. Vous êtes preſſant; il faut me taire: je ne ſuis ni aſſez fou, ni aſſez ſage pour avoir toujours raiſon. Laiſſons cet os à ronger à la Critique.

(*) Voyez la lettre de M. d'Alembert ſur les ſpectacles, *p.* 81, première édition.

N. Bénignement : de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût-on ſur tout le reſte rien à dire à tout autre, comment paſſer au ſévère cenſeur des ſpectacles les ſituations vives & les ſentimens paſſionnés dont tout ce recueil eſt rempli ? Montrez-moi une ſcène de théâtre qui forme un tableau pareil à ceux du boſquet de Clarens (*) & du cabinet de toilette? Reliſez la lettre ſur les ſpectacles ; reliſez ce recueil.... Soyez conſéquent, ou quittez vos principes..... Que voulez-vous qu'on penſe ?

R. Je veux, Monſieur, qu'un Critique ſoit conſéquent lui-même, & qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Reliſez mieux l'écrit que vous venez de citer ; reliſez auſſi la préface de Narciſſe, vous y verrez

(*) On prononce *Claran.*

la

la réponſe à l'inconſéquence que vous me reprochez. Les étourdis qui prétendent en trouver dans le devin du village, en trouveront ſans doute bien plus ici. Ils feront leur métier : mais vous... !

N. Je me rappelle deux paſſages (*)..... Vous eſtimez peu vos contemporains.

R. Monſieur, je ſuis auſſi leur contemporain. O que ne ſuis-je né dans un ſiècle où je dûſſe jeter ce recueil au feu !

N. Vous outrez, à votre ordinaire ; mais juſqu'à certain point, vos maximes ſont aſſez juſtes. Par exemple, ſi votre Héloïſe eût été toujours ſage, elle inſtruiroit beaucoup moins ; car à qui ſerviroit-elle

(*) Préface de Narciſſe, *pag.* 28 & 32. Lettre à M. d'Alembert, *pag.* 223, 224.

de modèle ? C'eſt dans les ſiècles les plus dépravés qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela diſpenſe de les pratiquer ; & l'on contente à peu de frais, par une lecture oiſive, un reſte de goût pour la vertu.

R. Sublimes auteurs, rabaiſſez un peu vos modèles, ſi vous voulez qu'on cherche à les imiter. A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a point ſouillée ? Eh ! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre.

N. Votre jeune homme a déja fait ces réflexions : mais n'importe; on ne vous fera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on fait, pour montrer enſuite ce qu'on devroit faire. Sans compter, qu'inſpirer l'amour aux filles & la réſerve aux femmes, c'eſt renverſer l'ordre établi, & ramener toute cette petite

morale que la philoſophie a proſcrite. Quoi que vous en puiſſiez dire, l'amour dans les filles eſt indécent & ſcandaleux; & il n'y a qu'un mari qui puiſſe autoriſer un amant. Quelle étrange mal-adreſſe que d'être indulgent pour des filles qui ne doivent point vous lire, & ſévère pour les femmes qui vous jugeront! Croyez-moi, ſi vous avez peur de réuſſir, tranquilliſez-vous: vos meſures ſont trop bien priſes pour vous laiſſer craindre un pareil affront. Quoi qu'il en ſoit, je vous garderai le ſecret; ne ſoyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un livre utile, à la bonne heure; mais gardez-vous de l'avouer.

R. De l'avouer, Monſieur! Un honnête homme ſe cache-t-il, quand il parle au public? Oſe-t-il imprimer ce qu'il n'oſeroit reconnoître? Je ſuis l'éditeur de ce livre, & je m'y nommerai comme éditeur.

N. Vous vous y nommerez? Vous?

R. Moi-même.

N. Quoi! Vous y mettrez votre nom?

R. Oui, Monſieur.

N. Votre vrai nom? *Jean-Jacques ROUSSEAU*, en toutes lettres?

R. *Jean-Jacques Rouſſeau*, en toutes lettres.

N. Vous n'y penſez pas! Que dira-t-on de vous?

R. Ce qu'on voudra. Je me nomme à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier; mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si l'on trouve le livre mauvais en lui-même, c'eſt une raiſon de plus pour

y mettre mon nom. Je ne veux point passer pour meilleur que je ne suis.

N. Etes-vous content de cette réponse ?

R. Oui, dans des tems où il n'est possible à personne d'être bon.

N. Et les belles ames, les oubliez-vous ?

R. La Nature les fit ; vos institutions les gâtent.

N. A la tête d'un livre d'amour, on lira ces mots : *par J. J. Rousseau, Citoyen de Genève !*

R. *Citoyen de Genève !* Non pas cela. Je ne profane point le nom de ma patrie ; je ne le mets qu'aux écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

N. Vous portez vous-même un nom qui n'est pas sans honneur, &

vous avez auſſi quelque choſe à perdre. Vous donnez un livre foible & plat qui vous fera tort. Je voudrois vous en empêcher ; mais ſi vous en faites la ſottiſe, j'approuve que vous la faſſiez hautement & franchement. Cela, du moins, ſera dans votre caractère. Mais, à propos, mettrez-vous auſſi votre deviſe à ce livre ?

R. Mon libraire m'a déja fait cette plaiſanterie, & je l'ai trouvé ſi bonne, que j'ai promis de lui en faire honneur. Non, Monſieur, je ne mettrai point ma deviſe à ce livre ; mais je ne la quitterai pas pour cela, & je m'effraie moins que jamais de l'avoir priſe. Souvenez-vous que je ſongeois à faire imprimer ces lettres quand j'écrivois contre les ſpectacles, & que le ſoin d'excuſer un de ces écrits ne m'a point fait altérer la vérité dans

l'autre. Je me ſuis accuſé d'avance plus fortement peut-être que perſonne ne m'accuſera. Celui qui préfère la vérité à ſa gloire, peut eſpérer de la préfèrer à ſa vie. Vous voulez qu'on ſoit toujours conſéquent, je doute que cela ſoit poſſible à l'homme ; mais ce qui lui eſt poſſible, eſt d'être toujours vrai : voilà ce que je veux tâcher d'être.

N. Quand je vous demande ſi vous êtes l'auteur de ces lettres, pourquoi donc éludez-vous ma queſtion ?

R. Pour cela même que je ne veux pas dire un menſonge.

N. Mais vous refuſez auſſi de dire la vérité.

R. C'eſt encore lui rendre honneur que de déclarer qu'on la veut taire : vous auriez meilleur marché d'un homme qui voudroit mentir.

D'ailleurs les gens de goût ſe trompent-ils ſur la plume des auteurs ? Comment ôſez - vous faire une queſtion que c'eſt à vous de réſoudre ?

N. Je la réſoudrois bien pour quelques lettres ; elles ſont certainement de vous ; mais je ne vous reconnois plus dans les autres, & je doute qu'on ſe puiſſe contrefaire à ce point. La Nature, qui n'a pas peur qu'on la méconnoiſſe, change ſouvent d'apparence, & ſouvent l'art ſe décèle en voulant être plus naturel qu'elle : c'eſt le grogneur de la fable, qui rend la voix de l'animal mieux que l'animal même. Ce recueil eſt plein de choſes d'une maladreſſe que le dernier barbouilleur eût évitée. Les déclamations, les répétitions, les contradictions, les éternelles rabâcheries ; où eſt l'homme, capable de mieux faire,

qui pourroit ſe réſoudre à faire ſi mal ? Où eſt celui qui auroit laiſſé la choquante propoſition que ce fou d'Edouard fait à Julie ? Où eſt celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule du petit bon-homme, qui, voulant toujours mourir, a ſoin d'en avertir tout le monde, & finit par ſe porter toujours bien? Où eſt celui qui n'eût pas commencé par ſe dire : il faut marquer avec ſoin les caractères ; il faut exactement varier les ſtyles ? Infailliblement, avec ce projet, il auroit mieux fait que la Nature.

J'obſerve que dans une ſociété très-intime, les ſtyles ſe rapprochent ainſi que les caractères, & que les amis, confondant leurs ames, confondent auſſi leurs manières de penſer, de ſentir, & de dire. Cette Julie, telle qu'elle eſt, doit être une créature enchantereſſe ; tout ce qui l'approche doit

lui reſſembler ; tout doit devenir Julie autour d'elle ; tous ſes amis ne doivent avoir qu'un ton ; mais ces choſes ſe ſentent, & ne s'imaginent pas. Quand elles s'imagineroient, l'inventeur n'oſeroit les mettre en pratique. Il ne lui faut que des traits qui frappent la multitude ; ce qui redevient ſimple à force de fineſſe, ne lui convient plus. Or, c'eſt-là qu'eſt le ſceau de la vérité ; c'eſt-là qu'un œil attentif cherche & retrouve la Nature.

R. Hé bien! vous concluez donc?

N. Je ne conclus pas ; je doute & je ne ſaurois vous dire combien ce doute m'a tourmenté durant la lecture de ces lettres. Certainement, ſi tout cela n'eſt que fiction, vous avez fait un mauvais livre : mais dites que ces deux femmes ont exiſté ; & je relis ce recueil tous les ans, juſqu'à la fin de ma vie.

R. Eh ! qu'importe qu'elles aient existé ? Vous les chercheriez en vain sur la terre. Elles ne sont plus.

N. Elles ne sont plus ? Elles furent donc ?

R. Cette conclusion est conditionnelle : si elles furent, elles ne sont plus.

N. Entre nous, convenez que ces petites subtilités sont plus déterminantes qu'embarrassantes.

R. Elles sont ce que vous les forcez d'être, pour ne point me trahir ni mentir.

N. Ma foi, vous aurez beau faire, on vous devinera malgré vous. Ne voyez-vous pas que votre épigraphe seule dit tout ?

R. Je crois qu'elle ne dit rien sur le fait en question : car qui peut savoir si j'ai trouvé cette épigraphe

dans le manuſcrit, ou ſi c'eſt moi qui l'y ai miſe? Qui peut dire, ſi je ne ſuis point dans le même doute où vous êtes; ſi tout cet air de myſtère n'eſt pas peut-être une feinte pour vous cacher ma propre ignorance ſur ce que vous voulez ſavoir?

N. Mais enfin, vous connoiſſez les lieux? Vous avez été à Vevai; dans le pays de Vaud?

R. Pluſieurs fois; & je vous déclare que je n'y ai point ouï parler du Baron d'Etange ni de ſa fille. Le nom de M. de Wolmar n'y eſt pas même connu. J'ai été à Clarens: je n'y ai rien vu de ſemblable à la maiſon décrite dans ces lettres. J'y ai paſſé, revenant d'Italie, l'année même de l'évènement funeſte; & l'on n'y pleuroit ni Julie de Wolmar, ni rien qui lui reſſemblât, que je ſache. Enfin, autant que je

puis me rappeller la ſituation du pays, j'ai remarqué dans ces lettres, des tranſpoſitions de lieux & des erreurs de topographie ; ſoit que l'auteur n'en ſût pas davantage, ſoit qu'il voulût dépayſer ſes lecteurs. C'eſt-là tout ce que vous apprendrez de moi ſur ce point, & ſoyez ſûr que d'autres ne m'arracheront pas ce que j'aurai refuſé de vous dire.

N. Tout le monde aura la même curioſité que moi. Si vous publiez cet ouvrage, dites donc au public ce que vous m'avez dit. Faites plus ; écrivez cette converſation pour toute préface : les éclairciſſemens néceſſaires y ſont tous.

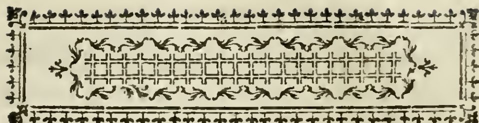
R. Vous avez raiſon : elle vaut mieux que ce que j'aurois dit de mon chef. Au reſte, ces ſortes d'apologies ne réuſſiſſent guères.

N. Non, quand on voit que l'auteur s'y ménage; mais j'ai pris ſoin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celle-ci. Seulement, je vous conſeille d'en tranſpoſer les rôles. Feignez que c'eſt moi qui vous preſſe de publier ce recueil, & que vous vous en défendez. Donnez-vous les objections, & à moi les réponſes. Cela ſera plus modeſte, & fera un meilleur effet.

R. Cela ſera-t-il auſſi dans le caractère dont vous m'avez loué ci-devant?

N. Non; je vous tendois un piége. Laiſſez les choſes comme elles ſont.





LETTRES
DE
DEUX AMANS
HABITANS
D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES.

LETTRE PREMIERE.
A JULIE.

IL faut vous fuir, Mademoiſelle; je le ſens bien. J'aurois dû beaucoup moins attendre, ou plutôt il falloit ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui? Comment m'y prendre? Vous m'avez promis de l'amitié; voyez mes perplexités, & conſeillez-moi.

Vous ſavez que je ne ſuis entré dans

votre maiſon que ſur l'invitation de Madame votre mere. Sachant que j'avois cultivé quelques talens agréables, elle a cru qu'ils ne ſeroient pas inutiles, dans un lieu dépourvu de maîtres, à l'éducation d'une fille qu'elle adore. Fier, à mon tour, d'orner de quelques fleurs un ſi beau naturel, j'oſai me charger de ce dangereux ſoin, ſans en prévoir le péril, ou du moins ſans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité : j'eſpère que je ne m'oublierai jamais juſqu'à vous tenir des diſcours qu'il ne vous convient pas d'entendre, & manquer au reſpect que je dois à vos mœurs, encore plus qu'à votre naiſſance & à vos charmes. Si je ſouffre, j'ai du moins la conſolation de ſouffrir ſeul ; & je ne voudrois pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jours, & je m'apperçois que, ſans y ſonger, vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, & que vous devez ignorer. Je ſais, il eſt vrai, le parti

que dicte en pareil cas la prudence au défaut de l'espoir ; & je me serois efforcé de le prendre, si je pouvois accorder en cette occasion la prudence avec l'honnêteté ; mais comment me retirer décemment d'une maison, dont la maîtresse elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde ? Comment frustrer cette tendre mere du plaisir de surprendre un jour son époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce dessein ? Faut-il quitter impoliment sans lui rien dire ? Faut-il lui déclarer le sujet de ma retraite ? & cet aveu même ne l'offensera-t-il pas de la part d'un homme dont la naissance & la fortune ne peuvent lui permettre d'aspirer à vous ?

Je ne vois, Mademoiselle, qu'un moyen de sortir de l'embarras où je suis ; c'est que la main qui m'y plonge m'en retire ; que ma peine, ainsi que ma faute, me vienne de vous, & qu'au moins par pitié pour moi, vous daigniez m'inter-

dire votre préſence. Montrez ma lettre à vos parens ; faites-moi refuſer votre porte ; chaſſez-moi comme il vous plaira ; je puis tout endurer de vous ; je ne puis vous fuir de moi-même.

Vous, me chaſſer ! moi, vous fuir ! & pourquoi ? Pourquoi donc eſt ce un crime d'être ſenſible au mérite, & d'aimer ce qu'il faut qu'on honore ? Non, belle Julie ; vos attraits avoient ébloui mes yeux ; jamais ils n'euſſent égaré mon cœur, ſans l'attrait plus puiſſant qui les anime. C'eſt cette union touchante d'une ſenſibilité ſi vive & d'une inaltérable douceur ; c'eſt cette pitié ſi tendre à tous les maux d'autrui ; c'eſt cet eſprit juſte & ce goût exquis qui tirent leur pureté de celle de l'ame ; ce ſont, en un mot, les charmes des ſentimens bien plus que ceux de la perſonne, que j'adore en vous. Je conſens qu'on vous puiſſe imaginer plus belle encore ; mais plus aimable & plus digne du cœur d'un honnête-homme ; non, Julie, il n'eſt pas poſſible.

J'ôſe me flatter quelquefois que le ciel

a mis une conformité ſecrette entre nos affections, ainſi qu'entre nos goûts & nos âges. Si jeunes encore, rien n'altère en nous les penchans de la nature, & toutes nos inclinations ſemblent ſe rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manières uniformes de ſentir & de voir, & pourquoi n'oſerois-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'apperçois dans nos jugemens ? Quelquefois nos yeux ſe rencontrent; quelques ſoupirs nous échappent en même-tems; quelques larmes furtives...... ô Julie! ſi cet accord venoit de plus loin...... ſi le ciel nous avoit deſtinés.... toute la force humaine....... ah! pardon! je m'égare : j'ôſe prendre mes vœux pour de l'eſpoir : l'ardeur de mes deſirs prête à leur objet la poſſibilité qui lui manque.

Je vois avec effroi quel tourment mon cœur ſe prépare. Je ne cherche point à flatter mon mal; je voudrois le haïr, s'il étoit poſſible. Jugez ſi mes ſentimens ſont purs, par la ſorte de grace que je

viens vous demander. Tariſſez, s'il ſe peut, la ſource du poiſon qui me nourrit & me tue. Je ne veux que guérir ou mourir, & j'implore vos rigueurs comme un amant imploreroit vos bontés.

Oui, je promets, je jure de faire de mon côté tous mes efforts pour recouvrer ma raiſon, ou concentrer au fond de mon ame le trouble que j'y ſens naître; mais, par pitié, détournez de moi ces yeux ſi doux qui me donnent la mort; dérobez aux miens vos traits, votre air, vos bras, vos mains, vos blonds cheveux, vos geſtes; trompez l'avide imprudence de mes regards; retenez cette voix touchante qu'on n'entend point ſans émotion: ſoyez, hélas! une autre que vous-même, pour que mon cœur puiſſe revenir à lui.

Vous le dirai-je ſans détour? Dans ces jeux que l'oiſiveté de la ſoirée engendre, vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles; vous n'avez pas plus de réſerve avec moi qu'avec un autre. Hier même, il s'en fallut peu que par pénitence vous ne me laiſſaſſiez pren-

dre un baiſer : vous réſiſtâtes foiblement. Heureuſement je n'eus garde de m'obſtiner. Je ſentis à mon trouble croiſſant que j'allois me perdre, & je m'arrêtai. Ah! ſi du moins je l'euſſe pu ſavourer à mon gré, ce baiſer eût été mon dernier ſoupir, & je ſerois mort le plus heureux des hommes.

De grace, quittons ces jeux qui peuvent avoir des ſuites funeſtes. Non, il n'y en a pas un qui n'ait ſon danger, juſqu'au plus puérile de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, & je ne ſais comment il arrive que je la rencontre toujours. A peine ſe poſe-t-elle ſur la mienne, qu'un treſſaillement me ſaiſit ; le jeu me donne la fièvre ou plutôt le délire ; je ne vois, je ne ſens plus rien, & dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, où me cacher, comment répondre de moi ?

Durant nos lectures, c'eſt un autre inconvénient. Si je vous vois un inſtant ſans votre mere ou ſans votre couſine, vous changez tout-à-coup de maintien ; vous

prenez un air si sérieux, si froid, si glacé, que le respect & la crainte de vous déplaire m'ôtent la présence d'esprit & le jugement, & j'ai peine à bégayer en tremblant quelques mots d'une leçon que toute votre sagacité vous fait suivre à peine. Ainsi l'inégalité que vous affectez tourne à la fois au préjudice de tous deux : vous me désolez & ne vous instruisez point, sans que je puisse concevoir quel motif fait ainsi changer d'humeur une personne si raisonnable. J'ôse vous le demander, comment pouvez-vous être si folâtre en public, & si grave dans le tête-à-tête ? Je pensois que ce devoit être tout le contraire, & qu'il falloit composer son maintien à proportion du nombre des spectateurs. Au lieu de cela, je vous vois, toujours avec une égale perplexité de ma part, le ton de cérémonie en particulier, & le ton familier devant tout le monde. Daignez être plus égale, peut-être serai-je moins tourmenté.

Si la commisération naturelle aux ames bien nées peut vous attendrir sur

les peines d'un infortuné auquel vous avez témoigné quelque eftime, de légers changemens dans votre conduite rendront fa fituation moins violente, & lui feront fupporter plus paifiblement & fon filence & fes maux : fi fa retenue & fon état ne vous touchent pas, & que vous vouliez ufer du droit de le perdre, vous le pouvez fans qu'il en murmure : il aime mieux encore périr par votre ordre que par un tranfport indifcret qui le rendît coupable à vos yeux. Enfin, quoi que vous ordonniez de mon fort, au moins n'aurai-je point à me reprocher d'avoir pu former un efpoir téméraire, & fi vous avez lu cette lettre, vous avez fait tout ce que j'oferois vous demander, quand même je n'aurois point de refus à craindre.



LETTRE II.

A JULIE.

QUE je me ſuis abuſé, Mademoiſelle, dans ma premiere lettre! Au-lieu de ſoulager mes maux, je n'ai fait que les augmenter, en m'expoſant à votre diſgrace; & je ſens que le pire de tous eſt de vous déplaire. Votre ſilence, votre air froid & réſervé ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez exaucé ma priere en partie, ce n'eſt que pour mieux m'en punir :

E poi ch'amor di me vi fece accorta,
Fur' i biondi capilli allor velati,
E l'amoroſo ſguardo in ſe raccolto.

vous retranchez en public l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre; mais vous n'en êtes que plus ſévère dans le particulier, & votre ingénieuſe rigueur s'exerce également par votre complaiſance & par vos refus.

Que

Que ne pouvez-vous connoître combien cette froideur m'eſt cruelle ! vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrois-je pas revenir ſur le paſſé, & faire que vous n'euſſiez point vu cette fatale lettre ! Non, dans la crainte de vous offenſer encore, je n'écrirois point celle-ci, ſi je n'euſſe écrit la première, & je ne veux pas redoubler ma faute, mais la réparer. Faut-il, pour vous appaiſer, dire que je m'abuſois moi-même ? Faut-il proteſter que ce n'étoit pas de l'amour que j'avois pour vous ?.... Moi, je prononcerois cet odieux parjure ! Le vil menſonge eſt-il digne d'un cœur où vous règnez ? Ah ! que je ſois malheureux, s'il faut l'être ! Pour avoir été téméraire, je ne ſerai ni menteur ni lâche ; & le crime que mon cœur a commis, ma plume ne peut le déſavouer.

Je ſens d'avance le poids de votre indignation, & j'en attends les derniers effets, comme une grace que vous me devez au défaut de toute autre ; car le feu qui me conſume mérite d'être puni,

mais non méprisé. Par pitié ne m'abandonnez pas à moi-même ; daignez au moins disposer de mon sort ; dites quelle est votre volonté. Quoi que vous puissiez me prescrire, je ne saurai qu'obéir. M'imposez-vous un silence éternel? Je saurai me contraindre à le garder. Me bannissez-vous de votre présence ? Je jure que vous ne me verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir ? Ah ! ce ne sera pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne souscrive, hors celui de ne vous plus aimer : encore obéirois-je, en cela même, s'il m'étoit possible.

Cent fois le jour je suis tenté de me jeter à vos pieds, de les arroser de mes pleurs, d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage ; mes genoux tremblent & n'ôsent fléchir ; la parole expire sur mes lèvres, & mon ame ne trouve aucune assurance contre la frayeur de vous irriter.

Est-il au monde un état plus affreux que le mien ? Mon cœur sent trop com-

bien il eſt coupable & ne ſauroit ceſſer de l'être ; le crime & le remords l'agitent de concert ; & , ſans ſavoir quel ſera mon deſtin , je flotte dans un doute inſupportable entre l'eſpoir de la clémence & la crainte du châtiment.

Mais non , je n'eſpère rien , je n'ai droit de rien eſpérer. La ſeule grace que j'attends de vous , eſt de hâter mon ſupplice. Contentez une juſte vengeance. Eſt-ce être aſſez malheureux que de me voir réduit à la ſolliciter moi-même ? Puniſſez-moi , vous le devez : mais ſi vous m'êtes impitoyable, quittez cet air froid & mécontent qui me met au déſeſpoir ; quand on envoie un coupable à la mort , on ne lui montre plus de colère.



LETTRE III.

A JULIE.

NE vous impatientez pas, Mademoiselle; voici la dernière importunité que vous recevrez de moi.

Quand je commençai de vous aimer, que j'étois loin de voir tous les maux que je m'apprêtois! Je ne sentis d'abord que celui d'un amour sans espoir, que la raison peut vaincre à force de tems; j'en connus ensuite un plus grand dans la douleur de vous déplaire; & maintenant j'éprouve le plus cruel de tous, dans le sentiment de vos propres peines. O Julie! je le vois avec amertume, mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un silence invincible; mais tout décele à mon cœur attentif vos agitations secrettes. Vos yeux deviennent sombres, rêveurs, fixés en terre; quelques regards égarés s'échappent sur moi; vos vives couleurs se fanent; une pâleur étrangère

couvre vos joues; la gaieté vous abandonne; une triſteſſe mortelle vous accable; & il n'y a que l'inaltérable douceur de votre ame qui vous préſerve d'un peu d'humeur.

Soit ſenſibilité, ſoit dédain, ſoit pitié pour mes ſouffrances, vous en êtes affectée, je le vois; je crains de contribuer aux vôtres, & cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'eſpoir qui devroit en naître ne peut me flatter: car, ou je me trompe moi-même, ou votre bonheur m'eſt plus cher que le mien.

Cependant en revenant à mon tour ſur moi, je commence à connoître combien j'avois mal jugé de mon propre cœur, & je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire paſſager, ſera le deſtin de ma vie. C'eſt le progrès de votre triſteſſe qui m'a fait ſentir celui de mon mal. Jamais, non, jamais le feu de vos yeux, l'éclat de votre teint, les charmes de votre eſprit, toutes les graces de votre ancienne gaieté, n'euſſent produit un effet ſemblable à celui de votre abat-

tement. N'en doutez pas, divine Julie, ſi vous pouviez voir quel embrâſement ces huit jours de langueur ont allumé dans mon ame, vous gémiriez vous-même des maux que vous me cauſez. Ils ſont déſormais ſans remède, & je ſens avec déſeſpoir que le feu qui me conſume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'importe; qui ne peut ſe rendre heureux peut au moins mériter de l'être, & je ſaurai vous forcer d'eſtimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponſe. Je ſuis jeune & peux mériter un jour la conſidération dont je ne ſuis pas maintenant digne. En attendant, il faut vous rendre le repos que j'ai perdu pour toujours, & que je vous ôte ici malgré moi. Il eſt juſte que je porte ſeul la peine du crime dont je ſuis ſeul coupable. Adieu, trop belle Julie, vivez tranquille & reprenez votre enjouement; dès demain vous ne me verrez plus. Mais ſoyez ſûre que l'amour ardent & pur dont j'ai brûlé pour vous ne s'éteindra de ma vie; que mon cœur

plein d'un ſi digne objet ne ſauroit plus s'avilir ; qu'il partagera déſormais ſes uniques hommages entre vous & la vertu, & qu'on ne verra jamais profaner par d'autres feux l'autel où Julie fut adorée.

PREMIER BILLET

DE JULIE.

N'Emportez pas l'opinion d'avoir rendu votre éloignement néceſſaire. Un cœur vertueux ſauroit ſe vaincre ou ſe taire, & deviendroit peut-être à craindre. Mais vous.... vous pouvez reſter.

RÉPONSE.

Je me ſuis tû long-tems ; vos froideurs m'ont fait parler à la fin. Si l'on peut ſe vaincre pour la vertu, l'on ne ſupporte point le mépris de ce qu'on aime. Il faut partir.



SECOND BILLET
DE JULIE.

NON, Monſieur ; après ce que vous avez paru ſentir, après ce que vous m'avez oſé dire, un homme tel que vous avez feint d'être ne part point ; il fait plus.

RÉPONSE.

JE n'ai rien feint qu'une paſſion modérée, dans un cœur au déſeſpoir. Demain vous ſerez contente ; &, quoi que vous en puiſſiez dire, j'aurai moins fait que de partir.

TROISIÈME BILLET
DE JULIE.

INSENSÉ ! ſi mes jours te ſont chers, crains d'attenter aux tiens. Je ſuis obſédée, & ne puis ni vous parler ni vous écrire juſqu'à demain. Attendez.

LETTRE IV.

DE JULIE.

IL faut donc l'avouer enfin, ce fatal ſecret trop mal déguiſé! Combien de fois j'ai juré qu'il ne ſortiroit de mon cœur qu'avec la vie! La tienne en danger me l'arrache; il m'échappe, & l'honneur eſt perdu. Hélas! j'ai trop tenu parole; eſt-il une mort plus cruelle que de ſurvivre à l'honneur?

Que dire, comment rompre un ſi pénible ſilence? Ou plutôt n'ai-je pas déjà tout dit, & ne m'as-tu pas trop entendue? Ah! tu en as trop vu pour ne pas deviner le reſte. Entraînée par degrés dans les piéges d'un vil ſéducteur, je vois, ſans pouvoir m'arrêter, l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux! c'eſt bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l'égarement de mon cœur, tu t'en prévaux pour me perdre, & quand tu me rends

méprisable, le pire de mes maux est d'être forcée à te mépriser. Ah ! malheureux, je t'estimois, & tu me déshonores ! crois-moi, si ton cœur étoit fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l'eût jamais obtenu.

Tu le sais, tes remords en augmenteront; je n'avois point dans l'ame des inclinations vicieuses. La modestie & l'honnêteté m'étoient cheres; j'aimois à les nourrir dans une vie simple & laborieuse. Que m'ont servi des soins que le ciel a rejetés ? Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens & ma raison; je le sentis du premier instant, & tes yeux, tes sentimens, tes discours, ta plume criminelle le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jeter aux pieds des auteurs

de mes jours ; cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable ; ils ne peuvent connoître ce qui s'y passe : ils voudront appliquer des remèdes ordinaires à un mal désespéré ; ma mere est foible & sans autorité ; je connois l'infléxible sévérité de mon père, & je ne ferai que perdre & déshonorer, moi, ma famille & toi-même. Mon amie est absente, mon frere n'est plus ; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me poursuit ; j'implore en vain le ciel, le ciel est sourd aux prieres des foibles. Tout fomente l'ardeur qui me dévore ; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi ; la Nature entière semble être ta complice ; tous mes efforts sont vains, je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu résister dans toute sa force, céderoit-il maintenant à demi ? Comment ce cœur, qui ne sait rien dissimuler, te cacheroit-il le reste de sa foiblesse ? Ah ! le premier pas, qui coûte le plus, étoit celui qu'il ne falloit pas faire ; comment m'ar-

rêterois-je aux autres ? Non, de ce premier pas je me ſens entraîner dans l'abîme, & tu peux me rendre auſſi malheureuſe qu'il te plaira.

Tel eſt l'état affreux où je me vois, que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a réduite, & que, pour me garantir de ma perte, tu dois être mon unique défenſeur contre toi. Je pouvois, je le ſais, différer cet aveu de mon déſeſpoir ; je pouvois quelque tems déguiſer ma honte, & céder par degrés pour m'en impoſer à moi-même. Vaine adreſſe qui pouvoit flatter mon amour-propre, & non pas ſauver ma vertu. Va, je vois trop, je ſens trop où mène la première faute, & je ne cherchois pas à préparer ma ruine, mais à l'éviter.

Toutefois ſi tu n'es pas le dernier des hommes, ſi quelque étincelle de vertu brilla dans ton ame, s'il y reſte encore quelque trace des ſentimens d'honneur dont tu m'as paru pénétré, puis-je te croire aſſez vil pour abuſer de l'aveu fatal que mon délire m'arrache ? Non ; je

te connois bien, tu foutiendras ma foibleffe, tu deviendras ma fauve-garde, tu protégeras ma perfonne contre mon propre cœur. Tes vertus font le dernier refuge de mon innocence ; mon honneur s'ôfe confier au tien, tu ne peux conferver l'un fans l'autre : ame généreufe, ah! conferve-les tous deux, & du moins pour l'amour de toi-même, daigne prendre pitié de moi.

O Dieu ! fuis-je affez humiliée ? Je t'écris à genoux ; je baigne mon papier de mes pleurs ; j'élève à toi mes timides fupplications. Et ne penfe pas, cependant, que j'ignore que c'étoit à moi d'en recevoir, & que, pour me faire obéir, je n'avois qu'à me rendre avec art méprifable. Ami, prends ce vain empire, & laiffe-moi l'honnêteté : j'aime mieux être ton efclave & vivre innocente, que d'acheter ta dépendance au prix de mon déshonneur. Si tu daignes m'écouter, que d'amour, que de refpect ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra fon retour à la vie ! Quels charmes dans la

douce union de deux ames pures ! Tes desirs vaincus seront la source de ton bonheur, & les plaisirs dont tu jouiras sont dignes du ciel même.

Je crois, j'espère qu'un cœur qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien ne démentira pas la générosité que j'attends de lui. J'espère encore que, s'il étoit assez lâche pour abuser de mon égarement & des aveux qu'il m'arrache, le mépris, l'indignation me rendroient la raison que j'ai perdue, & que je ne serois pas assez lâche moi-même pour craindre un amant dont jaurois à rougir. Tu seras vertueux ou méprisé ; je serai respectée ou guérie ; voilà l'unique espoir qui me reste avant celui de mourir.



LETTRE V.

A Julie.

PUISSANCES du ciel ! j'avois une ame pour la douleur, donnez m'en une pour la félicité. Amour, vie de l'ame ! viens ſoutenir la mienne prête à défaillir. Charme inexprimable de la vertu ! force invincible de la voix de ce qu'on aime, bonheur, plaiſirs, tranſports, que vos traits ſont poignans ! qui peut en ſoutenir l'atteinte ? O comment ſuffire au torrent de délices qui vient inonder mon cœur ? Comment expier les allarmes d'une craintive amante ? Julie.... non ! ma Julie à genoux ! ma Julie verſer des pleurs !... celle à qui l'Univers devroit des hommages, ſupplier un homme qui l'adore de ne pas l'outrager, de ne pas ſe déshonorer lui-même ! ſi je pouvois m'indigner contre toi, je le ferois, pour tes frayeurs qui nous aviliſſent. Juge mieux, beauté pure & céleſte, de la na-

ture de ton empire. Eh ! ſi j'adore les charmes de ta perſonne, n'eſt-ce pas ſur-tout pour l'empreinte de cette ame ſans tache qui l'anime, & dont tous tes traits portent la divine enſeigne ? Tu crains de céder à mes pourſuites ? mais quelles pourſuites peut redouter celle qui couvre de reſpect & d'honnêteté tous les ſentimens qu'elle inſpire ? Eſt-il un homme aſſez vil ſur la terre pour oſer être téméraire avec toi ?

Permets, permets que je ſavoure le bonheur inattendu d'être aimé... aimé de celle... Trône du monde, combien je te vois au-deſſous de moi ! Que je la reliſe mille fois cette lettre adorable, où ton amour & tes ſentimens ſont écrits en caractères de feu ; où, malgré tout l'emportement d'un cœur agité, je vois avec tranſport combien, dans une ame honnête, les paſſions les plus vives gardent encore le ſaint caractère de la vertu. Quel monſtre, après l'avoir lue cette touchante lettre, pourroit abuſer de ton état, & témoigner par l'acte le plus mar-

qué ſon profond mépris pour lui-même? Non, chere amante, prends confiance en un ami fidèle qui n'eſt point fait pour te tromper. Bien que ma raiſon ſoit à jamais perdue, bien que le trouble de mes ſens s'accroiſſe à chaque inſtant, ta perſonne eſt déſormais pour moi le plus charmant, mais le plus ſacré dépôt dont jamais mortel fut honoré. Ma flamme & ſon objet conſerveront enſemble une inaltérable pureté. Je frémirois de porter la main ſur tes chaſtes attraits, plus que du plus vil inceſte; & tu n'es pas dans une ſûreté plus inviolable avec ton pere qu'avec ton amant. O ſi jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi!.... L'amant de Julie auroit une ame abjecte! Non, quand je ceſſerai d'aimer la vertu, je ne t'aimerai plus; à ma première lâcheté, je ne veux plus que tu m'aimes.

Raſſûre-toi donc, je t'en conjure au nom du tendre & pur amour qui nous unit; c'eſt à lui de t'être garant de ma retenue & de mon reſpect; c'eſt à lui de te

répondre de lui-même. Et pourquoi tes craintes iroient-elles plus loin que mes desirs ? A quel autre bonheur voudrois-je aspirer, si tout mon cœur suffit à peine à celui qu'il goûte ? Nous sommes jeunes tous deux, il est vrai ; nous aimons pour la première & l'unique fois de la vie, & n'avons nulle expérience des passions ; mais l'honneur qui nous conduit est-il un guide trompeur ? A-t-il besoin d'une expérience suspecte qu'on n'acquiert qu'à force de vices ? J'ignore si je m'abuse ; mais il me semble que les sentimens droits sont tous au fond de mon cœur. Je ne suis point un vil séducteur, comme tu m'appelles dans ton désespoir ; mais un homme simple & sensible, qui montre aisément ce qu'il sent, & ne sent rien dont il doive rougir. Pour dire tout en un seul mot, j'abhorre encore plus le crime que je n'aime Julie. Je ne sais, non, je ne sais pas même si l'amour que tu fais naître est compatible avec l'oubli de la vertu ; & si tout autre qu'une ame honnête peut sentir assez tous tes charmes.

Pour moi, plus j'en ſuis pénétré, plus mes ſentimens s'élevent. Quel bien, que je n'aurois pas fait pour lui-même, ne ferois-je pas maintenant pour me rendre digne de toi ? Ah ! daigne te confier aux feux que tu m'inſpires, & que tu ſais ſi bien purifier ; crois qu'il ſuffit que je t'adore pour reſpecter à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. O quel cœur je vais poſſéder ! vrai bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un amour qui s'honore, combien tu vaux mieux que tous ſes plaiſirs !

LETTRE VI.

DE JULIE A CLAIRE.

VEUX-TU, ma couſine, paſſer ta vie à pleurer cette pauvre Chaillot, & faut-il que les morts te faſſent oublier les vivans? Tes regrets ſont juſtes, & je les partage ; mais doivent-ils être éternels ? Depuis la perte de ta mere, elle t'avoit élevée

avec le plus grand ſoin ; elle étoit plutôt ton amie que ta gouvernante. Elle t'aimoit tendrement, & m'aimoit parce que tu m'aimes ; elle ne nous inſpira jamais que des principes de ſageſſe & d'honneur. Je ſais tout cela, ma chere, & j'en conviens avec plaiſir. Mais conviens auſſi que la bonne-femme étoit peu prudente avec nous ; qu'elle nous faiſoit, ſans néceſſité, les confidences les plus indiſcrettes; qu'elle nous entretenoit ſans ceſſe des maximes de la galanterie, des aventures de ſa jeuneſſe, du manége des amans ; & que pour nous garantir des piéges des hommes, ſi elle ne nous apprenoit pas à leur en tendre, elle nous inſtruiſoit, au moins, de mille choſes que de jeunes filles ſe paſſeroient bien de ſavoir. Conſole-toi donc de ſa perte, comme d'un mal qui n'eſt pas ſans quelque dédommagement. A l'âge où nous ſommes, ſes leçons commençoient à devenir dangereuſes; & le ciel nous l'a peut-être ôtée au moment où il n'étoit pas bon qu'elle nous reſtât plus long-tems. Sou-

viens-toi de tout ce que tu me disois, quand je perdis le meilleur des frères. La Chaillot t'est-elle plus chere ? As-tu plus de raison de la regretter ?

Reviens, ma chere, elle n'a plus besoin de toi. Hélas ! tandis que tu perds ton tems en regrets superflus, comment ne crains-tu point de t'en attirer d'autres ? Comment ne crains-tu point, toi qui connois l'état de mon cœur, d'abandonner ton amie à des périls que ta présence auroit prévenus ? O qu'il s'est passé de choses depuis ton départ ! Tu frémiras en apprenant quels dangers j'ai courus par mon imprudence. J'espère en être délivrée ; mais je me vois, pour ainsi dire, à la discrétion d'autrui : c'est à toi de me rendre à moi-même. Hâte-toi donc de revenir. Je n'ai rien dit tant que tes soins étoient utiles à ta pauvre bonne ; j'eusse été la premiere à t'exhorter à les lui rendre. Depuis qu'elle n'est plus, c'est à sa famille que tu les dois : nous les remplirons mieux ici de concert que tu ne ferois seule à la campagne, & tu t'acquitteras

des devoirs de la reconnoiſſance, ſans rien ôter à ceux de l'amitié.

Depuis le départ de mon pere, nous avons repris notre ancienne maniere de vivre, & ma mere me quitte moins; mais c'eſt par habitude plus que par défiance. Ses ſociétés lui prennent encore bien des momens qu'elle ne veut pas dérober à mes petites études, & Babi remplit alors ſa place aſſez négligemment. Quoique je trouve à cette bonne mere beaucoup trop de ſécurité, je ne puis me réſoudre à l'en avertir; je voudrois bien pourvoir à ma ſûreté ſans perdre ſon eſtime, & c'eſt toi ſeule qui peux concilier tout cela. Reviens, ma Claire, reviens ſans tarder. J'ai regret aux leçons que je prends ſans toi, & j'ai peur de devenir trop ſavante. Notre maître n'eſt pas ſeulement un homme de mérite; il eſt vertueux, & n'en eſt que plus à craindre. Je ſuis trop contente de lui pour l'être de moi. A ſon âge & au nôtre, avec l'homme le plus vertueux, quand il eſt aimable, il vaut mieux être deux filles qu'une.

LETTRE VII.

RÉPONSE.

JE t'entends : & tu me fais trembler ; non que je croye le danger auſſi preſſant que tu l'imagines. Ta crainte modère la mienne ſur le préſent, mais l'avenir m'épouvante ; &, ſi tu ne peux te vaincre, je ne vois plus que des malheurs. Hélas ! combien de fois la pauvre Chaillot m'a-t-elle prédit que le premier ſoupir de ton cœur feroit le deſtin de ta vie ! Ah ! couſine ! ſi jeune encore, faut-il voir déja ton ſort s'accomplir ! Qu'elle va nous manquer, cette femme habile, que tu nous crois avantageux de perdre ! Il l'eût été, peut-être, de tomber d'abord en de plus ſûres mains ; mais nous ſommes trop inſtruites en ſortant des ſiennes pour nous laiſſer gouverner par d'autres, & pas aſſez pour nous gouverner nous-mêmes : elle ſeule pouvoit nous garantir des dangers auxquels elle nous avoit expoſées.

Elle nous a beaucoup appris ; & nous avons, ce me ſemble, beaucoup penſé pour notre âge. La vive & tendre amitié qui nous unit preſque dès le berceau, nous a, pour ainſi dire, éclairé le cœur de bonne heure ſur toutes les paſſions. Nous connoiſſons aſſez bien leurs ſignes & leurs effets ; il n'y a que l'art de les réprimer qui nous manque. Dieu veuille que ton jeune philoſophe connoiſſe mieux que nous cet art-là !

Quand je dis *nous*, tu m'entends ; c'eſt ſur-tout de toi que je parle : car pour moi, la bonne m'a toujours dit que mon étourderie me tiendroit lieu de raiſon, que je n'aurois jamais l'eſprit de ſavoir aimer, & que j'étois trop folle pour faire un jour des folies. Ma Julie, prends garde à toi ; mieux elle auguroit de ta raiſon, plus elle craignoit pour ton cœur. Aie bon courage, cependant ; tout ce que la ſageſſe & l'honneur pourront faire, je ſais que ton ame le fera ; & la mienne fera, n'en doute pas, tout ce que l'amitié peut faire à ſon tour. Si nous en ſavons

trop

trop pour notre âge, au moins cette étude n'a rien coûté à nos mœurs. Crois, ma chere, qu'il y a bien des filles plus ſimples, qui ſont moins honnêtes que nous : nous le ſommes, parce que nous voulons l'être; & quoi qu'on en puiſſe dire, c'eſt le moyen de l'être plus ſûrement.

Cependant ſur ce que tu me marques, je n'aurai pas un moment de repos que je ne ſois auprès de toi; car ſi tu crains le danger, il n'eſt pas tout-à fait chimérique. Il eſt vrai que le préſervatif eſt facile; deux mots à ta mere, & tout eſt fini : mais je te comprends, tu ne veux point d'un expédient qui finit tout : tu veux bien t'ôter le pouvoir de ſuccomber, mais non pas l'honneur de combattre O pauvre couſine!..... encore ſi la moindre lueur..... Le Baron d'Étange conſentir à donner ſa fille, ſon enfant unique, à un petit bourgeois ſans fortune! L'eſpères-tu?.... Qu'eſpères-tu donc? Que veux-tu?... pauvre, pauvre couſine!... Ne crains rien toutefois de ma part. Ton ſecret ſera gardé par ton amie. Bien des

gens trouveroient plus honnête de le révéler ; peut-être auroient-ils raison. Pour moi, qui ne suis pas une grande raisonneuse, je ne veux point d'une honnêteté qui trahit l'amitié, la foi, la confiance ; j'imagine que chaque relation, chaque âge a ses maximes, ses devoirs, ses vertus ; que ce qui seroit prudence à d'autres, à moi seroit perfidie, & qu'au lieu de nous rendre sages, on nous rend méchans en confondant tout cela. Si ton amour est foible, nous le vaincrons ; s'il est extrême, c'est l'exposer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violens ; & il ne convient à l'amitié de tenter que ceux dont elle peut répondre. Mais en revanche, tu n'as qu'à marcher droit, quand tu seras sous ma garde. Tu verras, tu verras ce que c'est qu'une Duégne de dix-huit ans !

Je ne suis pas, comme tu sais, loin de toi pour mon plaisir, & le printems n'est pas si agréable en campagne que tu penses ; on y souffre à la fois le froid & le chaud ; on n'a point d'ombre à la prome-

nade, & il faut se chauffer dans la maison. Mon pere, de son côté, ne laisse pas, au milieu de ses bâtimens, de s'appercevoir qu'on a la gazette ici plus tard qu'à la ville. Ainsi tout le monde ne demande pas mieux que d'y retourner, & tu m'embrasseras, j'espère, dans quatre ou cinq jours. Mais ce qui m'inquiette est que quatre ou cinq jours font je ne sais combien d'heures, dont plusieurs sont destinées au philosophe. Au philosophe, entends-tu, cousine ? Pense que toutes ces heures-là ne doivent sonner que pour lui.

Ne va pas ici rougir & baisser les yeux, prendre un air grave : il t'est impossible ; cela ne peut aller à tes traits. Tu sais bien que je ne saurois pleurer sans rire, & que je n'en suis pas pour cela moins sensible ; je n'en ai pas moins de chagrin d'être loin de toi ; je n'en regrette pas moins la bonne Chaillot. Je te sais un gré infini de vouloir partager avec moi le soin de sa famille, je ne l'abandonnerai de mes jours ; mais tu ne serois plus toi-même, si tu

perdois quelque occasion de faire du bien. Je conviens que la pauvre mie étoit babillarde, assez libre dans ses propos familiers, peu discrette avec de jeunes filles, & qu'elle aimoit à parler de son vieux tems. Aussi ne sont-ce pas tant les qualités de son esprit que je regrette, bien qu'elle en eût d'excellentes parmi de mauvaises. La perte que je pleure en elle, c'est son bon cœur, son parfait attachement, qui lui donnoit à la fois pour moi la tendresse d'une mere & la confiance d'une sœur. Elle me tenoit lieu de toute ma famille; à peine ai-je connu ma mere; mon pere m'aime autant qu'il peut aimer: nous avons perdu ton aimable frere; je ne vois presque jamais les miens. Me voilà comme une orpheline délaissée. Mon enfant, tu me restes seule: car ta bonne mere, c'est toi. Tu as raison pourtant. Tu me restes; je pleurois! j'étois donc folle: qu'avois-je à pleurer?

P.S. De peur d'accident, j'adresse cette lettre à notre maître, afin qu'elle te parvienne plus sûrement.

LETTRE VIII (1).

A JULIE.

QUELS sont, belle Julie, les bizarres caprices de l'amour ? Mon cœur a plus qu'il n'espéroit, & n'est pas content. Vous m'aimez, vous me le dites, & je soupire. Ce cœur injuste ôse desirer encore, quand il n'a plus rien à desirer ; il me punit de ses fantaisies, & me rend inquiet au sein du bonheur. Ne croyez pas que j'aye oublié les loix qui me sont imposées, ni perdu la volonté de les observer ; non : mais un secret dépit m'agite en voyant que ces loix ne coûtent qu'à moi ; que vous, qui vous prétendiez si foible, êtes si

(1) On sent qu'il y a ici une lacune, & l'on en trouvera souvent dans la suite de cette correspondance. Plusieurs lettres se sont perdues, d'autres ont été supprimées, d'autres ont souffert des retranchemens ; mais il ne manque rien d'essentiel qu'on ne puisse aisément suppléer à l'aide de ce qui reste.

forte à présent; & que j'ai si peu de combats à rendre contre moi-même, tant je vous trouve attentive à les prévenir.

Que vous êtes changée depuis deux mois, sans que rien ait changé que vous! Vos langueurs ont disparu; il n'est plus question de dégoût ni d'abattement; toutes les graces sont venues reprendre leurs postes; tous vos charmes se sont ranimés; la rose qui vient d'éclorre n'est pas plus fraîche que vous; les saillies ont recommencé; vous avez de l'esprit avec tout le monde; vous folâtrez, même avec moi, comme auparavant; &, ce qui m'irrite plus que tout le reste, vous me jurez un amour éternel d'un air aussi gai, que si vous disiez la chose du monde la plus plaisante.

Dites, dites, volage. Est-ce-là le caractère d'une passion violente réduite à se combattre elle-même? Et si vous aviez le moindre desir à vaincre, la contrainte n'étoufferoit-elle pas au moins l'enjouement? O que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins belle! Que je

regrette cette pâleur touchante, précieux gage du bonheur d'un amant, & que je hais l'indiſcrette ſanté que vous avez recouvrée aux dépens de mon repos! Oui, j'aimerois mieux vous voir malade encore, que cet air content, ces yeux brillans, ce teint fleuri qui m'outragent. Avez-vous oublié ſi-tôt que vous n'étiez pas ainſi quand vous imploriez ma clémence? Julie, Julie! que cet amour ſi vif eſt devenu tranquile en peu de tems!

Mais ce qui m'offenſe plus encore, c'eſt qu'après vous être remiſe à ma diſcrétion, vous paroiſſez vous en défier, & que vous fuyez les dangers, comme s'il vous en reſtoit à craindre. Eſt-ce ainſi que vous honorez ma retenue, & mon inviolable reſpect méritoit-il cet affront de votre part? Bien loin que le départ de votre père nous ait laiſſé plus de liberté, à peine peut on vous voir ſeule. Votre inſéparable couſine ne vous quitte plus. Inſenſiblement nous allons reprendre nos premieres manieres de vivre & notre ancienne circonſpection, avec cette unique dif-

férence qu'alors elle vous étoit à charge, & qu'elle vous plaît maintenant.

Quel ſera donc le prix d'un ſi pur hommage, ſi votre eſtime ne l'eſt pas; & de quoi me ſert l'abſtinence éternelle & volontaire de ce qu'il y a de plus doux au monde, ſi celle qui l'exige ne m'en ſait aucun gré? Certes, je ſuis las de ſouffrir inutilement, & de me condamner aux plus dures privations, ſans en avoir même le mérite. Quoi! faut-il que vous embelliſſiez impunément, tandis que vous me mépriſez! Faut-il qu'inceſſamment mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'ôſe approcher? Faut-il enfin que je m'ôte à moi-même toute eſpérance, ſans pouvoir au moins m'honorer d'un ſacrifice auſſi rigoureux? Non, puiſque vous ne vous fiez pas à ma foi, je ne veux plus la laiſſer vainement engagée; c'eſt une ſûreté injuſte que celle que vous tirez à la fois de ma parole & de vos précautions; vous êtes trop ingrate, ou je ſuis trop ſcrupuleux, & je ne veux plus refuſer de la fortune les occaſions que

vous n'aurez pu lui ôter. Enfin, quoi qu'il en soit de mon sort, je sens que j'ai pris une charge au-dessus de mes forces. Julie, reprenez la garde de vous-même; je vous rends un dépôt trop dangereux pour la fidélité du dépositaire, & dont la défense coûtera moins à votre cœur que vous n'avez feint de le craindre.

Je vous le dis sérieusement; comptez sur vous, ou chassez-moi; c'est-à-dire, ôtez-moi la vie. J'ai pris un engagement téméraire. J'admire comment je l'ai pu tenir si long-tems; je sais que je le dois toujours; mais je sens qu'il m'est impossible. On mérite de succomber, quand on s'impose de si périlleux devoirs. Croyez-moi, chere & tendre Julie, croyez-en ce cœur sensible qui ne vit que pour vous; vous serez toujours respectée: mais je puis un instant manquer de raison, & l'ivresse des sens peut dicter un crime dont on auroit horreur de sang-froid. Heureux de n'avoir point trompé votre espoir! j'ai vaincu deux mois, & vous me devez le prix de deux siècles de souffrances.

LETTRE IX.

DE JULIE.

J'ENTENDS ; les plaiſirs du vice & l'honneur de la vertu vous feroient un ſort agréable ? Eſt-ce là votre morale ?.... Eh ! mon bon ami, vous vous laſſez bien vîte d'être généreux ! Ne l'étiez-vous donc que par artifice ? La ſinguliere marque d'attachement, que de vous plaindre de ma ſanté ! Seroit-ce que vous eſpériez voir mon fol amour achever de la détruire, & que vous m'attendiez au moment de vous demander la vie ? Ou bien, comptiez-vous de me reſpecter auſſi long-tems que je ferois peur, & de vous rétracter quand je deviendrois ſupportable ? Je ne vois pas dans de pareils ſacrifices un mérite à tant faire valoir.

Vous me reprochez avec la même équité le ſoin que je prends de vous ſauver des combats pénibles avec vous-même, comme ſi vous ne deviez pas plutôt

m'en remercier. Puis, vous vous rétractez de l'engagement que vous avez pris, comme d'un devoir trop à charge ; en ſorte que dans la même lettre vous vous plaignez de ce que vous avez trop de peine, & de ce que vous n'en avez pas aſſez. Penſez-y mieux, & tâchez d'être d'accord avec vous, pour donner à vos prétendus griefs une couleur moins frivole. Ou plutôt, quittez toute cette diſſimulation qui n'eſt pas dans votre caractère. Quoi que vous puiſſiez dire, votre cœur eſt plus content du mien qu'il ne feint de l'être : ingrat ! vous ſavez trop qu'il n'aura jamais tort avec vous. Votre lettre même vous dément par ſon ſtyle enjoué ; & vous n'auriez pas tant d'eſprit, ſi vous étiez moins tranquile. En voilà trop ſur les vains reproches qui vous regardent ; paſſons à ceux qui me regardent moi-même, & qui ſemblent d'abord mieux fondés.

Je le ſens bien ; la vie égale & douce que nous menons depuis deux mois ne s'accorde pas avec ma déclaration précé-

dente ; & j'avoue que ce n'eſt pas ſans raiſon que vous êtes ſurpris de ce contraſte. Vous m'avez d'abord vûe au déſeſpoir, vous me trouvez à préſent trop paiſible ; de-là, vous accuſez mes ſentimens d'inconſtance, & mon cœur de caprice. Ah ! mon ami ! ne le jugez-vous point trop ſévèrement ? Il faut plus d'un jour pour le connoître. Attendez, & vous trouverez peut-être, que ce cœur qui vous aime n'eſt pas indigne du vôtre.

Si vous pouviez comprendre avec quel effroi j'éprouvai les premieres atteintes du ſentiment qui m'unit à vous, vous jugeriez du trouble qu'il dut me cauſer. J'ai été élevée dans des maximes ſi ſévères, que l'amour le plus pur me paroiſſoit le comble du déshonneur. Tout m'apprenoit, ou me faiſoit croire, qu'une fille ſenſible étoit perdue au premier mot tendre échappé de ſa bouche ; mon imagination troublée confondoit le crime avec l'aveu de la paſſion ; & j'avois une ſi affreuſe idée de ce premier pas, qu'à peine voyois-je au-delà quelque in-

tervalle jusqu'au dernier. L'excessive défiance de moi-même augmenta mes allarmes ; les combats de la modestie me parurent ceux de la chasteté ; je pris le tourment du silence pour l'emportement des desirs. Je me crus perdue aussi-tôt que j'aurois parlé, & cependant il falloit parler ou vous perdre. Ainsi, ne pouvant plus déguiser mes sentimens, je tâchai d'exciter la générosité des vôtres ; & me fiant plus à vous qu'à moi, je voulus, en intéressant votre honneur à ma défense, me ménager des ressources dont je me croyois dépourvue.

J'ai reconnu que je me trompois ; je n'eus pas parlé que je me trouvai soulagée ; vous n'eûtes pas répondu que je me sentis tout-à-fait calme : & deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur, trop tendre, a besoin d'amour, mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant. Jugez, vous qui aimez la vertu, avec quelle joie je fis cette heureuse découverte ! Sortie de cette profonde ignominie où mes terreurs m'avoient plongée, je goûte

le plaisir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie : mon humeur & ma santé s'en ressentent ; à peine puis-je en concevoir un plus doux, & l'accord de l'amour & de l'innocence me semble être le paradis sur la terre.

Dès-lors je ne vous craignis plus ; & quand je pris soin d'éviter la solitude avec vous, ce fut autant pour vous que pour moi ; car vos yeux & vos soupirs annonçoient plus de transports que de sagesse ; & si vous eussiez oublié l'arrêt que vous avez prononcé vous-même, je ne l'aurois pas oublié.

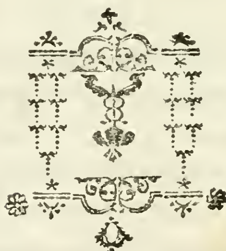
Ah ! mon ami ! que ne puis-je faire passer dans votre ame le sentiment de bonheur & de paix qui règne au fond de la mienne ! Que ne puis-je vous apprendre à jouir tranquilement du plus délicieux état de la vie ! Les charmes de l'union des cœurs se joignent pour nous à ceux de l'innocence ; nulle crainte, nulle honte ne trouble notre félicité ; au sein des vrais plaisirs de l'amour, nous pouvons parler de la vertu sans rougir.

E v' è il piacer con l' onestade accanto.

Je ne ſais quel triſte preſſentiment s'élève dans mon ſein, & me crie que nous jouiſſons du ſeul tems heureux que le ciel nous ait deſtiné. Je n'entrevois dans l'avenir qu'abſence, orages, troubles, contradictions. La moindre altération à notre ſituation préſente me paroît ne pouvoir être qu'un mal. Non, quand un lien plus doux nous uniroit à jamais, je ne ſais ſi l'excès du bonheur n'en deviendroit pas bien-tôt la ruine. Le moment de la poſſeſſion eſt une criſe de l'amour, & tout changement eſt dangereux au nôtre; nous ne pouvons plus qu'y perdre.

Je t'en conjure, mon tendre & unique ami, tâche de calmer l'ivreſſe des vains deſirs que ſuivent toujours les regrets, le repentir, la triſteſſe. Goûtons en paix notre ſituation préſente. Tu te plais à m'inſtruire, & tu ſais trop ſi je me plais à recevoir tes leçons. Rendons-les encore plus fréquentes; ne nous quit-

tons qu'autant qu'il faut pour la bienſéance ; employons à nous écrire les momens que nous ne pouvons paſſer à nous voir, & profitons d'un tems précieux, après lequel peut-être nous ſoupirerons un jour. Ah ! puiſſe notre ſort, tel qu'il eſt, durer autant que notre vie ! L'eſprit s'orne, la raiſon s'éclaire, l'ame ſe fortifie, le cœur jouit : que manque-t-il à notre bonheur ?



LETTRE X.

A JULIE.

QUE vous avez raiſon, ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore! Toujours je crois connoître tous les tréſors de votre belle ame, & toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais aſſocia, comme vous, la tendreſſe à la vertu, & tempérant l'une par l'autre, les rendit toutes deux plus charmantes? Je trouve je ne ſais quoi d'aimable & d'attrayant dans cette ſageſſe qui me déſole; & vous ornez avec tant de grace les privations que vous m'impoſez, qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez cheres.

Je le ſens chaque jour davantage, le plus grand des biens eſt d'être aimé de vous; il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égale, & s'il falloit choiſir entre votre cœur & votre poſſeſſion même, non, charmante Julie, je ne balan-

cerois pas un inſtant. Mais d'où viendroit cette amère alternative, & pourquoi rendre incompatible ce que la Nature a voulu réunir? Le tems eſt précieux, dites-vous, ſachons en jouir, tel qu'il eſt, & gardons-nous par notre impatience d'en troubler le paiſible cours. Eh! qu'il paſſe & qu'il ſoit heureux! Pour profiter d'un état aimable, faut-il en négliger un meilleur, & préférer le repos à la félicité ſuprême? Ne perd-on pas tout le tems qu'on peut mieux employer? Ah! ſi l'on peut vivre mille ans en un quart-d'heure, à quoi bon compter triſtement les jours qu'on aura vécus?

Tout ce que vous dites du bonheur de notre ſituation préſente eſt inconteſtable; je ſens que nous devons être heureux, & pourtant je ne le ſuis pas. La ſageſſe a beau parler par votre bouche, la voix de la Nature eſt la plus forte. Le moyen de lui réſiſter, quand elle s'accorde à la voix du cœur! Hors vous ſeule, je ne vois rien dans ce ſéjour terreſtre qui ſoit digne d'occuper mon ame & mes

ſens : non, ſans vous la Nature n'eſt plus rien pour moi ; mais ſon empire eſt dans vos yeux, & c'eſt-là qu'elle eſt invincible.

Il n'en eſt pas ainſi de vous, céleſte Julie ; vous vous contentez de charmer nos ſens, & n'êtes point en guerre avec les vôtres. Il ſemble que des paſſions humaines ſoient au-deſſous d'une ame ſi ſublime ; & comme vous avez la beauté des anges, vous en avez la pureté. O pureté que je reſpecte en murmurant, que ne puis-je ou vous rabaiſſer ou m'élever juſqu'à vous ! Mais non, je ramperai toujours ſur la terre, & vous verrai toujours briller dans les cieux. Ah! ſoyez heureuſe aux dépens de mon repos ; jouiſſez de toutes vos vertus ; périſſe le vil mortel qui tentera jamais d'en ſouiller une. Soyez heureuſe, je tâcherai d'oublier combien je ſuis à plaindre, & je tirerai de votre bonheur même la conſolation de mes maux. Oui, chere Amante, il me ſemble que mon amour eſt auſſi parfait que ſon adorable objet ; tous les deſirs enflammés par vos char-

mes s'éteignent dans les perfections de votre ame ; je la vois si paisible, que je n'ose en troubler la tranquilité. Chaque fois que je suis tenté de vous dérober la moindre caresse, si le danger de vous offenser me retient, mon cœur me retient encore plus par la crainte d'altérer une félicité si pure ; dans le prix des biens où j'aspire, je ne vois plus que ce qu'ils vous peuvent coûter ; & ne pouvant accorder mon bonheur avec le vôtre, (jugez comment j'aime !) c'est au mien que j'ai renoncé.

Que d'inexplicables contradictions dans les sentimens que vous m'inspirez ! Je suis à la fois soumis & téméraire, impétueux & retenu, je ne saurois lever les yeux sur vous, sans éprouver des combats en moi-même. Vos regards, votre voix portent au cœur, avec l'amour, l'attrait touchant de l'innocence ; c'est un charme divin qu'on auroit regret d'effacer. Si j'ose former des vœux extrêmes, ce n'est plus qu'en votre absence ; mes desirs, n'ôsant aller jusqu'à vous, s'adres-

ſent à votre image, & c'eſt ſur elle que je me venge du reſpect que je ſuis contraint de vous porter.

Cependant je languis & me conſume; le feu coule dans mes veines, rien ne ſauroit l'éteindre ni le calmer; & je l'irrite en voulant le contraindre. Je dois être heureux; je le ſuis, j'en conviens; je ne me plains point de mon ſort; tel qu'il eſt, je n'en changerois pas avec les Rois de la terre. Cependant un mal réel me tourmente, je cherche vainement à le fuir; je ne voudrois point mourir, & toutefois je me meurs; je voudrois vivre pour vous, & c'eſt vous qui m'ôtez la vie.



LETTRE XI.

DE JULIE.

MON ami, je ſens que je m'attache à vous chaque jour davantage ; je ne puis plus me ſéparer de vous, la moindre abſence m'eſt inſupportable, & il faut que je vous voye ou que je vous écrive, afin de m'occuper de vous ſans ceſſe.

Ainſi mon amour s'augmente avec le vôtre ; car je connois à préſent combien vous m'aimez par la crainte réelle que vous avez de me déplaire, au-lieu que vous n'en aviez d'abord qu'une apparente pour mieux venir à vos fins. Je ſais fort bien diſtinguer en vous l'empire que le cœur a ſu prendre, du délire d'une imagination échauffée ; & je vois cent fois plus de paſſion dans la contrainte où vous êtes, que dans vos premiers emportemens. Je ſais bien auſſi que votre état, tout gênant qu'il eſt, n'eſt pas ſans plaiſirs. Il eſt doux pour un véritable amant de faire des ſacrifices qui lui ſont tous

comptés, & dont aucun n'est perdu dans le cœur de ce qu'il aime. Qui sait même si, connoissant ma sensibilité, vous n'employez pas, pour me séduire, une adresse mieux entendue ? Mais non ; je suis injuste, & vous n'êtes pas capable d'user d'artifice avec moi. Cependant, si je suis sage, je me défierai plus encore de la pitié que de l'amour. Je me sens mille fois plus attendrie par vos respects que par vos transports, & je crains bien qu'en prenant le parti le plus honnête, vous n'ayez pris enfin le plus dangereux.

Il faut que je vous dise, dans l'épanchement de mon cœur, une vérité qu'il sent fortement, & dont le vôtre doit vous convaincre : c'est qu'en dépit de la fortune, des parens & de nous-mêmes, nos destinées sont à jamais unies, & que nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'ensemble. Nos ames se sont, pour ainsi dire, touchées par tous les points, & nous avons par-tout senti la même cohérence. (Corrigez-moi, mon ami, si j'applique mal vos leçons de physique.) Le sort pourra bien nous séparer, mais

non pas nous désunir. Nous n'aurons plus que les mêmes plaisirs & les mêmes peines; & comme ces aimans dont vous me parliez, qui ont, dit-on, les mêmes mouvemens en différens lieux, nous sentirons les mêmes choses aux deux extrémités du monde.

Défaites-vous donc de l'espoir, si vous l'eûtes jamais, de vous faire un bonheur exclusif, & de l'acheter aux dépens du mien. N'espérez pas de pouvoir être heureux, si j'étois déshonorée; ni pouvoir d'un œil satisfait contempler mon ignominie & mes larmes. Croyez-moi, mon ami, je connois votre cœur bien mieux que vous ne le connoissez. Un amour si tendre & si vrai doit savoir commander aux desirs; vous en avez trop fait pour achever sans vous perdre, & ne pouvez plus combler mon malheur sans faire le vôtre.

Je voudrois que vous pussiez sentir combien il est important pour tous deux que vous vous en remettiez à moi du soin de notre destin commun. Doutez-vous que

que vous ne me ſoyez auſſi cher que moi-même ; & penſez-vous qu'il pût exiſter pour moi quelque félicité que vous ne partageriez pas ? Non, mon ami, j'ai les mêmes intérêts que vous, & un peu plus de raiſon pour les conduire. J'avoue que je ſuis la plus jeune ; mais n'avez-vous jamais remarqué que, ſi la raiſon d'ordinaire eſt plus foible & s'éteint plutôt chez les femmes, elle eſt auſſi plutôt formée, comme un frêle tourneſol croît & meurt avant un chêne Nous nous trouvons dès le premier âge chargées d'un ſi dangereux dépôt, que le ſoin de le conſerver nous éveille bien-tôt le jugement; & c'eſt un excellent moyen de bien voir les conſéquences des choſes, que de ſentir vivement tous les riſques qu'elles nous font courir. Pour moi, plus je m'occupe de notre ſituation, plus je trouve que la raiſon vous demande ce que je vous demande au nom de l'amour. Soyez donc docile à ſa douce voix, & laiſſez-vous conduire, hélas ! par un autre aveugle, mais qui tient au moins un appui.

Je ne ſais, mon ami, ſi nos cœurs auront le bonheur de s'entendre, & ſi vous partagerez, en liſant cette lettre, la tendre émotion qui l'a dictée. Je ne ſais ſi nous pourrons jamais nous accorder ſur la maniere de voir, comme ſur celle de ſentir ; mais je ſais bien que l'avis de celui des deux qui ſépare le moins ſon bonheur du bonheur de l'autre, eſt l'avis qu'il faut préférer.

LETTRE XII.

A JULIE.

MA Julie, que la ſimplicité de votre lettre eſt touchante ! Que j'y vois bien la ſérénité d'une ame innocente, & la tendre ſollicitude de l'amour ! Vos penſées s'exhalent ſans art & ſans peine ; elles portent au cœur une impreſſion délicieuſe que ne produit point un ſtyle apprêté. Vous donnez des raiſons invincibles d'un air ſi ſimple, qu'il y faut réfléchir pour en ſentir la force ; & les ſentimens

élevés vous coûtent si peu, qu'on est tenté de les prendre pour des manières de penser communes. Ah ! oui, sans doute, c'est à vous de règler nos destins ; ce n'est pas un droit que je vous laisse, c'est un devoir que j'exige de vous, c'est une justice que je vous demande, & votre raison me doit dédommager du mal que vous avez fait à la mienne. Dès cet instant je vous remets pour ma vie l'empire de mes volontés : disposez de moi comme d'un homme qui n'est plus rien pour lui-même, & dont tout l'être n'a de rapport qu'à vous. Je tiendrai, n'en doutez pas, l'engagement que je prends, quoi que vous puissiez me prescrire. Ou j'en vaudrai mieux, ou vous en serez plus heureuse; & je vois par-tout le prix assuré de mon obéissance. Je vous remets donc sans réserve le soin de notre bonheur commun ; faites le vôtre, & tout est fait. Pour moi, qui ne puis ni vous oublier un instant, ni penser à vous sans des transports qu'il faut vaincre, je vais m'occuper uniquement des soins que vous m'avez imposés.

Depuis un an que nous étudions ensemble, nous n'avons guères fait que des lectures sans ordre & presque au hasard, plus pour consulter votre goût que pour l'éclairer. D'ailleurs tant de trouble dans l'ame ne nous laissoit guères de liberté d'esprit. Les yeux étoient mal fixés sur le livre, la bouche en prononçoit les mots, l'attention manquoit toujours. Votre petite cousine, qui n'étoit pas si préoccupée, nous reprochoit notre peu de conception, & se faisoit un honneur facile de nous devancer. Insensiblement elle est devenue le maître du maître, &, quoique nous ayons quelquefois ri de ses prétentions, elle est, au fond, la seule des trois qui sait quelque chose de tout ce que nous avons appris.

Pour regagner donc le tems perdu, (ah! Julie, en fût-il jamais de mieux employé?) j'ai imaginé une espèce de plan qui puisse réparer par la méthode le tort que les distractions ont fait au savoir.

Je vous l'envoie; nous le lirons tantôt

enſemble, & je me contente d'y faire ici quelques légères obſervations.

Si nous voulions, ma charmante amie, nous charger d'un étalage d'érudition, & ſavoir pour les autres plus que pour nous, mon ſyſtême ne vaudroit rien, car il tend toujours à tirer peu de beaucoup de choſes, & à faire un petit recueil d'une grande bibliothèque. La ſcience eſt, dans la plupart de ceux qui la cultivent, une monnoie dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoûte au bien-être qu'autant qu'on le communique, & n'eſt bonne que dans le commerce. Otez à nos ſavans le plaiſir de ſe faire écouter, le ſavoir ne ſera rien pour eux. Ils n'amaſſent dans le cabinet que pour répandre dans le public, ils ne veulent être ſages qu'aux yeux d'autrui, & ils ne ſe ſoucieroient plus de l'étude, s'ils n'avoient plus d'admirateurs (1). Pour nous qui voulons

(1) C'eſt ainſi que penſoit Sénèque lui-même. *Si l'on me donnoit*, dit-il, *la ſcience à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point.* Sublime philoſophie, voilà donc ton uſage!

profiter de nos connoiſſances, nous ne les amaſſons point pour les revendre, mais pour les convertir à notre uſage ; ni pour nous en charger, mais pour nous en nourrir. Peu lire, & beaucoup méditer à nos lectures, ou, ce qui eſt la même choſe, en cauſer beaucoup entre nous, eſt le moyen de les bien digérer. Je penſe que, quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de ſoi-même les choſes qu'on trouveroit dans les livres ; c'eſt le vrai ſecret de les bien mouler à ſa tête, & de ſe les approprier ; au-lieu qu'en les recevant telles qu'on nous les donne, c'eſt preſque toujours ſous une forme qui n'eſt pas la nôtre. Nous ſommes plus riches que nous ne penſons : mais, dit Montaigne, on nous dreſſe à l'emprunt & à la quête ; on nous apprend à nous ſervir du bien d'autrui plutôt que du nôtre ; ou plutôt, accumulant ſans ceſſe, nous n'ôſons toucher à rien : nous ſommes comme ces avares, qui ne ſongent qu'à remplir leurs

greniers, & dans le ſein de l'abondance ſe laiſſent mourir de faim.

Il y a, je l'avoue, bien des gens à qui cette méthode ſeroit fort nuiſible, & qui ont beſoin de beaucoup lire & peu méditer, parce qu'ayant la tête mal faite, ils ne raſſemblent rien de ſi mauvais que ce qu'ils produiſent d'eux-mêmes. Je vous recommande tout le contraire, à vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez, & dont l'eſprit actif fait ſur le livre un autre livre, quelquefois meilleur que le premier. Nous nous communiquerons donc nos idées; je vous dirai ce que les autres auront penſé, vous me direz ſur le même ſujet ce que vous penſez vous-même; & ſouvent, après la leçon, j'en ſortirai plus inſtruit que vous.

Moins vous aurez de lecture à faire, mieux il faudra la choiſir, & voici les raiſons de mon choix. La grande erreur de ceux qui étudient eſt, comme je viens de vous dire, de ſe fier trop à leurs livres & de ne pas tirer aſſez de leur fond, ſans

ſonger que, de tous les Sophiſtes, notre propre raiſon eſt preſque toujours celui qui nous abuſe le moins. Si-tôt qu'on veut rentrer en ſoi-même, chacun ſent ce qui eſt bien, chacun diſcerne ce qui eſt beau; nous n'avons pas beſoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impoſe là-deſſus qu'autant qu'on s'en veut impoſer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau ſont plus rares & moins connus; il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, meſurant les forces de la nature ſur notre foibleſſe, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne ſentons pas en nous-mêmes; la pareſſe & le vice s'appuient ſur cette prétendue impoſſibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'eſt cette erreur qu'il faut détruire. Ce ſont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à ſentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'ame s'éleve, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins mo-

dèles; à force de les considérer, on cherche à leur devenir semblable, & l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel.

N'allons donc pas chercher dans les livres des principes & des règles que nous trouvons plus sûrement au-dedans de nous. Laissons-là toutes ces vaines disputes des philosophes sur le bonheur & sur la vertu; employons à nous rendre bons & heureux le tems qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & proposons-nous de grands exemples à imiter, plutôt que de vains systèmes à suivre.

J'ai toujours cru que le bon n'étoit que le beau mis en action, que l'un tenoit intimement à l'autre, & qu'ils avoient tous deux une source commune dans la Nature bien ordonnée. Il suit de cette idée que le goût se perfectionne par les mêmes moyens que la sagesse; & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu, doit à proportion être aussi sensible à tous les autres genres de beautés. On s'exerce

à voir comme à ſentir, ou plutôt une vue exquiſe n'eſt qu'un ſentiment délicat & fin. C'eſt ainſi qu'un peintre, à l'aſpect d'un beau payſage ou devant un beau tableau, s'extaſie à des objets qui ne ſont pas même remarqués d'un ſpectateur vulgaire. Combien de choſes qu'on n'apperçoit que par ſentiment & dont il eſt impoſſible de rendre raiſon! combien de ces je-ne-ſais-quoi qui reviennent ſi fréquemment & dont le goût ſeul décide! Le goût eſt en quelque manière le microſcope du jugement; c'eſt lui qui met les petits objets à ſa portée, & ſes opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver? S'exercer à voir ainſi qu'à ſentir, & à juger du beau par inſpection comme du bon par ſentiment. Non; je ſoutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

Voilà, ma charmante écolière, pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût & de mœurs. Voilà pourquoi, tournant toute ma méthode en

exemples, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau des gens vertueux, ni d'autres règles pour bien écrire, que les livres qui ſont bien écrits.

Ne ſoyez donc pas ſurpris des retranchemens que je fais à vos précédentes lectures; je ſuis convaïncu qu'il faut les reſſerrer pour les rendre utiles, & je vois tous les jours mieux, que tout ce qui ne dit rien à l'ame n'eſt pas digne de vous occuper. Nous allons ſupprimer les langues, hors l'Italienne que vous ſavez & que vous aimez. Nous laiſſerons-là nos élémens d'algèbre & de géométrie. Nous quitterions même la phyſique, ſi les termes qu'elle nous fournit m'en laiſſoient le courage. Nous renoncerons pour jamais à l'hiſtoire moderne, excepté celle de notre pays; encore n'eſt-ce que parce que c'eſt un pays libre & ſimple, où l'on trouve des hommes antiques dans les tems modernes : car ne vous laiſſez-pas éblouir par ceux qui diſent que l'hiſtoire

la plus intéreſſante pour chacun eſt celle de ſon pays ; cela n'eſt pas vrai. Il y a des pays dont l'hiſtoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne ſoit imbécile ou négociateur. L'hiſtoire la plus intéreſſante eſt celle où l'on trouve le plus d'exemples de mœurs, de caractères de toute eſpèce ; en un mot, le plus d'inſtruction. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens ; cela n'eſt pas vrai. Ouvrez leur hiſtoire, & faites-les taire. Il y a des peuples ſans phyſionomie, auxquels il ne faut point de peintres ; il y a des gouvernemens ſans caractère, auxquels il ne faut point d'hiſtoriens, & où, ſi-tôt qu'on ſait quelle place un homme occupe, on ſait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce ſont les bons hiſtoriens qui nous manquent ; mais demandez-leur pourquoi ? Cela n'eſt pas vrai. Donnez matière à de bonnes hiſtoires, & les bons hiſtoriens ſe trouveront. Enfin, ils diront que les hommes de tous les tems

ſe reſſemblent, qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices; qu'on n'admire les anciens que parce qu'ils ſont anciens : cela n'eſt pas vrai, non plus; car on faiſoit autrefois de grandes choſes avec de petits moyens, & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs hiſtoriens, & nous ont pourtant appris à les admirer. Aſſurément ſi la poſtérité jamais admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

J'ai laiſſé par égard pour votre inſéparable couſine quelques livres de petite littérature que je n'aurois pas laiſſés pour vous. Hors le Pétrarque, le Taſſe, le Métaſtaſe, & les maîtres du théâtre françois, je n'y mêle ni poètes, ni livres d'amour, contre l'ordinaire des lectures conſacrées à votre ſexe. Qu'apprendrions-nous de l'amour dans ces livres? Ah! Julie, notre cœur nous en dit plus qu'eux, & le langage imité des livres eſt bien froid pour quiconque eſt paſſionné lui-même! D'ailleurs ces études

énervent l'ame, la jettent dans la molleſſe, & lui ôtent tout ſon reſſort. Au contraire, l'amour véritable eſt un feu dévorant qui porte ſon ardeur dans les autres ſentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'eſt pour cela qu'on a dit que l'amour faiſoit des héros. Heureux celui que le ſort eût placé pour le devenir, & qui auroit Julie pour amante!

LETTRE XIII.

DE JULIE.

JE vous le diſois bien, que nous étions heureux ; rien ne nous l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives, une abſence de deux jours nous en feroit-elle tant ? Je dis *nous* ; car je ſais que mon ami partage mon impatience ; il la partage parce que je la ſens, & il la ſent encore pour lui-même : je n'ai plus beſoin qu'il me diſe ces choſes-là.

Nous ne ſommes à la campagne que d'hier au ſoir; il n'eſt pas encore l'heure où je vous verrois à la ville, & cependant mon déplacement me fait déja trouver votre abſence plus inſupportable. Si vous ne m'aviez pas défendu la géométrie, je vous dirois que mon inquiétude eſt en raiſon composée des intervalles du tems & du lieu; tant je trouve que l'éloignement ajoûte au chagrin de l'abſence.

J'ai apporté votre lettre & votre plan d'études, pour méditer l'une & l'autre, & j'ai déja relu deux fois la premiere : la fin m'en touche extrêmement. Je vois, mon ami, que vous ſentez le véritable amour, puiſqu'il ne vous a point ôté le goût des choſes honnêtes, & que vous ſavez encore, dans la partie la plus ſenſible de votre cœur, faire des ſacrifices à la vertu. En effet, employer la voie de l'inſtruction pour corrompre une femme, eſt de toutes les ſéductions la plus condamnable; & vouloir attendrir ſa maitreſſe à l'aide des romans, eſt avoir bien peu de reſſource en ſoi-même. Si vous

euſſiez plié dans vos leçons la philoſophie à vos vûes, ſi vous euſſiez tâché d'établir des maximes favorables à votre intérêt, en voulant me tromper, vous m'euſſiez bientôt détrompée; mais la plus dangereuſe de vos ſéductions eſt de n'en point employer. Du moment que la ſoif d'aimer s'empara de mon cœur, & que j'y ſentis naître le beſoin d'un éternel attachement, je ne demandai point au ciel de m'unir à un homme aimable, mais à un homme qui eût l'ame belle; car je ſentois bien que c'eſt, de tous les agrémens qu'on peut avoir, le moins ſujet au dégoût, & que la droiture & l'honneur ornent tous les ſentimens qu'ils accompagnent. Pour avoir bien placé ma préférence, j'ai eu, comme Salomon, avec ce que j'avois demandé, encore ce que je ne demandois pas. Je tire un bon augure pour mes autres vœux de l'accompliſſement de celui-là, & je ne déſeſpère pas, mon ami, de pouvoir vous rendre auſſi heureux un jour que vous méritez de l'être. Les moyens en ſont lents, diffici-

les, douteux ; les obſtacles terribles. Je n'ôſe rien me promettre ; mais croyez que tout ce que la patience & l'amour pourront faire ne ſera pas oublié. Continuez, cependant, à complaire en tout à ma mere, & préparez-vous, au retour de mon pere, qui ſe retire enfin tout-à-fait, après trente ans de ſervice, à ſupporter les hauteurs d'un vieux Gentilhomme bruſque, mais plein d'honneur, qui vous aimera ſans vous careſſer, & vous eſtimera ſans le dire.

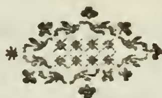
J'ai interrompu ma lettre pour m'aller promener dans des bocages qui ſont près de notre maiſon. O mon doux ami ! je t'y conduiſois avec moi, ou plutôt je t'y portois dans mon ſein. Je choiſiſſois les lieux que nous devions parcourir enſemble ; j'y marquois des aſyles dignes de nous retenir ; nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites délicieuſes ; elles ajoutoient aux plaiſirs que nous goûtions d'être enſemble, elles recevoient à leur tour un nouveau prix du ſéjour de deux vrais amans, & je m'éton-

nois de n'y avoir point remarqué ſeule les beautés que j'y trouvois avec toi.

Parmi les boſquets naturels que forme ce lieu charmant, il en eſt un plus charmant que les autres, dans lequel je me plais davantage, & où, par cette raiſon, je deſtine une petite ſurpriſe à mon ami. Il ne ſera pas dit qu'il aura toujours de la déférence, & moi jamais de généroſité. C'eſt-là que je veux faire ſentir, malgré les préjugés vulgaires, combien ce que le cœur donne vaut mieux que ce qu'arrache l'importunité. Au reſte, de peur que votre imagination vive ne ſe mette un peu trop en fraix, je dois vous prévenir que nous n'irons point enſemble dans le boſquet ſans l'*inſéparable couſine*.

A propos d'elle, il eſt décidé, ſi cela ne vous fâche pàs trop, que vous viendrez nous voir lundi. Ma mere enverra ſa calèche à ma couſine; vous vous rendrez chez elle à dix heures; elle vous amenera: vous paſſerez la journée avec nous, & nous nous en retournerons tous enſemble le lendemain après le dîner.

J'en étois ici de ma lettre, quand j'ai réfléchi que je n'avois pas, pour vous la remettre, les mêmes commodités qu'à la ville. J'avois d'abord pensé de vous renvoyer un de vos livres par Gustin, le fils du Jardinier, & de mettre à ce livre une couverture de papier, dans laquelle j'aurois inséré ma lettre. Mais outre qu'il n'est pas sûr que vous vous avisassiez de la chercher, ce seroit une imprudence impardonnable d'exposer à de pareils hasards le destin de notre vie. Je vais donc me contenter de vous marquer simplement par un billet le rendez-vous de lundi, & je garderai la lettre pour vous la donner à vous-même. Aussi bien j'aurois un peu de souci qu'il n'y eût trop de commentaires sur le mystère du bosquet.



LETTRE XIV.

A JULIE.

QU'AS-TU fait, ah! qu'as-tu fait, ma Julie? tu voulois me récompenſer & tu m'as perdu. Je ſuis ivre, ou plutôt inſenſé. Mes ſens ſont altérés, toutes mes facultés ſont troublées par ce baiſer mortel. Tu voulois ſoulager mes maux; cruelle! tu les aigris. C'eſt du poiſon que j'ai cueilli ſur tes lèvres; il fermente, il embrâſe mon ſang, il me tue, & ta pitié me fait mourir.

O ſouvenir immortel de cet inſtant d'illuſion, de délire & d'enchantement! Jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon ame, & tant que les charmes de Julie y ſeront gravés, tant que ce cœur agité me fournira des ſentimens & des ſoupirs, tu ſeras le ſupplice & le bonheur de ma vie.

Hélas! je jouiſſois d'une apparente tranquilité; ſoumis à tes volontés ſuprêmes, je ne murmurois plus d'un ſort au-

quel tu daignois présider. J'avois dompté les fougueuses saillies d'une imagination téméraire ; j'avois couvert mes regards d'un voile & mis une entrave à mon cœur ; mes desirs n'osoient plus s'échapper qu'à demi, j'étois aussi content que je pouvois l'être. Je reçois ton billet, je vôle chez ta cousine ; nous nous rendons à Clarens ; je t'apperçois, & mon sein palpite : le doux son de ta voix y porte une agitation nouvelle ; je t'aborde comme transporté, & j'avois grand besoin de la diversion de ta cousine pour cacher mon trouble à ta mere. On parcourt le jardin, l'on dîne tranquilement, tu me rends en secret ta lettre que je n'ôse lire devant ce redoutable témoin : le soleil commence à baisser, nous fuyons tous trois dans le bois le reste de ses rayons, & ma paisible simplicité n'imaginoit pas même un état plus doux que le mien.

En approchant du bosquet j'apperçus, non sans une émotion secrette, vos signes d'intelligence, vos sourires mutuels, & le coloris de tes joues prendre un nouvel

éclat. En y entrant, je vis avec ſurpriſe ta couſine s'approcher de moi, & d'un air plaiſamment ſuppliant, me demander un baiſer. Sans rien comprendre à ce myſtère, j'embraſſai cette charmante amie, & toute aimable, toute piquante qu'elle eſt, je ne connus jamais mieux, que les ſenſations ne ſont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après, quand je ſentis....... la main me tremble....... un doux frémiſſement.... ta bouche de roſes..... la bouche de Julie.... ſe poſer, ſe preſſer ſur la mienne, & mon corps ſerré dans tes bras? Non, le feu du ciel n'eſt pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'inſtant m'embrâſer. Toutes les parties de moi-même ſe raſſemblerent ſous ce toucher délicieux. Le feu s'exhaloit, avec nos ſoupirs, de nos levres brûlantes, & mon cœur ſe mouroit ſous le poids de la volupté.... quand tout-à-coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer ſur ta couſine, & tomber en défaillance. Ainſi la frayeur éteignit le plai-



H. Gravelot inv.   N. Le Mire sculp.

Le premier baiser de l'amour.

ſir, & mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine ſais je ce qui m'eſt arrivé depuis ce fatal moment. L'impreſſion profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur..... c'eſt un tourment horrible!... Non; garde tes baiſers, je ne les ſaurois ſupporter..... ils ſont trop âcres, trop pénétrans, ils percent, ils brûlent juſqu'à la moëlle... ils me rendroient furieux. Un ſeul, un ſeul m'a jeté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne ſuis plus le même, & ne te vois plus la même. Je ne te vois plus comme autrefois réprimante & ſévere; mais je te ſens & te touche ſans ceſſe unie à mon ſein, comme tu fus un inſtant. O Julie! quelque ſort que m'annonce un tranſport dont je ne ſuis plus maître, quelque traitement que ta rigueur me deſtine, je ne puis plus vivre dans l'état où je ſuis, & je ſens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds......., ou dans tes bras.



LETTRE XV.

DE JULIE.

IL est important, mon ami, que nous nous séparions pour quelque tems, & c'est ici la premiere épreuve de l'obéissance que vous m'avez promise. Si je l'exige en cette occasion, croyez que j'en ai des raisons très fortes : il faut bien (& vous le savez trop) que j'en aie pour m'y résoudre ; quant à vous, vous n'en avez pas besoin d'autre que ma volonté.

Il y a long tems que vous avez un voyage à faire en Valais. Je voudrois que vous pussiez l'entreprendre à présent qu'il ne fait pas encore froid. Quoique l'automne soit encore agréable ici, vous voyez déja blanchir la pointe de la Dent de Jamant (1), & dans six semaines je ne vous laisserois pas faire ce voyage dans un pays si rude. Tâchez donc de partir dès demain :

(1) Haute montagne du pays de Vaud.

vous m'écrirez à l'adresse que je vous envoie, & vous m'enverrez la vôtre quand vous serez arrivé à Sion.

Vous n'avez jamais voulu me parler de l'état de vos affaires; mais vous n'êtes pas dans votre patrie; je sais que vous y avez peu de fortune & que vous ne faites que la déranger ici, où vous ne resteriez pas sans moi. Je puis donc supposer qu'une partie de votre bourse est dans la mienne, & je vous envoie un léger à-compte dans celle que renferme cette boëte, qu'il ne faut pas ouvrir devant le porteur. Je n'ai garde d'aller au-devant des difficultés; je vous estime trop pour vous croire capable d'en faire.

Je vous défends, non-seulement de retourner sans mon ordre, mais de venir nous dire adieu. Vous pouvez écrire à ma mere ou à moi, simplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir sur le champ pour une affaire imprévue, & me donner, si vous voulez, quelques avis sur mes lectures, jusqu'à votre retour. Tout cela doit être fait naturel-

lement & sans aucune apparence de myſtère. Adieu, mon ami; n'oubliez pas que vous emportez le cœur & le repos de Julie.

LETTRE XVI.

RÉPONSE.

JE relis votre terrible lettre, & je friſſonne à chaque ligne; j'obéirai pourtant, je l'ai promis, je le dois; j'obéirai. Mais vous ne ſavez pas; non, barbare! vous ne ſaurez jamais ce qu'un tel ſacrifice coûte à mon cœur. Ah! vous n'aviez pas beſoin de l'épreuve du boſquet pour me le rendre ſenſible. C'eſt un rafinement de cruauté perdu pour votre ame impitoyable, & je puis au moins vous défier de me rendre plus malheureux.

Vous recevrez votre boëte dans le même état où vous l'avez envoyée. C'eſt trop d'ajouter l'opprobre à la cruauté; ſi je vous ai laiſſé maitreſſe de mon ſort,

je ne vous ai point laiſſé l'arbitre de mon honneur. C'eſt un dépôt ſacré, (l'unique, hélas ! qui me reſte !) dont juſqu'à la fin de ma vie nul ne ſera chargé que moi ſeul.

LETTRE XVII.

RÉPLIQUE.

VOTRE lettre me fait pitié ; c'eſt la ſeule choſe ſans eſprit que vous ayez jamais écrite.

J'offenſe donc votre honneur, pour lequel je donnerois mille fois ma vie ? J'offenſe donc ton honneur, ingrat ! qui m'as vu prête à t'abandonner le mien ? Où eſt-il donc, cet honneur que j'offenſe ? Dis-le-moi, cœur rempant, ame ſans délicateſſe ? Ah ! que tu es mépriſable, ſi tu n'as qu'un honneur que Julie ne connoiſſe pas ! Quoi ! ceux qui veulent partager leur ſort n'oſeroient partager leurs biens, & celui qui fait profeſſion d'être à moi ſe tient outragé de

mes dons! Et depuis quand eſt-il vil de recevoir de ce qu'on aime ? Depuis quand ce que le cœur donne déshonore-t-il le cœur qui accepte ?... Mais on mépriſe un homme qui reçoit d'un autre : on mépriſe celui dont les beſoins paſſent la fortune.... Et qui le mépriſe ? Des ames abjectes qui mettent l'honneur dans la richeſſe, & peſent les vertus au poids de l'or. Eſt-ce dans ces baſſes maximes qu'un homme de bien met ſon honneur, & le préjugé même de la raiſon n'eſt-il pas en faveur du plus pauvre ?

Sans doute, il eſt des dons vils qu'un honnête-homme ne peut accepter ; mais apprenez qu'ils ne déshonorent pas moins la main qui les offre, & qu'un don honnête à faire eſt toujours honnête à recevoir ; or ſûrement mon cœur ne me reproche pas celui-ci, il s'en glorifie (1).

---

(1) Elle a raiſon. Sur le motif ſecret de ce voyage, on voit que jamais argent ne fut plus honnêtement employé. C'eſt grand dommage que cet emploi n'ait pas fait un meilleur profit.

Je ne ſache rien de plus mépriſable qu'un homme dont on achete le cœur & les ſoins, ſi ce n'eſt la femme qui les paie; mais entre deux cœurs unis la communauté des biens eſt une juſtice & un devoir : & ſi je me trouve encore en arriere de ce qui me reſte de plus qu'à vous, j'accepte ſans ſcrupule ce que je réſerve, & je vous dois ce que je ne vous ai pas donné. Ah ! ſi les dons de l'amour ſont à charge, quel cœur jamais peut être reconnoiſſant ?

Suppoſeriez-vous que je refuſe à mes beſoins ce que je deſtine à pourvoir aux vôtres ? Je vais vous donner du contraire une preuve ſans réplique. C'eſt que la bourſe que je vous renvoie contient le double de ce qu'elle contenoit la première fois, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de la doubler encore. Mon pere me donne pour mon entretien une penſion modique à la vérité, mais à laquelle je n'ai jamais beſoin de toucher, tant ma mere eſt attentive à pourvoir à tout; ſans compter que ma broderie

& ma dentelle suffisent pour m'entretenir de l'une & de l'autre. Il est vrai que je n'étois pas toujours aussi riche ; les soucis d'une passion fatale m'ont fait depuis long-temps négliger certains soins auxquels j'employois mon superflu ; c'est une raison de plus d'en disposer comme je fais ; il faut vous humilier pour le mal dont vous êtes cause, & que l'amour expie les fautes qu'il fait commettre.

Venons à l'essentiel. Vous dites que l'honneur vous défend d'accepter mes dons. Si cela est, je n'ai plus rien à dire, & je conviens avec vous qu'il ne vous est pas permis d'aliéner un pareil soin. Si donc vous pouvez me prouver cela, faites-le clairement, incontestablement, & sans vaine subtilité ; car vous savez que je hais les sophismes. Alors vous pouvez me rendre la bourse, je la reprends sans me plaindre, & il n'en sera plus parlé.

Mais comme je n'aime ni les gens pointilleux, ni le faux point-d'hon

neur ; ſi vous me renvoyez encore une fois la boëte ſans juſtification, ou que votre juſtification ſoit mauvaiſe, il faudra ne nous plus voir. Adieu, penſez-y.

LETTRE XVIII.

A JULIE.

J'AI reçu vos dons, je ſuis parti ſans vous voir, me voici bien loin de vous. Êtes-vous contente de vos tyrannies, & vous ai-je aſſez obéi ?

Je ne puis vous parler de mon voyage : à peine ſais-je comment il s'eſt fait. J'ai mis trois jours à faire vingt lieues ; chaque pas qui m'éloignoit de vous ſéparoit mon corps de mon ame, & me donnoit un ſentiment anticipé de la mort. Je voulois vous décrire ce que je verrois. Vain projet ! Je n'ai rien vu que vous, & ne puis vous peindre que Julie. Les puiſſantes émotions que je viens d'éprouver, coup ſur coup, m'ont jeté

dans des diſtractions continuelles ; je me ſentois toujours où je n'étois point ; à peine avois-je aſſez de préſence d'eſprit pour ſuivre & demander mon chemin, & je ſuis arrivé à Sion ſans être parti de Vevai.

C'eſt ainſi que j'ai trouvé le ſecret d'éluder votre rigueur & de vous voir ſans vous déſobéir. Oui, cruelle ! quoi que vous ayez ſu faire, vous n'avez pu me ſéparer de vous tout entier. Je n'ai traîné dans mon exil que la moindre partie de moi-même ; tout ce qu'il y a de vivant en moi demeure auprès de vous ſans ceſſe. Il erre impunément ſur vos yeux, ſur vos lèvres, ſur votre ſein, ſur tous vos charmes ; il pénètre partout comme une vapeur ſubtile, & je ſuis plus heureux en dépit de vous, que je ne fus jamais de votre gré.

J'ai ici quelques perſonnes à voir, quelques affaires à traiter : voilà ce qui me déſole. Je ne ſuis point à plaindre dans la ſolitude, où je puis m'occuper de vous & me tranſporter aux lieux où

vous êtes. La vie active qui me rappelle à moi tout entier m'est seule insupportable. Je vais faire mal & vîte, pour être promptement libre, & pouvoir m'égarer à mon aise dans les lieux sauvages qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout fuir & vivre seul au monde, quand on n'y peut vivre avec vous.

LETTRE XIX.

A JULIE.

RIEN ne m'arrête plus ici que vos ordres; cinq jours que j'y ai passés ont suffi & au-delà pour mes affaires; si toutefois on peut appeller des affaires celles où le cœur n'a point de part. Enfin vous n'avez plus de prétexte, & ne pouvez me retenir loin de vous qu'afin de me tourmenter.

Je commence à être fort inquiet du sort de ma premiere lettre; elle fut écrite & mise à la poste en arrivant; l'adresse

en eſt fidèlement copiée ſur celle que vous m'envoyâtes; je vous ai envoyé la mienne avec le même ſoin, & ſi vous aviez fait exactement réponſe, elle auroit déja dû me parvenir. Cette réponſe pourtant ne vient point, & il n'y a nulle cauſe poſſible & funeſte de ſon retard que mon eſprit troublé ne ſe figure. O ma Julie! que d'imprévues cataſtrophes peuvent en huit jours rompre à jamais les plus doux liens du monde! Je frémis de ſonger qu'il n'y a pour moi qu'un ſeul moyen d'être heureux, & des millions d'être miſérable (1). Julie! m'auriez-vous oublié? Ah! c'eſt la plus affreuſe

---

(1) On me dira que c'eſt le devoir d'un éditeur de corriger les fautes de langue. Oui bien, pour les éditeurs qui font cas de cette correction; oui bien, pour les ouvrages dont on peut corriger le ſtyle ſans le refondre & le gâter; oui bien, quand on eſt aſſez sûr de ſa plume pour ne pas ſubſtituer ſes propres fautes à celles de l'auteur. Et avec tout cela, qu'aura-t-on gagné à faire parler un Suiſſe comme un Académicien?

de mes craintes. Je puis préparer ma constance aux autres malheurs, mais toutes les forces de mon ame défaillent au seul soupçon de celui-là.

Je vois le peu de fondement de mes allarmes & ne saurois les calmer. Le sentiment de mes maux s'aigrit sans cesse loin de vous, & comme si je n'en avois pas assez pour m'abattre, je m'en forge encore d'incertains pour irriter tous les autres. D'abord mes inquiétudes étoient moins vives. Le trouble d'un départ subit, l'agitation du voyage, donnoient le change à mes ennuis; ils se raniment dans la tranquile solitude. Hélas! je combattois; un fer mortel a percé mon sein, & la douleur ne s'est fait sentir que long-tems après la blessure.

Cent fois, en lisant des romans, j'ai ri des froides plaintes des amans sur l'absence. Ah! je ne savois pas alors à quel point la vôtre un jour me seroit insupportable! Je sens aujourd'hui combien une ame paisible est peu propre à juger des passions, combien il est insensé

de rire des ſentimens qu'on n'a point éprouvés. Vous le dirai-je pourtant ? Je ne ſais quelle idée conſolante & douce tempère en moi l'amertume de votre éloignement, en ſongeant qu'il s'eſt fait par votre ordre. Les maux qui me viennent de vous me ſont moins cruels que s'ils m'étoient envoyés par la fortune ; s'ils ſervent à vous contenter, je ne voudrois pas ne les point ſentir ; ils ſont les garants de leur dédommagement, & je connois trop bien votre ame pour vous croire barbare à pure perte.

Si vous voulez m'éprouver, je n'en murmure plus ; il eſt juſte que vous ſachiez ſi je ſuis conſtant, patient, docile, digne en un mot des biens que vous me réſervez. Dieux ! ſi c'étoit-là votre idée, je me plaindrois de trop peu ſouffrir. Ah ! non, pour nourrir dans mon cœur une ſi douce attente, inventez, s'il ſe peut, des maux mieux proportionnés à leur prix.



LETTRE XX.

DE JULIE.

JE reçois à la fois vos deux lettres, & je vois, par l'inquiétude que vous marquez dans la ſeconde ſur le ſort de l'autre, que, quand l'imagination prend les devants, la raiſon ne ſe hâte pas comme elle, & ſouvent la laiſſe aller ſeule. Penſâtes-vous en arrivant à Sion qu'un courier tout prêt n'attendoit pour partir que votre lettre, que cette lettre me ſeroit remiſe en arrivant ici, & que les occaſions ne favoriſeroient pas moins ma réponſe? Il n'en va pas ainſi, mon bel ami. Vos deux lettres me ſont parvenues à la fois, parce que le courier, qui ne paſſe qu'une fois la ſemaine (1), n'eſt parti qu'avec la ſeconde. Il faut un certain tems pour diſtribuer les lettres; il

(1) Il paſſe à préſent deux fois.

en faut à mon commiſſionnaire pour me rendre la mienne en ſecret, & le courier ne retourne pas d'ici le lendemain du jour qu'il eſt arrivé. Ainſi, tout bien calculé, il nous faut huit jours, quand celui du courier eſt bien choiſi, pour recevoir réponſe l'un de l'autre; ce que je vous explique, afin de calmer, une fois pour toutes votre impatiente vivacité. Tandis que vous déclamez contre la fortune & ma négligence, vous voyez que je m'informe adroitement de tout ce qui peut aſſurer notre correſpondance, & prévenir vos perplexités. Je vous laiſſe à décider de quel côté ſont l'es plus tendres ſoins.

Ne parlons plus de peines, mon bon ami; ah! reſpectez & partagez plutôt le plaiſir que j'éprouve, après huit mois d'abſence, de revoir le meilleur des peres. Il arriva jeudi au ſoir; & je n'ai ſongé qu'à lui (1) depuis cet heureux

(1) L'article qui précède prouve qu'elle ment.

moment. O toi que j'aime le mieux au monde, après les auteurs de mes jours! pourquoi tes lettres, tes querelles viennent-elles contrister mon ame, & troubler les premiers plaisirs d'une famille réunie? Tu voudrois que mon cœur s'occupât de toi sans cesse; mais, dis-moi, le tien pourroit-il aimer une fille dénaturée à qui les feux de l'amour feroient oublier les droits du sang, & que les plaintes d'un amant rendroient insensible aux caresses d'un pere? Non, mon digne ami, n'empoisonne point par d'injustes reproches l'innocente joie que m'inspire un si doux sentiment. Toi dont l'ame est si tendre & si sensible, ne conçois-tu point quel charme c'est de sentir dans ces purs & sacrés embrassemens le sein d'un pere palpiter d'aise contre celui de sa fille? Ah! crois-tu qu'alors le cœur puisse un moment se partager, & rien dérober à la nature?

Sol che son figlia io mi rammento adesso.

Ne penſez-pas pourtant que je vous oublie. Oublia-t-on jamais ce qu'on a une fois aimé ? Non; les impreſſions plus vives, qu'on ſuit quelques inſtans, n'effacent pas pour cela les autres. Ce n'eſt point ſans chagrin que je vous ai vu partir, ce n'eſt point ſans plaiſir que je vous verrois de retour. Mais. ... prenez patience ainſi que moi, puiſqu'il le faut, ſans en demander davantage. Soyez ſûr que je vous rappellerai le plutôt qu'il ſera poſſible, & penſez que ſouvent tel qui ſe plaint bien haut de l'abſence, n'eſt pas celui qui en ſouffre le plus.



LETTRE XXI.

A JULIE.

QUE j'ai souffert en la recevant, cette lettre souhaitée avec tant d'ardeur! J'attendois le courier à la poste. A peine le paquet étoit-il ouvert que je me nomme, je me rends importun : on me dit qu'il y a une lettre, je tressaille ; je la demande, agité d'une mortelle impatience : je la reçois enfin. Julie, j'apperçois les traits de ta main adorée. La mienne tremble en s'avançant pour recevoir ce précieux dépôt. Je voudrois baiser mille fois ces sacrés caractères. O circonspection d'un amour craintif! je n'ôse porter la lettre à ma bouche, ni l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte. Mes genoux trembloient sous moi ; mon émotion croissante me laisse à peine appercevoir mon chemin ; j'ouvre la lettre au premier détour ; je la parcours, je la dévore ; & à peine suis-

je à ces lignes où tu peins si bien les plaisirs de ton cœur en embrassant ce respectable pere, que je fonds en larmes; on me regarde, j'entre dans une allée pour échapper aux spectateurs; là, je partage ton attendrissement; j'embrasse avec transport cet heureux pere que je connois à peine, & la voix de la nature me rappellant au mien, je donne de nouveaux pleurs à sa mémoire honorée.

Et que vouliez-vous apprendre, incomparable fille, dans mon vain & triste savoir? Ah! c'est de vous qu'il faut apprendre tout ce qui peut entrer de bon, d'honnête dans une ame humaine, & sur-tout ce divin accord de la vertu, de l'amour & de la nature, qui ne se trouva jamais qu'en vous. Non, il n'y a point d'affection saine qui n'ait sa place dans votre cœur, qui ne s'y distingue par la sensibilité qui vous est propre, & pour savoir moi-même régler le mien, comme j'ai soumis toutes mes actions à vos volontés, je vois bien qu'il faut soumettre encore tous mes sentimens aux vôtres.

Quelle différence pourtant de votre état au mien! daignez le remarquer. Je ne parle point du rang & de la fortune; l'honneur & l'amour doivent en cela suppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chérissez & qui vous adorent; les soins d'une tendre mere, d'un pere dont vous êtes l'unique espoir; l'amitié d'une cousine qui semble ne respirer que par vous; toute une famille dont vous faites l'ornement; une ville entiere fiere de vous avoir vu naître: tout occupe & partage votre sensibilité, & ce qu'il en reste à l'amour n'est que la moindre partie de ce que lui ravissent les droits du sang & de l'amitié. Mais moi, Julie, hélas! errant, sans famille, & presque sans patrie, je n'ai que vous sur la terre, & l'amour seul me tient lieu de tout. Ne soyez-donc pas surprise si, bien que votre ame soit la plus sensible, la mienne sait le mieux aimer, & si, vous cédant en tant de choses, j'emporte au moins le prix de l'amour.

Ne craignez pourtant pas que je vous

importune encore de mes indiſcrettes plaintes. Non; je reſpecterai vos plaiſirs, & pour eux-mêmes qui ſont ſi purs, & pour vous qui les reſſentez. Je m'en formerai dans l'eſprit le touchant ſpectacle, je les partagerai de loin, & ne pouvant être heureux de ma propre félicité, je le ſerai de la vôtre. Quelles que ſoient les raiſons qui me tiennent éloigné de vous, je les reſpecte; & que me ſerviroit de les connoître, ſi, quand je devrois les déſapprouver, il n'en faudroit pas moins obéir à la volonté qu'elles vous inſpirent? M'en coûtera-t-il plus de garder le ſilence qu'il m'en coûta de vous quitter? Souvenez-vous toujours, ô Julie! que votre ame a deux corps à gouverner, & que celui qu'elle anime par ſon choix lui ſera toujours le plus fidele.

Nodo piu forte,
Fabricato da noi, non dalla ſorte.

Je me tais donc, & juſqu'à ce qu'il vous plaiſe de terminer mon exil, je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcou-

rant les montagnes du Valais, tandis qu'elles ſont encore praticables. Je m'apperçois que ce pays ignoré mérite les regards des hommes, & qu'il ne lui manque, pour être admiré, que des ſpectateurs qui le ſachent voir. Je tâcherai d'en tirer quelques obſervations dignes de vous plaire. Pour amuſer une jolie femme, il faudroit peindre un peuple aimable & galant. Mais toi, ma Julie, ah! je le ſais bien, le tableau d'un peuple heureux & ſimple eſt celui qu'il faut à ton cœur.



LETTRE XXII.

DE JULIE.

Enfin le premier pas est franchi, & il a été question de vous. Malgré le mépris que vous témoignez pour ma doctrine, mon pere en a été surpris : il n'a pas moins admiré mes progrès dans la musique & dans le dessein (1) ; &, au grand étonnement de ma mere, prévenue par vos calomnies (2), au blason près qui lui a paru négligé, il a été fort content de tous mes talens. Mais ces talens ne s'acquierent pas sans maître ; il a fallu nommer le mien, & je l'ai fait avec une énumération pompeuse de tou-

(1) Voilà, ce me semble, un sage de vingt ans qui sait prodigieusement de choses. Il est vrai que Julie le félicite à trente de n'être plus si savant.

(2) Cela se rapporte à une lettre à la mere, écrite sur un ton équivoque, & qui a été supprimée.

tes les ſciences qu'il vouloit bien m'enſeigner, hors une. Il s'eſt rappellé de vous avoir vu pluſieurs fois à ſon précédent voyage, & il n'a pas paru qu'il eût conſervé de vous une impreſſion déſavantageuſe.

Enſuite il s'eſt informé de votre fortune ; on lui a dit qu'elle étoit médiocre : de votre naiſſance, on lui a dit qu'elle étoit honnête. Ce mot *honnête* eſt fort équivoque à l'oreille d'un gentilhomme, & a excité des ſoupçons que l'éclairciſſement a confirmés. Dès qu'il a ſu que vous n'étiez pas noble, il a demandé ce qu'on vous donnoit par mois. Ma mere prenant la parole a dit qu'un pareil arrangement n'étoit pas même propoſable, & qu'au contraire, vous aviez rejetté conſtamment tous les moindres préſens qu'elle avoit tâché de vous faire en choſes qui ne ſe refuſent pas ; mais cet air de fierté n'a fait qu'exciter la ſienne : & le moyen de ſupporter l'idée d'être redevable à un roturier ? Il a donc été décidé

qu'on vous offriroit un paiement, au défaut duquel, malgré tout votre mérite, dont on convient, vous feriez remercié de vos foins. Voilà, mon ami, le réfumé d'une converfation, qui a été tenue fur le compte de mon très-honoré maître, & durant laquelle fon humble écoliere n'étoit pas fort tranquile. J'ai cru ne pouvoir trop me hâter de vous en donner avis, afin de vous laiffer le tems d'y réfléchir. Auffi-tôt que vous aurez pris votre réfolution, ne manquez pas de m'en inftruire; car cet article eft de votre compétence, & mes droits ne vont pas jufques-là.

J'apprends avec peine vos courfes dans les montagnes; non que vous n'y trouviez, à mon avis, une agréable diverfion, & que le détail de ce que vous aurez vu ne me foit fort agréable à moi-même: mais je crains pour vous des fatigues que vous n'êtes guères en état de fupporter. D'ailleurs la faifon eft fort avancée; d'un jour à l'autre, tout peut fe

couvrir

couvrir de neige, & je prévois que vous aurez encore plus à souffrir du froid que de la fatigue. Si vous tombiez malade dans le pays où vous êtes, je ne m'en consolerois jamais. Revenez-donc, mon bon ami, dans mon voisinage. Il n'est pas tems encore de rentrer à Vevai, mais je veux que vous habitiez un séjour moins rude & que nous soyons plus à portée d'avoir aisément des nouvelles l'un de l'autre. Je vous laisse le maître du choix de votre station. Tâchez seulement qu'on ne sache point ici où vous êtes, & soyez discret sans être mystérieux : je ne vous dis rien sur ce chapitre; je me fie à l'interêt que vous avez d'être prudent, & plus encore à celui que j'ai que vous le soyez.

Adieu, mon ami, je ne puis m'entretenir plus long-temps avec vous. Vous savez de quelles précautions j'ai besoin pour vous écrire. Ce n'est pas tout : mon pere a amené un étranger respectable, son ancien ami, & qui lui a sauvé autrefois la vie à la guerre. Jugez si nous nous

ſommes efforcés de le bien recevoir. Il repart demain, & nous nous hâtons de lui procurer pour le jour qui nous reſte, tous les amuſemens qui peuvent marquer notre zèle à un tel bienfaiteur. On m'appelle : il faut finir. Adieu derechef.

LETTRE XXIII.

A JULIE.

A PEINE ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderoit des années d'obſervations : mais outre que la neige me chaſſe, j'ai voulu revenir au-devant du courier qui m'apporte, j'eſpère, une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive, je commence par vous écrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai, s'il eſt néceſſaire, une ſeconde pour répondre à la vôtre.

Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage & de mes remarques; j'en ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut réſerver notre correſpon-

dance pour les choſes qui nous touchent de plus près l'un & l'autre. Je me contenterai de vous parler de la ſituation de mon ame : il eſt juſte de vous rendre compte de l'uſage qu'on fait de votre bien.

J'étois parti, triſte de mes peines, & conſolé de votre joie : ce qui me tenoit dans un certain état de langueur, qui n'eſt pas ſans charme pour un cœur ſenſible. Je graviſſois lentement & à pied des ſentiers aſſez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide, & dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercénaire. Je voulois rêver, & j'en étois toujours détourné par quelque ſpectacle inattendu. Tantôt d'immenſes rochers pendoient en ruines au-deſſus de ma tête. Tantôt de hautes & bruyantes caſcades m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abîme dont les yeux n'oſoient ſonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obſcu-

rité d'un bois touffu. Quelquefois, en fortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouiffoit tout-à-coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature fauvage & de la nature cultivée, montroit partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré : à côté d'une caverne on trouvoit des maifons; on voyoit des pampres fecs où l'on n'eût cherché que des ronces; des vignes dans des terres éboulées; d'excellens fruits fur des rochers, & des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas feulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étranges fi bifarrement contraftés; la nature fembloit encore prendre plaifir à s'y mettre en oppofition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu fous divers afpects. Au levant les fleurs du printems, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver: elle réuniffoit toutes les faifons dans le même inftant, tous les climats dans le même lieu, des terreins contraires fur le même

ſol, & formoit l'accord inconnu par-tout ailleurs des productions des plaines & de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illuſions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair-obſcur du ſoleil & des ombres, & tous les accidens de lumière qui en réſultoient le matin & le ſoir; vous aurez quelque idée des ſcènes continuelles qui ne ceſſerent d'attirer mon admiration, & qui ſembloient m'être offerts en un vrai théâtre; car la perſpective des monts étant verticale frappe les yeux tout-à-la fois & bien plus puiſſamment que celle des plaines qui ne ſe voit qu'obliquement, en fuyant, & dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai durant la premiere journée aux agrémens de cette variété le calme que je ſentois renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont ſur nos paſſions les plus vives les êtres les plus inſenſibles, & je mépriſois la philoſophie de ne pouvoir pas même autant ſur l'ame qu'une ſuite d'objets inanimés. Mais cet état

paiſible ayant duré la nuit & augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre cauſe qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour-là ſur des montagnes les moins élevées ; &, parcourant enſuite leurs inégalités, ſur celles des plus hautes qui étoient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignois un ſéjour plus ſerein, d'où l'on voit, dans la ſaiſon, le tonnerre & l'orage ſe former au-deſſous de ſoi ; image trop vaine de l'ame du ſage, dont l'exemple n'exiſta jamais, ou n'exiſte qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblême.

Ce fut-là que je démêlai ſenſiblement dans la pureté de l'air où je me trouvois, la véritable cauſe du changement de mon humeur, & du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis ſi long-tems. En effet, c'eſt une impreſſion générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'obſervent pas tous, que ſur les hautes montagnes où l'air eſt pur & ſubtil, on ſe ſent plus de facilité dans

la respiration, plus de légéreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit; les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand & sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentimens bas & terrestres; & qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence. Content d'être & de penser, tous les desirs trop vifs s'émoussent; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux; ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère & douce, & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil sé-

jour prolongé, & je ſuis ſurpris que des bains de l'air ſalutaire & bienfaiſant des montagnes ne ſoient pas un des grands remèdes de la médecine & de la morale.

Quì non palazzi, non teatro o loggia:
Ma'n lor vece un abeto, un faggio, un pino,
Trà l' erba verde e'l bel monte vicino,
Levan di terra al ciel noſtr' intelletto.

Suppoſez les impreſſions réunies de ce que je viens de vous décrire, & vous aurez quelque idée de la ſituation délicieuſe où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans ſpectacles; le plaiſir de ne voir autour de ſoi que des objets tout nouveaux, des oiſeaux étranges, des plantes biſarres & inconnues, d'obſerver en quelque ſorte une autre nature, & de ſe trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable dont le charme augmente encore par la ſubtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vûe; les diſtances paroiſſant moindres que dans les plaines, où l'épaiſ-

ſeur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horiſon préſente aux yeux plus d'objets qu'il ſemble n'en pouvoir contenir : enfin, ce ſpectacle a je ne ſais quoi de magique, de ſurnaturel qui ravit l'eſprit & les ſens; on oublie tout, on s'oublie ſoi-même, on ne ſait plus où l'on eſt.

J'aurois paſſé tout le tems de mon voyage dans le ſeul enchantement du payſage, ſi je n'en euſſe éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma deſcription un léger crayon de leurs mœurs, de leur ſimplicité, de leur égalité d'ame, & de cette paiſible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaiſirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre & qu'on ne peut guères imaginer, c'eſt leur humanité déſintéreſſée, & leur zèle hoſpitalier pour tous les étrangers que le haſard ou la curioſité conduiſent chez eux. J'en fis une épreuve ſurprenante, moi qui n'étois connu de perſonne & qui ne marchois qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arri-

vois le ſoir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empreſſement m'offrir ſa maiſon, que j'étois embarraſſé du choix, & celui qui obtenoit la préférence en paroiſſoit ſi content que la premiere fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand, après en avoir uſé chez mon hôte à-peu-près comme au cabaret, il refuſa le lendemain mon argent, s'offenſant même de ma propoſition, & il en a par-tout été de même. Ainſi c'étoit le pur amour de l'hoſpitalité, communément aſſez tiède, qu'à ſa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur déſintéreſſement fut ſi complet, que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un patagon (1). En effet, à quoi dépenſer de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domeſtiques celui de leurs ſoins, & où l'on ne trouve aucun mendiant ? Cependant l'argent eſt fort rare dans le haut-Valais ; mais

(1) Ecu du pays.

c'eſt pour cela que les habitans ſont à leur aiſe : car les denrées y ſont abondantes ſans aucun débouché au-dehors, ſans conſommation de luxe au-dedans, & ſans que le cultivateur montagnard, dont les travaux ſont les plaiſirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils ſeront infailliblement plus pauvres. Ils ont la ſageſſe de le ſentir, & il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'eſt pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord fort ſurpris de l'oppoſition de ces deux uſages avec ceux du bas-Valais, où, ſur la route d'Italie, on rançonne aſſez durement les paſſagers; & j'avois peine à concilier dans un même peuple des manieres ſi différentes. Un Valaiſan m'en expliqua la raiſon. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui paſſent ſont des marchands, & d'autres gens uniquement occupés de leur négoce & de leur gain. Il eſt juſte qu'ils nous laiſſent une partie de leur profit, & nous les traitons comme ils traitent les autres. Mais ici, où nulle affaire n'appelle

les étrangers, nous sommes sûrs que leur voyage est désintéressé ; l'accueil qu'on leur fait l'est aussi. Ce sont des hôtes qui nous viennent voir, parce qu'ils nous aiment ; & nous les recevons avec amitié.

Au reste, ajouta-t-il en souriant, cette hospitalité n'est pas coûteuse, & peu de gens s'avisent d'en profiter. Ah ! je le crois, lui répondis-je Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller ? Hommes heureux & dignes de l'être ! j'aime à croire qu'il faut vous ressembler en quelque chose pour se plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroissoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre vestige de gêne ni pour eux ni pour moi. Ils vivoient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été, & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connoissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme

pour les avertir de la présence d'un maître dont on dépend au moins en cela. Si je ne disois rien, ils supposoient que je voulois vivre à leur maniere; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le seul compliment qu'ils me firent, après avoir su que j'étois Suisse, fut de me dire que nous étions freres, & que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarrasserent plus de ce que je faisois, n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres, ni le moindre scrupule à m'en prévaloir. Ils en usent entre eux avec la même simplicité; les enfans en âge de raison sont les égaux de leurs peres, les domestiques s'asseyent à table avec leurs maîtres; la même liberté regne dans les maisons & dans la république, & la famille est l'image de l'État.

La ſeule choſe ſur laquelle je ne jouiſſois pas de la liberté étoit la durée exceſſive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table ; mais quand j'y étois une fois, il y falloit reſter une partie de la journée, & boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme, & un Suiſſe, n'aimât pas à boire ? En effet, j'avoue que le bon vin me paroît une excellente choſe, & que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux ſont ſobres, & la grande réſerve de la table annonce aſſez ſouvent des mœurs feintes & des ames doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux & ces tendres épanchemens qui précèdent l'ivreſſe ; mais il faut ſavoir s'arrêter & prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'étoit guères poſſible de faire avec d'auſſi déterminés buveurs que les Valaiſans, des vins auſſi violens que ceux du pays, & ſur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment ſe réſoudre à jouer ſi ſottement le ſage & à fâcher de ſi bonnes

gens? Je m'enivrois donc par reconnoiſſance, & ne pouvant payer mon écot de ma bourſe, je le payois de ma raiſon.

Un autre uſage qui ne me gênoit guères moins, c'étoit de voir, même chez des Magiſtrats, la femme & les filles de la maiſon, debout derriere ma chaiſe, ſervir à table comme des domeſtiques. La galanterie françoiſe ſe feroit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité, qu'avec la figure de Valaiſanes, des ſervantes même rendroient leurs ſervices embarraſſans. Vous pouvez m'en croire; elles ſont jolies, puiſqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir ſont difficiles en beauté.

Pour moi, qui reſpecte encore plus les uſages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevois leur ſervice en ſilence avec autant de gravité que Don Quichotte chez la ducheſſe. J'oppoſois quelquefois en ſouriant les grandes barbes & l'air groſſier des convives au teint ébloüiſſant de ces jeunes Beautés timides, qu'un mot faiſoit rougir, & ne rendoit

que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme ampleur de leur gorge, qui n'a, dans sa blancheur éblouissante, qu'un des avantages du modele que j'osois lui comparer : modele unique & voilé, dont les contours furtivement observés me peignent ceux de cette coupe célèbre à qui le plus beau sein du monde servit de moule.

Ne soyez pas surprise de me trouver si savant sur des mystères que vous cachez si bien : je le suis en dépit de vous ; un sens en peut quelquefois instruire un autre : malgré la plus jalouse vigilance, il échappe à l'ajustement le mieux concerté quelques légers interstices, par lesquels la vûe opere l'effet du toucher. L'œil avide & téméraire s'insinue impunément sous les fleurs d'un bouquet ; il erre sous la chenille & la gaze, & fait sentir à la main la résistance élastique qu'elle n'oseroit éprouver.

Parte appar delle mamme acerbe e crude,
Parte altrui ne ricopre invida vista ;

Invida, ma s'agli occhi il varco chiude,
L'amoroso pensiar già non aresta.

Je remarquai aussi un grand défaut dans l'habillement des Valaisanes : c'est d'avoir des corps-de-robe si élevés par derriere qu'elles en paroissoient bossues; cela fait un effet singulier avec leurs petites coëffures noires, & le reste de leur ajustement, qui ne manque au surplus ni de simplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la Valaisane, & j'espere qu'il vous ira bien; il a été pris sur la plus jolie taille du pays.

Tandis que je parcourois avec extase ces lieux si peu connus & si dignes d'être admirés, que faisiez-vous cependant, ma Julie, Étiez-vous oubliée de votre ami? Julie oubliée! Ne m'oublierois-je pas plutôt moi-même, & que pourrois-je être un moment seul, moi qui ne suis plus rien que par vous? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel instinct je place en divers lieux notre existence commune selon l'état de mon ame.

Quand je ſuis triſte, elle ſe réfugie auprès de la vôtre, & cherche des conſolations aux lieux où vous êtes ; c'eſt ce que j'éprouvois en vous quittant. Quand j'ai du plaiſir, je n'en ſaurois jouir ſeul, & pour le partager avec vous, je vous appelle alors où je ſuis. Voilà ce qui m'eſt arrivé durant toute cette courſe, où, la diverſité des objets me rappellant ſans ceſſe en moi-même, je vous conduiſois par-tout avec moi. Je ne faiſois pas un pas que nous ne le fiſſions enſemble. Je n'admirois pas une vûe ſans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrois vous prêtoient leur ombre, tous les gazons vous ſervoient de ſiége. Tantôt, aſſis à vos côtés, je vous aidois à parcourir des yeux les objets ; tantôt, à vos genoux, j'en contemplois un plus digne des regards d'un homme ſenſible. Rencontrois-je un pas difficile : je vous le voyois franchir avec la légèreté d'un faon qui bondit après ſa mere. Falloit-il traverſer un torrent : j'ôſois preſſer dans mes bras une ſi douce charge ; je paſſois

le torrent lentement, avec délice, & voyois à regret le chemin que j'allois atteindre. Tout me rappelloit à vous dans ce ſéjour paiſible, & les touchans attraits de la nature, & l'inaltérable pureté de l'air, & les mœurs ſimples des habitans, & leur ſageſſe égale & ſûre, & l'aimable pudeur du ſexe, & ſes innocentes graces, & tout ce qui frappoit agréablement mes yeux & mon cœur, leur peignoit celle qu'ils cherchent.

O ma Julie! diſois-je avec attendriſſement, que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur & non du regard des hommes! Que ne puis-je ici raſſembler toute mon ame en toi ſeule, & devenir à mon tour l'univers pour toi! Charmes adorés, vous jouiriez alors des hommages qui vous ſont dûs. Délices de l'amour, c'eſt alors que nos cœurs vous ſavoureroient ſans ceſſe. Une longue & douce ivreſſe nous laiſſeroit ignorer le cours des ans: & quand enfin l'âge auroit calmé nos premiers feux, l'habitude de

penser & sentir ensemble feroit succéder à leurs transports une amitié non moins tendre. Tous les sentimens honnêtes, nourris dans la jeunesse avec ceux de l'amour, en rempliroient un jour le vuide immense; nous pratiquerions au sein de cet heureux peuple, & à son exemple, tous les devoirs de l'humanité : sans cesse nous nous unirions pour bien faire, & nous ne mourrions point sans avoir vécu.

La poste arrive, il faut finir ma lettre, & courir recevoir la vôtre. Que le cœur me bat jusqu'à ce moment! Hélas! j'étois heureux dans mes chimères : mon bonheur fuit avec elles; que vais-je être en réalité?



LETTRE XXIV.

A JULIE.

JE réponds ſur le champ à l'article de votre lettre qui regarde le paiement, & n'ai, Dieu merci, nul beſoin d'y réfléchir. Voici, ma Julie, quel eſt mon ſentiment ſur ce point.

Je diſtingue dans ce qu'on appelle honneur, celui qui ſe tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'eſtime de ſoi-même. Le premier conſiſte en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée : le ſecond a ſa baſe dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune ; mais il ne pénètre point dans l'ame & n'influe en rien ſur le vrai bonheur. L'honneur véritable, au contraire, en forme l'eſſence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce ſentiment permanent de ſatisfaction intérieure, qui ſeul peut rendre heureux un être penſant. Appliquons,

ma Julie, ces principes à votre queſtion; elle ſera bien-tôt réſolue.

Que je m'érige en maître de philoſophie, & prenne, comme ce fou de la Fable, de l'argent pour enſeigner la ſageſſe; cet emploi paroîtra bas aux yeux du monde, & j'avoue qu'il a quelque choſe de ridicule en ſoi : cependant, comme aucun homme ne peut tirer ſa ſubſiſtance abſolument de lui-même, & qu'on ne ſauroit l'en tirer de plus près que par ſon travail, nous mettrons ce mépris au rang des plus dangereux préjugés; nous n'aurons point la ſottiſe de ſacrifier la félicité à cette opinion inſenſée; vous ne m'en eſtimerez pas moins, & je n'en ſerai pas plus à plaindre, quand je vivrai des talens que j'ai cultivés.

Mais ici, ma Julie, nous avons d'autres conſidérations à faire. Laiſſons la multitude, & regardons en nous-mêmes. Que ſerois-je réellement à votre pere, en recevant de lui le ſalaire des leçons que je vous aurai données, & lui vendant une partie de mon tems, c'eſt-à-dire, de ma

personne ? un mercénaire, un homme à ses gages, une espèce de valet; & il aura de ma part, pour garant de sa confiance, & pour sûreté de ce qui lui appartient, ma foi tacite, comme celle du dernier de ses gens.

Or quel bien plus précieux peut avoir un pere que sa fille unique, fût-ce même une autre que Julie ? Que fera donc celui qui lui vend ses services ? Fera-t-il taire ses sentimens pour elle ? Ah! tu sais si cela se peut ! ou bien, se livrant sans scrupule au penchant de son cœur, offensera-t il dans la partie la plus sensible celui à qui il doit fidélité ? Alors, je ne vois plus dans un tel maître qu'un perfide qui foule aux pieds les droits les plus sacrés (1), un traître, un séducteur

---

(1) Malheureux jeune homme! qui ne voit pas qu'en se laissant payer en reconnoissance ce qu'il refuse de recevoir en argent, il viole des droits plus sacrés encore. Au lieu d'instruire, il corrompt; au-lieu de nourrir, il empoisonne; il se fait remercier par une mere abusée, d'avoir perdu son enfant. On sent pourtant qu'il

domeſtique que les loix condamnent très-juſtement à la mort. Jeſpère que celle à qui je parle ſait m'entendre ; ce n'eſt pas la mort que je crains, mais la honte d'en être digne, & le mépris de moi-même.

Quand les lettres d'Héloïſe & d'Abailard tomberent entre vos mains, vous ſavez ce que je vous dis de cette lecture, & de la conduite du théologien. J'ai toujours plaint Héloïſe ; elle avoit un cœur fait pour aimer ; mais Abailard ne m'a jamais paru qu'un miſérable digne de ſon ſort, & connoiſſant auſſi peu l'amour que la vertu. Après l'avoir jugé, faudra-t-il que je l'imite ? Malheur à quiconque prêche une morale qu'il ne veut pas pratiquer ! Celui qu'aveugle ſa paſſion juſqu'à ce point en eſt bien-tôt

---

aime ſincèrement la vertu : mais ſa paſſion l'égare ; & ſi ſa grande-jeuneſſe ne l'excuſoit pas, avec ſes beaux diſcours il ne ſeroit qu'un ſcélérat. Les deux amans ſont à plaindre ; la mere ſeule eſt inexcuſable.

puni par elle, & perd le goût des sentimens auxquels il a sacrifié son honneur. L'amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne; pour en sentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaise, & qu'il nous élève en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthousiasme; ôtez l'estime, & l'amour n'est plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui se déshonore? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur? Ainsi, bien-tôt ils se mépriseront mutuellement; l'amour ne sera plus pour eux qu'un honteux commerce; ils auront perdu l'honneur, & n'auront point trouvé la félicité.

Il n'en est pas ainsi, ma Julie, entre deux amans de même âge, tous deux épris du même feu, qu'un mutuel attachement unit, qu'aucun lien particulier ne gêne, qui jouissent tous deux de leur premiere liberté, & dont aucun droit ne

proscrit l'engagement réciproque. Les loix les plus sévères ne peuvent leur imposer d'autre peine que le prix même de leur amour; la seule punition de s'être aimés est l'obligation de s'aimer à jamais; & s'il est quelques malheureux climats au monde où l'homme barbare brise ces innocentes chaînes, il en est puni, sans doute, par les crimes que cette contrainte engendre.

Voilà mes raisons, sage & vertueuse Julie; elles ne sont qu'un froid commentaire de celles que vous m'exposâtes avec tant d'énergie & de vivacité dans une de vos lettres; mais c'en est assez pour vous montrer combien je m'en suis pénétré. Vous vous souvenez que je n'insistai point sur mon refus, & que, malgré la répugnance que le préjugé m'a laissé, j'acceptai vos dons en silence, ne trouvant point, en effet, dans le véritable honneur, de solide raison pour les refuser. Mais ici le devoir, la raison, l'amour même, tout parle d'un ton que

je ne peux méconnoître. S'il faut choisir entre l'honneur & vous, mon cœur est prêt à vous perdre. Il vous aime trop, ô Julie ! pour vous conserver à ce prix.

LETTRE XXV.

DE JULIE.

LA relation de votre voyage est charmante, mon bon ami ; elle me feroit aimer celui qui l'a écrite, quand même je ne le connoîtrois pas. J'ai pourtant à vous tancer sur un passage dont vous vous doutez bien ; quoique je n'aie pu m'empêcher de rire de la ruse avec laquelle vous vous êtes mis à l'abri du Tasse, comme derriere un rempart. Eh ! comment ne sentiez-vous point qu'il y a bien de la différence entre écrire au public ou à sa maitresse ? L'amour, si craintif, si scrupuleux, n'exige-t-il pas plus d'égards que la bienséance ? Pouviez-vous ignorer que ce style n'est pas de mon goût, & cherchiez-vous à me déplaire ? Mais en

voilà déjà trop, peut-être, ſur un ſujet qu'il ne falloit point rélever. Je ſuis, d'ailleurs, trop occupée de votre ſeconde lettre, pour répondre en détail à la première. Ainſi, mon ami, laiſſons le Valais pour une autre fois, & bornons-nous maintenant à nos affaires; nous ſerons aſſez occupés.

Je ſavois le parti que vous prendriez. Nous nous connoiſſons trop bien pour en être encore à ces élémens. Si jamais la vertu nous abandonne, ce ne ſera pas, croyez-moi, dans les occaſions qui demandent du courage & des ſacrifices (1). Le premier mouvement aux attaques vives, eſt de réſiſter; & nous vaincrons, je l'eſpere, tant que l'ennemi nous avertira de prendre les armes. C'eſt au milieu du ſommeil, c'eſt dans le ſein d'un doux repos qu'il faut ſe défier des ſurpriſes : mais c'eſt, ſur-tout, la continuité des maux qui rend leur

(1) On verra bien-tôt que la prédiction ne ſauroit plus mal quadrer avec l'évènement.

poids insupportable, & l'ame résiste bien plus aisément aux vives douleurs qu'à la tristesse prolongée. Voilà, mon ami, la dure espèce de combat que nous aurons désormais à soutenir : ce ne sont point des actions héroïques que le devoir nous demande, mais une résistance plus héroïque encore à des peines sans relâche.

Je l'avois trop prévu ; le tems du bonheur est passé comme un éclair ; celui des disgraces commence, sans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'allarme & me décourage ; une langueur mortelle s'empare de mon ame ; sans sujet bien précis de pleurer, des pleurs involontaires s'échappent de mes yeux. Je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables ; mais je cultivois l'espérance & la vois flétrir tous les jours. Que sert, hélas ! d'arroser le feuillage, quand l'arbre est coupé par le pied ?

Je le sens, mon ami ; le poids de l'absence m'accable. Je ne puis vivre sans toi, je le sens ; c'est ce qui m'effraie le plus. Je parcours cent fois le jour les

lieux que nous habitions ensemble, & ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire; l'heure passe, & tu ne viens point. Tous les objets que j'apperçois me portent quelque idée de ta présence, pour m'avertir que je t'ai perdu. Tu n'as point ce supplice affreux. Ton cœur seul peut te dire que je te manque. Ah! si tu savois quel pire tourment c'est de rester quand on se sépare, combien tu préférerois ton état au mien!

Encore si j'ôsois gémir, si j'ôsois parler de mes peines, je me sentirois soulagée des maux dont je pourrois me plaindre. Mais, hors quelques soupirs exhalés en secret dans le sein de ma cousine, il faut étouffer tous les autres; il faut contenir mes larmes; il faut sourire, quand je me meurs.

Sentirsi, ô Dei! morir,
E non poter mai dir:
Morir mi sento!

Le pis est que tous ces maux aggravent sans cesse mon plus grand mal, &

que, plus ton ſouvenir me déſole, plus j'aime à me le rappeller. Dis-moi, mon ami, mon doux ami ! ſais-tu combien un cœur languiſſant eſt tendre, & combien la triſteſſe fait fermenter l'amour ?

Je voulois vous parler de mille choſes ; mais outre qu'il vaut mieux attendre de ſavoir poſitivement où vous êtes, il ne m'eſt pas poſſible de continuer cette lettre dans l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu, mon ami ; je quitte la plume, mais croyez que je ne vous quitte pas.

BILLET.

J'ÉCRIS, par un batelier que je ne connois pas, ce billet, à l'adreſſe ordinaire, pour donner avis que j'ai choiſi mon aſyle à Meillerie, ſur la rive oppoſée ; afin de jouir au moins de la vue du lieu dont je n'ôſe approcher.



LETTRE XXVI.

A JULIE.

QUE mon état eſt changé dans peu de jours ! Que d'amertumes ſe mêlent à la douceur de me rapprocher de vous ! Que de triſtes réflexions m'aſſiégent ! Que de traverſes mes craintes me font prévoir ! O Julie ! que c'eſt un fatal préſent du ciel qu'une ame ſenſible ! Celui qui l'a reçue doit s'attendre à n'avoir que peine & douleur ſur la terre. Vil jouet de l'air & des ſaiſons, le ſoleil ou les brouillards, l'air couvert ou ſerein régleront ſa deſtinée ; & il ſera content ou triſte, au gré des vents. Victime des préjugés, il trouvera dans d'abſurdes maximes un obſtacle invincible aux juſtes vœux de ſon cœur. Les hommes le puniront d'avoir des ſentimens droits de chaque choſe, & d'en juger par ce qui eſt véritable, plutôt que par ce qui eſt de convention. Seul il ſuffiroit pour faire

ſa propre miſere, en ſe livrant indiſcrettement aux attraits divins de l'honnête & du beau, tandis que les peſantes chaînes de la néceſſité l'attachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité ſuprême ſans ſe ſouvenir qu'il eſt homme : ſon cœur & ſa raiſon ſeront inceſſamment en guerre, & des deſirs ſans bornes lui prépareront d'éternelles privations.

Telle eſt la ſituation cruelle où me plonge le ſort qui m'accable, & mes ſentimens qui m'élèvent, & ton pere qui me mépriſe, & toi qui fais le charme & le tourment de ma vie. Sans toi, Beauté fatale ! je n'aurois jamais ſenti ce contraſte inſupportable de grandeur au fond de mon ame & de baſſeſſe dans ma fortune ; j'aurois vécu tranquille & ſerois mort content, ſans daigner remarquer quel rang j'avois occupé ſur la terre. Mais t'avoir vûe & ne pouvoir te poſſéder, t'adorer & n'être qu'un homme, être aimé & ne pouvoir être heureux, habiter les mêmes lieux & ne pouvoir vivre enſemble.... ô Julie à qui je ne puis re-

noncer ! ô destinée que je ne puis vaincre ! quels combats affreux vous excitez en moi, sans pouvoir jamais surmonter mes desirs ni mon impuissance !

Quel effet bizarre & inconcevable ! Depuis que je suis rapproché de vous, je ne roule dans mon esprit que des pensées funestes. Peut-être le séjour où je suis contribue-t-il à cette mélancolie ; il est triste & horrible ; il en est plus conforme à l'état de mon ame, & je n'en habiterois pas si patiemment un plus agréable. Une file de rochers stériles bordent la côte, & environne mon habitation que l'hiver rend encore plus affreuse. Ah ! je le sens, ma Julie ! s'il falloit renoncer à vous, il n'y auroit plus pour moi d'autre séjour ni d'autre saison.

Dans les violens transports qui m'agitent je ne sçaurois demeurer en place ; je cours, je monte avec ardeur, je m'élance sur les rochers, je parcours à grands pas tous les environs, & trouve par-tout dans les objets la même horreur qui règne au-dedans de moi. On n'apperçoit

plus de verdure, l'herbe eſt jaune & flétrie, les arbres ſont dépouillés, le ſéchard (1) & la froide biſe entaſſent la neige & les glaces, & toute la Nature eſt morte à mes yeux, comme l'eſpérance au fond de mon cœur.

Parmi les rochers de cette côte, j'ai trouvé dans un abri ſolitaire une petite eſplanade d'où l'on découvre à plein la ville heureuſe où vous habitez. Jugez avec quelle avidité mes yeux ſe porterent vers ce ſéjour chéri. Le premier jour, je fis mille efforts pour y diſcerner votre demeure; mais l'extrême éloignement les rendit vains, & je m'apperçus que mon imagination donnoit le change à mes yeux fatigués. Je courus chez le curé emprunter un téleſcope avec lequel je vis ou crus voir votre maiſon, & depuis ce tems je paſſe les jours entiers dans cet aſyle à contempler ces murs fortunés qui renferment la ſource de ma vie. Malgré la ſaiſon, je m'y rends dès le matin, &

(1) Vent du Nord-Eſt.

n'en reviens qu'à la nuit. Des feuilles & quelques bois secs que j'allume servent, avec mes courses, à me garantir du froid excessif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu sauvage que j'y porte même de l'encre & du papier, & j'y écris maintenant cette lettre sur un quartier que les glaces ont détaché du rocher voisin.

C'est là, ma Julie, que ton malheureux amant acheve de jouir des derniers plaisirs qu'il goûtera peut-être en ce monde. C'est de là qu'à travers les airs & les murs, il ôse en secret pénétrer jusques dans ta chambre. Tes traits charmans le frappent encore; tes regards tendres raniment son cœur mourant; il entend le son de ta douce voix; il ôse chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le bosquet. Vain fantôme d'une ame agitée qui s'égare dans ses desirs! Bien-tôt forcé de rentrer en moi-même, je te contemple au moins dans le détail de ton innocente vie: je suis de loin les diverses occupations de ta journée, & je me les représente dans les tems

& les lieux où j'en fus quelquefois l'heureux témoin. Toujours je te vois vaquer à des ſoins qui te rendent plus eſtimable, & mon cœur s'attendrit avec délices ſur l'inépuiſable bonté du tien. Maintenant, me dis-je au matin, elle ſort d'un paiſible ſommeil, ſon teint a la fraîcheur de la roſe, ſon ame jouit d'une douce paix; elle offre à celui dont elle tient l'être un jour qui ne ſera point perdu pour la vertu. Elle paſſe à préſent chez ſa mere ; les tendres affections de ſon cœur s'épanchent avec les auteurs de ſes jours, elle les ſoulage dans le détail des ſoins de la maiſon, elle fait peut-être la paix d'un domeſtique imprudent, elle lui fait peut-être une exhortation ſecrette, elle demande peut-être une grace pour un autre. Dans un autre tems, elle s'occupe ſans ennui des travaux de ſon ſexe, elle orne ſon ame de connoiſſances utiles; elle ajoûte à ſon goût exquis les agrémens des beaux-arts, & ceux de la danſe à ſa légéreté naturelle. Tantôt je vois une élégante & ſimple parure orner des charmes qui

n'en ont pas besoin ; ici je la vois consulter un pasteur vénérable sur la peine ignorée d'une famille indigente ; là, secourir ou consoler la triste veuve & l'orphelin délaissé. Tantôt elle charme une honnête société par ses discours sensés & modestes ; tantôt, en riant avec ses compagnes, elle ramène une Jeunesse folâtre au ton de la sagesse & des bonnes mœurs. Quelques momens, ah ! pardonne ! j'ôse te voir même t'occuper de moi, je vois tes yeux attendris parcourir une de mes lettres, je lis dans leur douce langueur que c'est à ton amant fortuné que s'adressent les lignes que tu traces, je vois que c'est de lui que tu parles à ta cousine avec une si tendre émotion. O Julie ! ô Julie ! & nous ne serions pas unis ; & nos jours ne couleroient pas ensemble ; & nous pourrions être séparés pour toujours ! Non, que jamais cette affreuse idée ne se présente à mon esprit. En un instant elle change tout mon attendrissement en fureur ; la rage me fait courir de caverne en caverne ; des gé-

missemens & des cris m'échappent malgré moi ; je rugis comme une lionne irritée ; je suis capable de tout, hors de renoncer à toi, & il n'y a rien, non, rien que je ne fasse pour te posséder ou mourir.

J'en étois ici de ma lettre, & je n'attendois qu'une occasion sûre, pour vous l'envoyer, quand j'ai reçu de Sion la derniere que vous m'y avez écrite. Que la tristesse qu'elle respire a charmé la mienne ! Que j'y ai vu un frappant exemple de ce que vous me disiez de l'accord de nos ames dans des lieux éloignés ! Votre affliction, je l'avoue, est plus patiente ; la mienne est plus emportée ; mais il faut bien que le même sentiment prenne la teinture des caractères qui l'éprouvent, & il est bien naturel que les plus grandes pertes causent les plus grandes douleurs. Que dis-je ? des pertes ! Eh ! qui les pourroit supporter ? Non ; connoissez-le enfin, ma Julie : un éternel arrêt du ciel nous destina l'un pour l'autre ; c'est la premiere loi qu'il faut écouter ; c'est le

premier ſoin de la vie de s'unir à qui doit nous la rendre douce. Je le vois, j'en gémis, tu t'égares dans tes vains projets, tu veux forcer des barrières inſurmontables, & négliges les ſeuls moyens poſſibles; l'enthouſiaſme de l'honnêteté t'ôte la raiſon, & ta vertu n'eſt plus qu'un délire.

Ah! ſi tu pouvois reſter toujours jeune & brillante comme à préſent, je ne demanderois au ciel que de te ſavoir éternellement heureuſe, te voir tous les ans de ma vie une fois, une ſeule fois, & paſſer le reſte de mes jours à contempler de loin ton aſyle, à t'adorer parmi ces rochers. Mais hélas! vois la rapidité de cet aſtre qui jamais n'arrête; il vôle & le tems fuit, l'occaſion s'échappe : ta beauté, ta beauté même aura ſon terme; elle doit décliner & périr un jour comme une fleur qui tombe ſans avoir été cueillie; & moi cependant je gémis, je ſouffre, ma jeuneſſe s'uſe dans les larmes, & ſe flétrit dans la douleur. Penſe, penſe, Julie,

que nous comptons déja des années perdues pour le plaisir. Pense qu'elles ne reviendront jamais ; qu'il en sera de même de celles qui nous restent, si nous les laissons échapper encore. O amante aveuglée ! tu cherches un chimérique bonheur pour un tems où nous ne serons plus ; tu regardes un avenir éloigné, & tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse, & que nos ames, épuisées d'amour & de peines, se fondent & coulent comme l'eau. Reviens, il en est tems encore, reviens, ma Julie, de cette erreur funeste. Laisse-là tes projets, & sois heureuse. Viens, ô mon ame ! dans les bras de ton ami, réunir les deux moitiés de notre être : viens à la face du ciel, guide de notre fuite & témoin de nos sermens, jurer de vivre & mourir l'un à l'autre. Ce n'est pas toi, je le sais, qu'il faut rassurer contre la crainte de l'indigence. Soyons heureux & pauvres ; ah ! quel trésor nous aurons acquis ! Mais ne faisons point cet affront à l'Humanité, de croire qu'il ne restera

pas ſur la terre entière un aſyle à deux amans infortunés. J'ai des bras, je ſuis robuſte : le pain gagné par mon travail te paroîtra plus délicieux que les mêts des feſtins. Un repas apprêté par l'amour peut-il jamais être inſipide ? Ah ! tendre & chère amante, duſſions-nous n'être heureux qu'un ſeul jour, veux-tu quitter cette courte vie ſans avoir goûté le bonheur ?

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie ! vous connoiſſez l'antique uſage du rocher de Leucate, dernier refuge de tant d'amans malheureux. Ce lieu-ci lui reſſemble à bien des égards. La roche eſt eſcarpée, l'eau eſt profonde, & je ſuis au déſeſpoir.



LETTRE XXVII.

DE CLAIRE.

MA douleur me laiſſe à peine la force de vous écrire. Vos malheurs & les miens ſont au comble. L'aimable Julie eſt à l'extrémité & n'a peut-être pas deux jours à vivre. L'effort qu'elle fit pour vous éloigner d'elle commença d'altérer ſa ſanté. La premiere converſation qu'elle eut ſur votre compte avec ſon père y porta de nouvelles attaques : d'autres chagrins plus récens ont accrû ſes agitations, & votre derniere lettre a fait le reſte. Elle en fut ſi vivement émue qu'après avoir paſſé une nuit dans d'affreux combats, elle tomba hier dans l'accès d'une fièvre ardente qui n'a fait qu'augmenter ſans ceſſe, & lui a enfin donné le tranſport. Dans cet état, elle vous nomme à chaque inſtant, & parle de vous avec une véhémence qui montre

combien elle en eſt occupée. On éloigne ſon père autant qu'il eſt poſſible ; cela prouve aſſez que ma tante a conçu des ſoupçons : elle m'a même demandé avec inquiétude ſi vous n'étiez pas de retour, & je vois que, le danger de ſa fille effaçant pour le moment toute autre conſidération, elle ne ſeroit pas fâchée de vous voir ici.

Venez donc, ſans différer. J'ai pris ce bateau exprès pour vous porter cette lettre ; il eſt à vos ordres, ſervez-vous-en pour votre retour, & ſur-tout ne perdez pas un moment, ſi vous voulez revoir la plus tendre amante qui fût jamais.



LETTRE XXVIII.

de Julie a Claire.

Que ton abſence me rend amère la vie que tu m'as rendue ! Quelle convaleſcence ! Une paſſion plus terrible que la fièvre & le tranſport m'entraîne à ma perte. Cruelle ! tu me quittes, quand j'ai plus beſoin de toi ; tu m'as quittée pour huit jours, peut-être ne me reverras-tu jamais. O ſi tu ſavois ce que l'inſenſé m'ôſe propoſer...... & de quel ton !..... m'enfuir ! le ſuivre ! m'enlever !..... le malheureux !.... De qui me plains-je ? mon cœur, mon indigne cœur m'en dit cent fois plus que lui..... grand Dieu ! que ſeroit-ce, s'il ſavoit tout ?..... il en deviendroit furieux, je ſerois entraînée, il faudroit partir.... je frémis....

Enfin mon père m'a donc vendue ? Il fait de ſa fille une marchandiſe, une eſclave, il s'acquitte à mes dépens, il paie ſa vie de la mienne !..... car je le ſens

bien, je n'y ſurvivrai jamais..... Père barbare & dénaturé ! mérite-t-il...... Quoi ! mériter ? c'eſt le meilleur des pères ; il veut unir ſa fille à ſon ami, voilà ſon crime. Mais ma mère, ma tendre mère ! quel mal m'a-t-elle fait ?... Ah ! beaucoup ! elle m'a trop aimée, elle m'a perdue.

Claire, que ferai-je ? que deviendrai-je ? Hanz ne vient point. Je ne ſais comment t'envoyer cette lettre. Avant que tu la reçoives.... avant que tu ſois de retour..... qui ſait ?.... fugitive, errante, déshonorée..... C'en eſt fait, c'en eſt fait, la criſe eſt venue. Un jour, une heure, un moment, peut-être..... qui eſt-ce qui ſait éviter ſon ſort ?..... O dans quelque lieu que je vive & que je meure ; en quelque aſyle obſcur que je traîne ma honte & mon déſeſpoir, Claire, ſouviens-toi de ton amie..... Hélas la miſere & l'opprobre changent les cœurs..... Ah ! ſi jamais le mien t'oublie, il aura beaucoup changé !

LETTRE XXIX.

DE JULIE A CLAIRE.

Reste, ah ! reste, ne reviens jamais : tu viendrois trop tard. Je ne dois plus te voir ; comment soutiendrois-je ta vûe ?

Où étois-tu, ma douce amie, ma sauve-garde, mon Ange tutélaire ? tu m'as abandonnée, & j'ai péri. Quoi ! ce fatal voyage étoit-il si nécessaire ou si pressé ? Pouvois-tu me laisser à moi-même dans l'instant le plus dangereux de ma vie ? Que de regrets tu t'es préparés par cette coupable négligence ? Ils seront éternels, ainsi que mes pleurs. Ta perte n'est pas moins irréparable que la mienne ; & une autre amie digne de toi n'est pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

Qu'ai-je dit, misérable ? Je ne puis ni parler ni me taire. Que sert le silence, quand le remords crie ? L'univers entier ne me reproche-t-il pas ma faute ? Ma

honte n'eſt-elle pas écrite ſur tous les objets ? Si je ne verſe mon cœur dans le tien, il faudra que j'étouffe. Et toi, ne te reproches-tu rien, facile & trop confiante amie ? Ah ! que ne me trahiſſois-tu ? C'eſt ta fidélité, ton aveugle amitié, c'eſt ta malheureuſe indulgence qui m'a perdue.

Quel démon t'inſpira de le rappeller, ce cruel qui fait mon opprobre ! ſes perfides ſoins devoient-ils me redonner la vie pour me la rendre odieuſe ? Qu'il fuye à jamais, le barbare ! qu'un reſte de pitié le touche ; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourmens par ſa préſence ; qu'il renonce au plaiſir féroce de contempler mes larmes. Que dis-je, hélas ! il n'eſt point coupable ; c'eſt moi ſeule qui le ſuis ; tous mes malheurs ſont mon ouvrage, & je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déja corrompu mon ame ; c'eſt le premier de ſes effets de nous faire accuſer autrui de nos crimes.

Non, non, jamais il ne fut capable d'enfreindre ſes ſermens. Son cœur vertueux

ignore

ignore l'art abject d'outrager ce qu'il aime. Ah ! ſans doute, il ſait mieux aimer que moi, puiſqu'il ſait mieux ſe vaincre. Cent fois mes yeux furent témoins de ſes combats & de ſa victoire ; les ſiens étinceloient du feu de ſes deſirs : il s'élançoit vers moi dans l'impétuoſité d'un tranſport aveugle, il s'arrêtoit tout-à coup ; une barriere inſurmontable ſembloit m'avoir entourée, & jamais ſon amour impétueux, mais honnête, ne l'eût franchie. J'oſai trop contempler ce dangereux ſpectacle. Je me ſentois troubler de ſes tranſports, ſes ſoupirs oppreſſoient mon cœur ; je partageois ſes tourmens, en ne penſant que les plaindre. Je le vis dans des agitations convulſives, prêt à s'évanouir à mes pieds. Peut-être l'amour ſeul m'auroit épargnée ; ô ma couſine ! c'eſt la pitié qui me perdit.

Il ſembloit que ma paſſion funeſte voulût ſe couvrir, pour me ſéduire, du maſque de toutes les vertus. Ce jour même il m'avoit preſſée avec plus d'ardeur de le ſuivre. C'étoit déſoler le meil-

leur des pères ; c'étoit plonger le poignard dans le ſein maternel ; je réſiſtai, je rejettai ce projet avec horreur. L'impoſſibilité de voir jamais nos vœux accomplis ; le myſtère qu'il falloit lui faire de cette impoſſibilité ; le regret d'abuſer un amant ſi ſoumis & ſi tendre, après avoir flatté ſon eſpoir, tout abattoit mon courage, tout augmentoit ma foibleſſe, tout aliénoit ma raiſon. Il falloit donner la mort aux auteurs de mes jours, à mon amant, ou à moi-même. Sans ſavoir ce que je faiſois, je choiſis ma propre infortune. J'oubliai tout, & ne me ſouvins que de l'amour. C'eſt ainſi qu'un inſtant d'égarement m'a perdue à jamais. Je ſuis tombée dans l'abyme d'ignominie dont une fille ne revient point ; & ſi je vis, c'eſt pour être plus malheureuſe.

Je cherche, en gémiſſant, quelque reſte de conſolation ſur la terre. Je n'y vois que toi, mon aimable amie ; ne me prive pas d'une ſi charmante reſſource, je t'en conjure ; ne m'ôte pas les douceurs de ton amitié. J'ai perdu le droit d'y pré-

tendre : mais jamais je n'en eus si grand besoin. Que la pitié supplée à l'estime. Viens, ma chère, ouvrir ton ame à mes plaintes ; viens recueillir les larmes de ton amie ; garantis-moi, s'il se peut, du mépris de moi-même, & fais-moi croire que je n'ai pas tout perdu, puisque ton cœur me reste encore.

LETTRE XXX.

RÉPONSE.

FILLE infortunée ! hélas ! qu'as-tu fait ? Mon Dieu ! tu étois si digne d'être sage ! Que te dirai-je dans l'horreur de ta situation, & dans l'abattement où elle te plonge ? Acheverai-je d'accabler ton pauvre cœur, ou t'offrirai-je des consolations qui se refusent au mien ? Te montrerai-je les objets tels qu'ils sont, ou tels qu'il te convient de les voir ? Sainte & pure amitié ! porte à mon esprit tes douces illusions, & dans la

tendre pitié que tu m'inſpires, abuſe-moi la premiere ſur des maux que tu ne peux plus guérir.

J'ai craint, tu le ſais, le malheur dont tu gémis. Combien de fois je te l'ai prédit ſans être écoutée! .... il eſt l'effet d'une téméraire confiance..... Ah! ce n'eſt plus de tout cela qu'il s'agit. J'aurois trahi ton ſecret, ſans doute, ſi j'avois pu te ſauver ainſi: mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop ſenſible; je le vis ſe conſumer d'un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre. Je ſentis dans ce cœur palpitant d'amour qu'il falloit être heureuſe ou mourir, &, quand la peur de ſuccomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes, je jugeai que bien-tôt tu ne ſerois plus, ou qu'il ſeroit bien-tôt rappellé. Mais quel fut mon effroi, quand je te vis dégoûtée de vivre, & ſi près de la mort! N'accuſe ni ton amant ni toi d'une faute dont je ſuis la plus coupable, puiſque je l'ai prévue ſans la prévenir.

Il eſt vrai que je partis malgré moi; tu le vis, il fallut obéir; ſi je t'avois crue

ſi près de ta perte, on m'auroit plutôt miſe en pièces que de m'arracher à toi. Je m'abuſai ſur le moment du péril. Foible & languiſſante encore, tu me parus en ſûreté contre une ſi courte abſence : je ne prévis pas la dangereuſe alternative où tu t'allois trouver; j'oubliai que ta propre foibleſſe laiſſoit ce cœur abattu moins en état de ſe défendre contre lui-même. J'en demande pardon au mien, j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a ſauvé la vie; je n'ai pas ce dur courage qui te faiſoit renoncer à moi; je n'aurois pu te perdre ſans un mortel déſeſpoir, & j'aime encore mieux que tu vives & que tu pleures.

Mais pourquoi tant de pleurs, chere & douce amie ? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute, & ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité ? Une foibleſſe effacera-t-elle tant de ſacrifices, & le danger même dont tu ſors n'eſt-il pas une preuve de ta vertu ? Tu ne penſes qu'à ta défaite & oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée.

Si tu as plus combattu que celles qui résistent, n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles ? Si rien ne peut te justifier, songe au moins à ce qui t'excuse. Je connois à-peu-près ce qu'on appelle amour ; je saurai toujours résister aux transports qu'il inspire ; mais j'aurois fait moins de résistance à un amour pareil au tien, &, sans avoir été vaincue, je suis moins chaste que toi.

Ce langage te choquera ; mais ton plus grand malheur est de l'avoir rendu nécessaire ; je donnerois ma vie pour qu'il ne te fût pas propre ; car je hais les mauvaises maximes, encore plus que les mauvaises actions (1). Si la faute étoit à commettre, que j'eusse la bassesse de te parler ainsi, & toi celle de m'écouter, nous serions toutes deux les dernières des créa-

---

(1) Ce sentiment est juste & sain. Les passions déréglées inspirent les mauvaises actions ; mais les mauvaises maximes corrompent la raison même, & ne laissent plus de ressource pour revenir au bien.

tures. A préſent, ma chère, je dois te parler ainſi, & tu dois m'écouter, ou tu es perdue ; car il reſte en toi mille adorables qualités, que l'eſtime de toi-même peut ſeule conſerver, qu'un excès de honte & l'abjection qui le ſuit détruiroient infailliblement, & c'eſt ſur ce que tu croiras valoir encore que tu vaudras en effet.

Garde-toi donc de tomber dans un abattement dangereux qui t'aviliroit plus que ta foibleſſe. Le véritable amour eſt-il fait pour dégrader l'ame ? Qu'une faute que l'amour a commiſe ne t'ôte point ce noble enthouſiaſme de l'honnête & du beau, qui t'éleva toujours au-deſſus de toi-même. Une tache paroît-elle au ſoleil ? Combien de vertus te reſtent pour une qui s'eſt altérée ! En ſeras-tu moins douce, moins ſincère, moins modeſte, moins bienfaiſante ? En ſeras-tu moins digne, en un mot, de tous nos hommages ? L'honneur, l'humanité, l'amitié, le pur amour en ſeront-ils moins chers à ton cœur ? En

aimeras-tu moins les vertus même que tu n'auras plus ? Non, chère & bonne Julie, ta Claire, en te plaignant, t'adore ; elle ſait, elle ſent qu'il n'y a rien de bien qui ne puiſſe encore ſortir de ton ame. Ah ! crois-moi ; tu pourrois beaucoup perdre, avant qu'aucune autre plus ſage que toi te valût jamais !

Enfin tu me reſtes ; je puis me conſoler de tout, hors de te perdre. Ta premiere lettre m'a fait frémir. Elle m'eût preſque fait deſirer la ſeconde, ſi je ne l'avois reçue en même tems. Vouloir délaiſſer ſon amie ! projetter de s'enfuir ſans moi ! Tu ne parles point de ta plus grande faute. C'étoit de celle-là qu'il falloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne ſonge qu'à ſon amour !.... Tiens, je t'aurois été tuer au bout du monde.

Je compte avec une mortelle impatience les momens que je ſuis forcée à paſſer loin de toi. Ils ſe prolongent cruellement. Nous ſommes encore pour ſix jours à Lauſanne ; après quoi, je vôlerai vers mon unique amie. J'irai la conſoler

ou m'affliger avec elle, essuyer ou partager ses pleurs. Je ferai parler, dans ta douleur, moins l'inflexible raison que la tendre amitié. Chere cousine, il faut gémir, nous aimer, nous taire, &, s'il se peut, effacer, à force de vertus, une faute qu'on ne répare point avec des larmes. Ah! ma pauvre Chaillot!

LETTRE XXXI.

A JULIE.

QUEL prodige du ciel es-tu donc, inconcevable Julie? Et par quel art, connu de toi seule, peux-tu rassembler dans un cœur tant de mouvemens incompatibles? Ivre d'amour & de volupté, le mien nâge dans la tristesse; je souffre & languis de douleur au sein de la félicité suprême, & je me reproche comme un crime l'excès de mon bonheur. Dieu! quel tourment affreux de n'ôser se livrer tout entier à nul sentiment, de les combattre incessamment

l'un par l'autre, & d'allier toujours l'amertume au plaisir? Il vaudroit mieux cent fois n'être que misérable.

Que me sert, hélas! d'être heureux? Ce ne sont plus mes maux, mais les tiens que j'éprouve, & ils ne m'en sont que plus sensibles. Tu veux en vain me cacher tes peines; je les lis, malgré toi, dans la langueur & l'abattement de tes yeux. Ces yeux touchans peuvent-ils dérober quelque secret à l'amour? Je vois, je vois sous une apparente sérénité les déplaisirs cachés qui t'assiégent, & ta tristesse voilée d'un doux sourire, n'en est que plus amère à mon cœur.

Il n'est plus tems de me rien dissimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mère; elle me quite un moment; j'entends des gémissemens qui me percent l'ame; pouvois-je, à cet effet, méconnoître leur source? Je m'approche du lieu d'où ils semblent partir; j'entre dans ta chambre, je pénétre jusqu'à ton cabinet. Que devins-je en entr'ouvrant la porte, quand j'apperçus celle qui devroit être sur le

trône de l'Univers, assise à terre, la tête appuyée sur un fauteuil inondé de ses larmes? Ah! j'aurois moins souffert, s'il l'eût été de mon sang! De quels remords je fus à l'instant déchiré? Mon bonheur devint mon supplice; je ne sentis plus que tes peines, & j'aurois racheté de ma vie tes pleurs & tous mes plaisirs. Je voulois me précipiter à tes pieds, je voulois essuyer de mes lèvres ces précieuses larmes, les recueillir au fond de mon cœur, mourir ou les tarir pour jamais: j'entends revenir ta mere; il faut retourner brusquement à ma place, j'emporte en moi toutes tes douleurs, & des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

Que je suis humilié! que je suis avili de ton repentir! Je suis donc bien méprisable, si notre union te fait mépriser de toi même, & si le charme de mes jours est le tourment des tiens? Sois plus juste envers toi, ma Julie; vois d'un œil moins prévenu les sacrés liens que ton cœur a formés. N'as-tu pas suivi les plus

pures loix de la nature? N'as-tu pas librement contracté le plus saint des engagemens? Qu'as-tu fait que les loix divines & humaines ne puissent & ne doivent autoriser? Que manque-t-il au nœud qui nous joint qu'une déclaration publique? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable. O mon épouse! ô ma digne & chaste compagne! ô gloire & bonheur de ma vie! non ce n'est point ce qu'a fait ton amour qui peut être un crime, mais ce que tu lui voudrois ôter: ce n'est qu'en acceptant un autre époux que tu peux offenser l'honneur. Sois sans cesse à l'ami de ton cœur, pour être innocente. La chaîne qui nous lie est légitime, l'infidélité seule qui la romproit seroit blâmable, & c'est désormais à l'amour d'être garant de la vertu.

Mais quand ta douleur seroit raisonnable, quand tes regrets seroient fondés, pourquoi m'en dérobes-tu ce qui m'appartient? pourquoi mes yeux ne versent-ils pas la moitié de tes pleurs? Tu n'as pas une peine que je ne doive sentir,

pas un ſentiment que je ne doive partager, & mon cœur juſtement jaloux te reproche toutes les larmes que tu ne répands pas dans mon ſein. Dis, froide & myſtérieuſe amante, tout ce que ton ame ne communique point à la mienne, n'eſt-il pas un vol que tu fais à l'amour ? Tout ne doit-il pas être commun entre nous ; ne te ſouvient-il plus de l'avoir dit ? Ah ! ſi tu ſavois aimer comme moi, mon bonheur te conſoleroit comme ta peine m'afflige, & tu ſentirois mes plaiſirs comme je ſens ta triſteſſe.

Mais je le vois, tu me mépriſes comme un inſenſé, parce que ma raiſon s'égare au ſein des délices. Mes emportemens t'effraient, mon délire te fait pitié, & tu ne ſens pas que toute la force humaine ne peut ſuffire à des félicités ſans bornes. Comment veux-tu qu'une ame ſenſible goûte modérément des biens infinis ? Comment veux-tu qu'elle ſupporte à la fois tant d'eſpèces de tranſports ſans ſortir de ſon aſſiette ? Ne ſais-tu pas qu'il eſt un terme où nulle raiſon ne

résiste plus, & qu'il n'est point d'homme au monde dont le bon-sens soit à toute épreuve ? Prends-donc pitié de l'égarement où tu m'as jeté, & ne méprise pas des erreurs qui sont ton ouvrage. Je ne suis plus à moi, je l'avoue; mon ame aliénée est toute en toi. J'en suis plus propre à sentir tes peines & plus digne de les partager. O Julie ! ne te dérobe pas à toi même.

LETTRE XXXII.

RÉPONSE.

IL fut un tems, mon aimable ami, où nos lettres étoient faciles & charmantes; le sentiment qui les dictoit couloit avec une élégante simplicité ; il n'avoit besoin ni d'art, ni de coloris, & sa pureté faisoit toute sa parure. Cet heureux tems n'est plus ; hélas ! il ne peut revenir ; & , pour premier effet d'un changement si cruel, nos cœurs ont déjà cessé de s'entendre. . . . . .

Tes yeux ont vu mes douleurs ; tu crois en avoir pénétré la ſource ; tu veux me conſoler par de vains diſcours, & quand tu penſes m'abuſer, c'eſt toi, mon ami, qui t'abuſes. Crois-moi, crois-en le cœur tendre de ta Julie ; mon regret eſt bien moins d'avoir donné trop à l'amour, que de l'avoir privé de ſon plus grand charme. Ce doux enchantement de vertu s'eſt évanoui comme un ſonge : nos fœux ont perdu cette ardeur divine qui les animoit en les épurant ; nous avons recherché le plaiſir, & le bonheur a fui loin de nous. Reſſouviens-toi de ces momens délicieux où nos cœurs s'uniſſoient d'autant mieux que nous nous reſpections davantage, où la paſſion tiroit de ſon propre excès la force de ſe vaincre elle-même, où l'innocence nous conſoloit de la contrainte, où les hommages rendus à l'honneur tournoient tous au profit de l'amour. Compare un état ſi charmant à notre ſituation préſente : que d'agitations ! que d'effrois ! que de mortelles allarmes ! que de ſentimens

immodérés ont perdu leur première douceur ! Qu'eſt devenu ce zèle de ſageſſe & d'honnêteté dont l'amour animoit toutes les actions de notre vie, & qui rendoit, à ſon tour, l'amour plus délicieux ? Notre jouiſſance étoit paiſible & durable, nous n'avons plus que des tranſports : ce bonheur inſenſé reſſemble à des accès de fureur plus qu'à de tendres careſſes. Un feu pur & ſacré brûloit nos cœurs; livrés aux erreurs des ſens, nous ne ſommes plus que des amans vulgaires : trop heureux, ſi l'amour jaloux daigne préſider encore à des plaiſirs que le plus vil mortel peut goûter !

Voilà, mon ami, les pertes qui nous ſont communes, & que je ne pleure pas moins pour toi que pour moi. Je n'ajoûte rien ſur les miennes, ton cœur eſt fait pour les ſentir. Vois ma honte, & gémis, ſi tu ſais aimer. Ma faute eſt irréparable, mes pleurs ne tariront point. O toi qui les fais couler, crains d'attenter à de ſi juſtes douleurs : tout mon eſpoir eſt de les rendre éternelles : le pire de

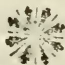
mes maux seroit d'en être consolée, & c'est le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le sentiment qui nous la fait aimer.

Je connois mon sort, j'en sens l'horreur, & cependant il me reste une consolation dans mon désespoir; elle est unique, mais elle est douce. C'est de toi que je l'attends, mon aimable ami. Depuis que je n'ôse plus porter mes regards sur moi-même, je les porte avec plus de plaisir sur celui que j'aime. Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre estime, & tu ne m'en deviens que plus cher, en me forçant à me haïr. L'amour, cet amour fatal qui me perd, te donne un nouveau prix; tu t'éleves, quand je me dégrade; ton ame semble avoir profité de tout l'avilissement de la mienne. Sois donc désormais mon unique espoir, c'est à toi de justifier, s'il se peut, ma faute; couvre-la de l'honnêteté de tes sentimens; que ton mérite efface ma honte; rends excusable, à force de vertus, la perte de celle que tu me coûtes. Sois tout mon

être, à préſent que je ne ſuis plus rien. Le ſeul honneur qui me reſte eſt tout en toi, & tant que tu ſeras digne de reſpect, je ne ſerai pas tout-à-fait mépriſable.

Quelque regret que j'aie au retour de ma ſanté, je ne ſaurois le diſſimuler plus long-tems. Mon viſage démentiroit mes diſcours, & ma feinte convaleſcence ne peut plus tromper perſonne. Hâte-toi donc, avant que je ſois forcée de reprendre mes occupations ordinaires, de faire la démarche dont nous ſommes convenus. Je vois clairement que ma mere a conçu des ſoupçons & qu'elle nous obſerve. Mon pere n'en eſt pas là, je l'avoue : ce fier gentilhomme n'imagine pas même qu'un roturier puiſſe être amoureux de ſa fille ; mais enfin, tu ſais ſes réſolutions ; il te préviendra ſi tu ne le préviens, & pour avoir voulu te conſerver les mêmes accès dans notre maiſon, tu t'en banniras tout-à-fait. Crois-moi, parle à ma mere, tandis qu'il en eſt encore tems. Feins des affaires qui t'em-

pêchent de continuer à m'inſtruire, & renonçons à nous voir ſi ſouvent, pour nous voir au moins quelquefois : car ſi l'on te ferme la porte, tu ne peux plus t'y préſenter; mais ſi tu te la fermes toi-même, tes viſites ſeront en quelque ſorte à ta diſcrétion, &, avec un peu d'adreſſe & de complaiſance, tu pourras les rendre plus fréquentes dans la ſuite, ſans qu'on l'apperçoive ou qu'on le trouve mauvais. Je te dirai ce ſoir les moyens que j'imagine d'avoir d'autres occaſions de nous voir, & tu conviendras que l'inſéparable couſine, qui cauſoit autrefois tant de murmures, ne ſera pas maintenant inutile à deux amans qu'elle n'eût point dû quitter.



LETTRE XXXIII.

DE JULIE.

AH! mon ami, le mauvais refuge pour deux amans qu'une assemblée! Quel tourment de se voir & de se contraindre! Il vaudroit mieux cent fois ne se point voir. Comment avoir l'air tranquile avec tant d'émotion? Comment être si différent de soi-même? Comment songer à tant d'objets, quand on n'est occupé que d'un seul? Comment contenir le geste & les yeux, quand le cœur vôle? Je ne sentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier, quand on t'annonça chez Madame d'Hervart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adressoit; je m'imaginai que tout le monde m'observoit de concert; je ne savois plus ce que je faisois; &, à ton arrivée, je rougis si prodigieusement, que ma cousine, qui veilloit sur moi, fut contrainte d'avancer son visage & son éventail, comme

pour me parler à l'oreille. Je tremblai que cela même ne fît un mauvais effet, & qu'on ne cherchât du myſtère à cette chucheterie. En un mot, je trouvois partout de nouveaux ſujets d'allarmes, & je ne ſentis jamais mieux combien une conſcience coupable arme contre nous de témoins qui n'y ſongent pas.

Claire prétendit remarquer que tu ne faiſois pas une meilleure figure; tu lui paroiſſois embarraſſé de ta contenance, inquiet de ce que tu devois faire, n'ôſant aller ni venir, ni m'aborder, ni t'éloigner, & promenant tes regards à la ronde pour avoir, diſoit-elle, occaſion de les tourner ſur nous. Un peu remiſe de mon agitation, je crus m'appercevoir moi-même de la tienne, juſqu'à ce que, la jeune Madame Bélon t'ayant adreſſé la parole, tu t'aſſis en cauſant avec elle, & devins plus calme à ſes côtés.

Je ſens, mon ami, que cette maniere de vivre, qui donne tant de contrainte & ſi peu de plaiſir, n'eſt pas bonne pour nous : nous aimons trop pour pouvoir

nous gêner ainſi. Ces rendez-vous publics ne conviennent qu'à des gens qui, ſans connoître l'amour, ne laiſſent pas d'être bien enſemble, ou qui peuvent ſe paſſer du myſtère : les inquiétudes ſont trop vives de ma part, les indiſcrétions trop dangereuſes de la tienne, & je ne puis pas tenir une Madame Bélon toujours à mes côtés, pour faire diverſion au beſoin.

Reprenons, reprenons cette vie ſolitaire & paiſible, dont je t'ai tiré ſi mal-à-propos. C'eſt elle qui a fait naître & nourri nos feux; peut-être s'affoibliroient-ils par une maniere de vivre plus diſſipée. Toutes les grandes paſſions ſe forment dans la ſolitude; on n'en a point de ſemblable dans le monde, où nul objet n'a le tems de faire une profonde impreſſion, & où la multitude des goûts énerve la force des ſentimens. Cet état eſt auſſi plus convenable à ma mélancolie; elle s'entretient du même aliment que mon amour; c'eſt ta chere image qui ſoutient l'une & l'autre, & j'aime mieux

te voir tendre & ſenſible au fond de mon cœur, que contraint & diſtrait dans une aſſemblée.

Il peut, d'ailleurs, venir un tems où je ſerois forcée à une plus grande retraite. Fût-il déja venu, ce tems ſi deſiré! La prudence & mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la néceſſité. Ah! ſi de mes fautes pouvoit naître le moyen de les réparer! Le doux eſpoir d'être un jour...... mais inſenſiblement j'en dirois plus que je n'en veux dire ſur le projet qui m'occupe. Pardonne-moi ce myſtère, mon unique ami; mon cœur n'aura jamais de ſecret qui ne te fût doux à ſavoir. Tu dois pourtant ignorer celui-ci; & tout ce que je t'en puis dire à préſent, c'eſt que l'amour qui fit nos maux, doit nous en donner le remède. Raiſonne, commente, ſi tu veux, dans ta tête; mais je te défends de m'interroger là-deſſus.



LETTRE XXXIV.

RÉPONSE.

No, non vedrete mai
Cambiar gl' affetti miei,
Bei lumi ondè imparai
A sospirar d'amor.

Que je dois l'aimer, cette jolie Madame Bélon, pour le plaisir qu'elle m'a procuré! pardonne-le moi, divine Julie; j'osai jouir un moment de tes tendres allarmes, & ce moment fut un des plus doux de ma vie. Qu'ils étoient charmans, ces regards inquiets & curieux qui se portoient sur nous à la dérobée, & se baissoient aussi-tôt pour éviter les miens! Que faisoit alors ton heureux amant? S'entretenoit-il avec Madame Bélon? Ah! ma Julie, peux-tu le croire? Non, non, fille incomparable; il étoit plus dignement occupé. Avec quel charme son cœur suivoit les mouvemens du tien!

Avec

Avec quelle avide impatience ſes yeux dévoroient tes attraits ! Ton amour, ta beauté rempliſſoient, raviſſoient ſon ame; elle pouvoit ſuffire à peine à tant de ſentimens délicieux. Mon ſeul regret étoit de goûter aux dépens de celle que j'aime des plaiſirs qu'elle ne partageoit pas. Sais-je ce que durant tout ce tems me dit Madame Bélon ? Sais-je ce que je lui répondis ? Le ſavois-je au moment de notre entretien ? A-t-elle pu le ſavoir elle-même, & pouvoit-elle comprendre la moindre choſe aux diſcours d'un homme qui parloit ſans penſer, & répondoit ſans entendre ?

Com' huom che par ch' aſcolti, e nulla intende.

Auſſi m'a-t-elle pris dans le plus parfait dédain. Elle a dit à tout le monde, à toi, peut-être, que je n'ai pas le ſens commun, qui pis eſt, pas le moindre eſprit, & que je ſuis tout auſſi ſot que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit & ce qu'elle en penſe ? Ma Julie ne décide-t-elle pas ſeule de mon être & du rang

que je veux avoir ? Que le reſte de la terre penſe de moi comme il voudra, tout mon prix eſt dans ton eſtime.

Ah ! crois qu'il n'appartient ni à Madame Bélon, ni à toutes les Beautés ſupérieures à la ſienne, de faire la diverſion dont tu parles, & d'éloigner un moment de toi mon cœur & mes yeux. Si tu pouvois douter de ma ſincérité, ſi tu pouvois faire cette mortelle injure à mon amour & à tes charmes, dis-moi, qui pourroit avoir tenu regiſtre de tout ce qui ſe fit autour de toi ? Ne te vis-je pas briller entre ces jeunes Beautés comme le ſoleil entre les aſtres qu'il éclipſe ? N'apperçus-je pas les cavaliers (1) ſe raſſembler autour de ta chaiſe ? Ne vis-je pas, au dépit de tes compagnes, l'admiration qu'ils marquoient pour toi ? Ne vis-je pas

(1) *Cavaliers*, vieux mot qui ne ſe dit plus. On dit *hommes*. J'ai cru devoir aux provinciaux cette importante remarque, afin d'être au moins une fois utile au public.

leurs reſpects empreſſés, & leurs hommages, & leurs galanteries ? Ne te vis-je pas recevoir tout cela avec cet air de modeſtie & d'indifférence qui en impoſe plus que la fierté ? Ne vis-je pas, quand tu te dégantois pour la colation, l'effet que ce bras découvert produiſit ſur les ſpectateurs ? Ne vis-je pas le jeune étranger qui releva ton gant, vouloir baiſer la main charmante qui le recevoit ? N'en vis-je pas un plus téméraire, dont l'œil ardent ſuçait mon ſang & ma vie, t'obliger, quand tu t'en fus apperçue, d'ajouter une épingle à ton fichu ? Je n'étois pas ſi diſtrait que tu penſes ; je vis tout cela, Julie, & n'en fus point jaloux ; car je connois ton cœur. Il n'eſt pas, je le ſais bien, de ceux qui peuvent aimer deux fois. Accuſeras-tu le mien d'en être ?

Reprenons-la donc cette vie ſolitaire que je ne quittai qu'à regret. Non, le cœur ne ſe nourrit point dans le tumulte du monde. Les faux plaiſirs lui rendent

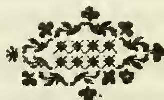
la privation des vrais plus amère, & il préfère la ſouffrance à de vains dédommagemens. Mais, ma Julie, il en eſt, il en peut être de plus ſolides à la contrainte où nous vivons, & tu ſembles les oublier! Quoi! paſſer quinze jours entiers ſi près l'un de l'autre ſans ſe voir, ou ſans ſe rien dire! Ah! que veux-tu qu'un cœur brûlé d'amour faſſe durant tant de ſiècles? L'abſence même ſeroit moins cruelle. Que ſert un excès de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient? Que ſert de prolonger ſa vie avec ſon ſupplice? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois ſe voir un ſeul inſtant & puis mourir?

Je ne le cache point, ma douce amie; j'aimerois à pénétrer l'aimable ſecret que tu me dérobes; il n'en fut jamais de plus intéreſſant pour nous: mais j'y fais d'inutiles efforts. Je ſaurai pourtant garder le ſilence que tu m'impoſes, & contenir une indiſcrette curioſité; mais, en reſpectant un ſi doux myſtère, que n'en puis-je au moins aſſurer,

l'éclairciſſement ? Qui ſait, qui ſait encore ſi tes projets ne portent point ſur des chimères ? Chere âme de ma vie, ah ! commençons du moins par les bien réaliſer.

P. S. J'oubliois de te dire que M. Roguin m'a offert une compagnie dans le régiment qu'il leve pour le Roi de Sardaigue. J'ai été ſenſiblement touché de l'eſtime de ce brave officier ; je lui ai dit, en le remerciant, que j'avois la vue trop courte pour le ſervice, & que ma paſſion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie auſſi active. En cela je n'ai point fait un ſacrifice à l'amour. Je penſe que chacun doit ſa vie & ſon ſang à ſa patrie, qu'il n'eſt pas permis de s'aliéner à des Princes auxquels on ne doit rien, moins encore de ſe vendre & de faire du plus noble métier du monde celui d'un vil mercénaire. Ces maximes étoient celles

de mon père que je ſerois bienheureux d'imiter dans ſon amour pour ſes devoirs & pour ſon pays. Il ne voulut jamais entrer au ſervice d'aucun Prince étranger : mais dans la guerre de 1712, il porta les armes avec honneur pour la patrie ; il ſe trouva dans pluſieurs combats à l'un deſquels il fut bleſſé ; &, à la bataille de Wilmerghen, il eut le bonheur d'enlever un drapeau ennemi ſous les yeux du Général de Sacconex.



LETTRE XXXV.

DE JULIE.

JE ne trouve pas, mon ami, que les deux mots que j'avois dits en riant ſur Madame Bélon, valuſſent une explication ſi ſérieuſe. Tant de ſoins à ſe juſtifier produiſent quelquefois un préjugé contraire; & c'eſt l'attention qu'on donne aux bagatelles, qui ſeule en fait des objets importans. Voilà ce qui ſûrement n'arrivera pas entre nous; car les cœurs bien occupés ne ſont gueres pointilleux; & les tracaſſeries des amans ſur des riens ont preſque toujours un fondement beaucoup plus réel qu'il ne ſemble.

Je ne ſuis pas fâchée pourtant que cette bagatelle nous fourniſſe une occaſion de traiter entre nous de la jalouſie; ſujet malheureuſement trop important pour moi.

Je vois, mon ami, par la trempe de nos âmes & par le tour commun de nos

goûts, que l'amour sera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impressions profondes que nous en avons reçues, il faut qu'il éteigne ou absorbe toutes les autres passions; le moindre refroidissement seroit bien tôt pour nous la langueur de la mort; un dégoût invincible, un éternel ennui succèderoient à l'amour éteint, & nous ne saurions long-tems vivre, après avoir cessé d'aimer. En mon particulier, tu sens bien qu'il n'y a que le délire de la passion qui puisse me voiler l'horreur de ma situation présente, & qu'il faut que j'aime avec transport, ou que je meure de douleur. Vois donc si je suis fondée à discuter sérieusement un point d'où doit dépendre le bonheur ou le malheur de mes jours.

Autant que je puis juger de moi-même, il me semble que souvent affectée avec trop de vivacité, je suis pourtant peu sujette à l'emportement. Il faudroit que mes peines eussent fermenté long-tems en-dedans, pour que j'ôsasse en dé-

couvrir la ſource à leur auteur; & comme je ſuis perſuadée qu'on ne peut faire une offenſe ſans le vouloir, je ſupporterois plutôt cent ſujets de plainte qu'une explication. Un pareil caractère doit mener loin pour peu qu'on ait de penchant à la jalouſie, & j'ai bien peur de ſentir en moi ce dangereux penchant. Ce n'eſt pas que je ne ſache que ton cœur eſt fait pour le mien & non pour un autre. Mais on peut s'abuſer ſoi-même, prendre un goût paſſager pour une paſſion, & faire autant de choſes par fantaiſie qu'on en eût peut-être fait par amour. Or ſi tu peux te croire inconſtant ſans l'être, à plus forte raiſon puis-je t'accuſer à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoiſonneroit pourtant ma vie; je gémirois ſans me plaindre, & mourrois inconſolable, ſans avoir ceſſé d'être aimée.

Prévenons, je t'en conjure, un malheur dont la ſeule idée me fait friſſonner. Jure-moi donc, mon doux ami, non par l'amour, ſerment qu'on ne tient que quand

il eſt ſuperflu, mais par ce nom ſacré de l'honneur, ſi reſpecté de toi, que je ne ceſſerai jamais d'être la confidente de ton cœur, & qu'il n'y ſurviendra point de changement dont je ne ſois la premiere inſtruite. Ne m'allégue pas que tu n'auras jamais rien à m'apprendre; je le crois, je l'eſpère; mais préviens mes folles allarmes, & donne-moi dans tes engagemens, pour un avenir qui ne doit point être, l'éternelle ſécurité du préſent. Je ſerois moins à plaindre d'apprendre de toi mes malheurs réels, que d'en ſouffrir ſans ceſſe d'imaginaires; je jouirois, au moins, de tes remords : ſi tu ne partageois plus mes feux, tu partagerois encore mes peines, & je trouverois moins amères les larmes que je verſerois dans ton ſein.

C'eſt ici, mon ami, que je me félicite doublement de mon choix, & par le doux lien qui nous unit, & par la probité qui l'aſſûre : voilà l'uſage de cette règle de ſageſſe dans les choſes de pur ſentiment;

voilà comment la vertu févère fait écarter les peines du tendre amour. Si j'avois un amant fans principes, dût-il m'aimer éternellement, où feroient pour moi les garants de cette conftance? Quels moyens aurois-je de me délivrer de mes défiances continuelles, & comment m'affurer de n'être point abufée ou par fa feinte ou par ma crédulité? Mais toi, mon digne & refpectable ami, toi qui n'es capable ni d'artifice ni de déguifement; tu me garderas, je le fais, la fincérité que tu m'auras promife. La honte d'avouer une infidélité ne l'emportera point dans ton âme droite fur le devoir de tenir ta parole; & fi tu pouvois ne plus aimer ta Julie, tu lui dirois...... oui, tu pourrois lui dire: ô Julie! je ne..... Mon ami, jamais je n'écrirai ce mot-là.

Que penfes-tu de mon expédient? C'eft le feul, j'en fuis sûre, qui pouvoit déraciner en moi tout fentiment de jaloufie. Il y a je ne fais quelle délicateffe qui m'enchante à me fier de ton amour à ta bonne-foi, & à m'ôter le pouvoir de

croire une infidelité que tu ne m'apprendrois pas toi-même. Voilà, mon cher, l'effet assuré de l'engagement que je t'impose; car je pourrois te croire amant volage, mais non pas ami trompeur; & quand je douterois de ton cœur, je ne puis jamais douter de ta foi. Quel plaisir je goûte à prendre en ceci des précautions inutiles, à prévenir les apparences d'un changement dont je sens si bien l'impossibilité! quel charme de parler de jalousie avec un amant si fidèle! Ah! si tu pouvois cesse de l'être, ne crois pas que je t'en parlasse ainsi. Mon pauvre cœur ne seroit pas si sage au besoin, & la moindre défiance m'ôteroit bien-tôt la volonté de m'en garantir.

Voilà, mon très-honoré maître, matière à discussion pour ce soir; car je sais que vos deux humbles disciples auront l'honneur de souper avec vous chez le père de l'inséparable. Vos doctes commentaires sur la gazette vous ont tellement fait trouver grace devant lui, qu'il n'a pas fallu beaucoup de manége pour

vous faire inviter. La fille a fait accorder ſon claveſſin ; le pere a feuilleté Lamberti ; moi, je recorderai peut-être la leçon du boſquet de Clarens. O docteur en toutes facultés, vous avez par-tout quelque ſcience de miſe ! Monſieur d'Orbe, qui n'eſt pas oublié, comme vous pouvez penſer, a le mot pour entamer une ſavante diſſertation ſur le futur hommage du Roi de Naples, durant laquelle nous paſſerons tous trois dans la chambre de la couſine. C'eſt-là, mon féal, qu'à genoux devant votre dame & maitreſſe, vos deux mains dans les ſiennes, & en préſence de ſon chancelier, vous lui jurerez foi & loyauté à toute épreuve, non pas à dire amour éternel, engagement qu'on n'eſt maître ni de tenir ni de rompre ; mais vérité, ſincérité, franchiſe inviolable. Vous ne jurerez point d'être toujours ſoumis, mais de ne point commettre acte de félonie, & de déclarer, au moins, la guerre, avant de ſecouer le joug. Ce faiſant

aurez l'accollade, & ferez reconnu vaſſal unique & loyal chevalier.

Adieu, mon bon ami : l'idée du ſouper de ce ſoir m'inſpire de la gaieté. Ah! qu'elle me ſera douce, quand je te la verrai partager!

LETTRE XXXVI.

DE JULIE.

BAISE cette lettre, & ſaute de joie pour la nouvelle que je vais t'apprendre; mais penſe que, pour ne point ſauter & n'avoir rien à baiſer, je n'y ſuis pas la moins ſenſible. Mon pere, obligé d'aller à Berne pour ſon procès, & de-là à Soleure pour ſa penſion, a propoſé à ma mere d'être du voyage, & elle l'a accepté, eſpérant pour ſa ſanté quelque effet ſalutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grace de m'emmener auſſi, & je ne jugeai pas à propos de dire ce que j'en penſois : mais la difficulté des arrangemens de voiture a fait abandon-

ner ce projet, & l'on travaille à me consoler de n'être pas de la partie. Il falloit feindre de la tristesse, & le faux rôle que je me vois contrainte à jouer m'en donne une si véritable, que le remords m'a presque dispensé de la feinte.

Pendant l'absence de mes parens, je ne resterai point maitresse de la maison; mais on me dépose chez le pere de la cousine, en sorte que je serai tout de bon durant ce tems inséparable de l'inséparable. De plus, ma mere a mieux aimé se passer de femme-de-chambre & me laisser Babi pour gouvernante; sorte d'Argus peu dangereux, dont on ne doit ni corrompre la fidélité, ni se faire des confidens, mais qu'on écarte aisément au besoin sur la moindre lueur de plaisir ou de gain qu'on leur offre.

Tu comprends quelle facilité nous aurons à nous voir durant une quinzaine de jours; mais c'est ici que la discrétion doit suppléer à la contrainte, & qu'il faut nous imposer volontairement la même réserve à laquelle nous sommes forcés

dans d'autres tems. Non-seulement tu ne dois pas, quand je serai chez ma cousine, y venir plus souvent qu'auparavant, de peur de la compromettre ; j'espère même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige son sexe, ni des droits sacrés de l'hospitalité, & qu'un honnête-homme n'aura pas besoin qu'on l'instruise du respect dû par l'amour à l'amitié qui lui donne asyle. Je connois tes vivacités, mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de sacrifice à ce qui est honnête, tu n'en aurois point à faire aujourd'hui.

D'où vient cet air m'écontent & cet œil attristé ? Pourquoi murmurer des loix que le devoir t'impose ? Laisse à ta Julie le soin de les adoucir ; t'es-tu jamais repenti d'avoir été docile à sa voix ? Près des côteaux fleuris d'où part la source de la Vevaise, il est un hameau solitaire qui sert quelquefois de repaire aux chasseurs, & ne devroit servir que d'asyle aux amans. Autour de l'habitation principale, dont M. d'Orbe dispose, sont épars

aſſez loin quelques chalets (1), qui de leurs toits de chaume peuvent couvrir l'amour & le plaiſir, amis de la ſimplicité ruſtique. Les fraîches & diſcrettes laitieres ſavent garder pour autrui le ſecret dont elles ont beſoin pour elles-mêmes. Les ruiſſeaux qui traverſent les prairies ſont bordés d'arbriſſeaux & de bocages délicieux. Des bois épais offrent au-delà des aſyles plus déſerts & plus ſombres.

Al bel ſeggio ripoſto, ombroſo e foſco,
Ne mai paſtori appreſſan, ne biſolci.

L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs ſoins inquiétans; on n'y voit par-tout que les tendres ſoins de la mere commune. C'eſt-là, mon ami, qu'on n'eſt que ſous ſes auſpices & qu'on peut n'écouter que ſes loix. Sur l'invitation de M. d'Orbe, Claire a déja perſuadé à ſon papa qu'elle avoit envie d'aller faire, avec quelques amis, une chaſſe

(1) Sorte de maiſons de bois où ſont les fromages & diverſes eſpèces de laitages dans les montagnes.

de deux ou trois jours dans ce canton, & d'y mener les inséparables. Ces inséparables en ont d'autres, comme tu ne sais que trop bien. L'un représentant le maître de la maison, en fera naturellement les honneurs; l'autre avec moins d'éclat, pourra faire à ta Julie ceux d'un humble chalet, & ce chalet consacré par l'amour sera pour eux le temple de Gnide. Pour exécuter heureusement & sûrement ce charmant projet, il n'est question que de quelques arrangemens qui se concerteront facilement entre nous, & qui feront partie eux-mêmes des plaisirs qu'ils doivent produire. Adieu, mon ami, je te quitte brusquement, de peur de surprise. Aussi bien je sens que le cœur de ta Julie vôle un peu trop tôt habiter le chalet.

P. S. Tout bien considéré, je pense que nous pourrons sans indiscrétion nous voir presque tous les jours; savoir chez ma cousine de deux jours l'un, & l'autre à la promenade.

LETTRE XXXVII.

de Julie.

Ils ſont partis ce matin, ce tendre pere & cette mere incomparable, en accablant des plus tendres careſſes une fille chérie, & trop indigne de leurs bontés. Pour moi, je les embraſſois avec un léger ſerrement de cœur, tandis qu'au-dedans de lui-même, ce cœur ingrat & dénaturé pétilloit d'une odieuſe joie. Hélas! qu'eſt devenu ce tems heureux où je menois inceſſamment ſous leurs yeux une vie innocente & ſage, où je n'étois bien que contre leur ſein, & ne pouvois les quitter d'un ſeul pas ſans déplaiſir? Maintenant coupable & craintive, je tremble en penſant à eux, je rougis en penſant à moi; tous mes bons ſentimens ſe dépravent & je me conſume en vains & ſtériles regrets que n'anime pas même un vrai repentir. Ces amères réflexions m'ont rendu toute la triſteſſe que leurs

adieux ne m'avoient pas d'abord donnée. Une ſecrette angoiſſe étouffoit mon âme après le départ de ces chers parens. Tandis que Babi faiſoit les paquets, je ſuis entrée machinalement dans la chambre de ma mere, & voyant quelques-unes de ſes hardes encore éparſes, je les ai toutes baiſées l'une après l'autre en fondant en larmes. Cet état d'attendriſſement m'a un peu ſoulagée, & j'ai trouvé quelque ſorte de conſolation à ſentir que les doux mouvemens de la Nature ne ſont pas tout-à-fait éteints dans mon cœur. Ah, tyran! tu veux en vain l'aſſervir tout entier, ce tendre & trop foible cœur; malgré toi, malgré tes preſtiges, il lui reſte au moins des ſentimens légitimes; il reſpecte & chérit encore des droits plus ſacrés que les tiens.

Pardonne, ô mon doux ami! ces mouvemens involontaires, & ne crains pas que j'étende ces réflexions auſſi loin que je le devrois. Le moment de nos jours, peut-être, où notre amour eſt le plus en liberté, n'eſt pas, je le ſais bien, celui

des regrets : je ne veux ni te cacher mes peines, ni t'en accabler ; il faut que tu les connoiſſes, non pour les porter, mais pour les adoucir. Dans le ſein de qui les épancherois-je, ſi je n'oſois les verſer dans le tien ? N'es-tu pas mon tendre conſolateur ? N'eſt-ce pas toi qui ſoutiens mon courage ébranlé ? N'eſt-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu même, après que je l'ai perdue ? Sans toi, ſans cette adorable amie dont la main compatiſſante eſſuya ſi ſouvent mes pleurs, combien de fois n'euſſé-je pas déja ſuccombé ſous le plus mortel abattement ! Mais vos tendres ſoins me ſoutiennent ; je n'ôſe m'avilir tant que vous m'eſtimez encore, & je me dis avec complaiſance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un & l'autre, ſi je n'étois digne que de mépris. Je vôle dans les bras de cette chere couſine, ou plutôt de cette tendre ſœur, dépoſer au fond de ſon cœur une importune triſteſſe. Toi, viens ce ſoir achever de rendre au mien la joie & la ſérénité qu'il a perdues.

LETTRE XXXVIII.

A JULIE.

NON, Julie, il ne m'eſt pas poſſible de ne te voir chaque jour que comme je t'ai vue la veille : il faut que mon amour s'augmente & croiſſe inceſſamment avec tes charmes, & tu m'es une ſource inépuiſable de ſentimens nouveaux que je n'aurois pas même imaginés. Quelle ſoirée inconcevable ! Que de délices inconnues tu fis éprouver à mon cœur ! O triſteſſe enchantereſſe ! O langueur d'une ame attendrie ! combien vous ſurpaſſez les turbulens plaiſirs, & la gaieté folâtre, & la joie emportée, & tous les tranſports qu'une ardeur ſans meſure offre aux deſirs effrenés des amans ! Paiſible & pure jouiſſance qui n'a rien d'égal dans la volupté des ſens ! jamais, jamais ton pénétrant ſouvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieu ! quel raviſſant ſpectacle ou plutôt quelle extaſe de voir

deux Beautés ſi touchantes s'embraſſer tendrement, le viſage de l'une ſe pencher ſur le ſein de l'autre, leurs douces larmes ſe confondre, & baigner ce ſein charmant comme la roſée du ciel humecte un lys fraîchement éclos ! J'étois jaloux d'une amitié ſi tendre ; je lui trouvois je ne ſais quoi de plus intéreſſant qu'à l'amour même, & je me voulois une ſorte de mal de ne pouvoir t'offrir des conſolations auſſi chères, ſans les troubler par l'agitation de mes tranſports. Non, rien, rien ſur la terre n'eſt capable d'exciter un ſi voluptueux attendriſſement que vos mutuelles careſſes, & le ſpectacle de deux amans eût offert à mes yeux une ſenſation moins délicieuſe.

Ah ! qu'en ce moment j'euſſe été amoureux de cette aimable couſine, ſi Julie n'eût pas exiſté. Mais non, c'étoit Julie elle-même qui répandoit ſon charme invincible ſur tout ce qui l'environnoit. Ta robe, ton ajuſtement, tes gants, ton éventail, ton ouvrage, tout ce qui frappoit autour de toi mes regards, enchan-

toit mon cœur, & toi ſeule faiſois tout l'enchantement. Arrête, ô ma douce amie! à force d'augmenter mon ivreſſe, tu m'ôterois le plaiſir de la ſentir. Ce que tu me fais éprouver approche d'un vrai delire, & je crains d'en perdre enfin la raiſon. Laiſſe-moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur; laiſſe-moi goûter ce nouvel enthouſiaſme, plus ſublime, plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi! tu peux te croire avilie! quoi! la paſſion t'ôte-t-elle auſſi le ſens? Moi je te trouve trop parfaite pour une mortelle. Je t'imaginerois d'une eſpèce plus pure, ſi ce feu dévorant qui pénétre ma ſubſtance ne m'uniſſoit à la tienne, & ne me faiſoit ſentir qu'elles ſont la même. Non, perſonne au monde ne te connoît; tu ne te connois pas toi-même; mon cœur ſeul te connoît, te ſent, & ſait te mettre à ta place. Ma Julie! ah! quels hommages te ſeroient ravis, ſi tu n'étois qu'adorée! Ah! ſi tu n'étois qu'un ange, combien tu perdrois de ton prix!

Dis-moi

Dis-moi comment il ſe peut qu'une paſſion telle que la mienne puiſſe augmenter ? Je l'ignore, mais je l'éprouve. Quoique tu me ſois préſente dans tous les tems, il y a quelques jours ſur-tout que ton image, plus belle que jamais, me pourſuit & me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni tems ne me dérobe, & je crois que tu me laiſſas avec elle dans ce chalet que tu quittas en finiſſant ta dernière lettre. Depuis qu'il eſt queſtion de ce rendez-vous champêtre, je ſuis trois fois ſorti de la ville; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés, & chaque fois la perſpective d'un ſéjour ſi deſiré m'a paru plus agréable.

Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche & plus vive, l'air plus pur, le ciel plus ſerein; le chant des oiſeaux ſemble avoir plus de tendreſſe & de volupté; le murmure des eaux inſpire une langueur plus amoureuſe; la vigne en fleurs exhale au loin de plus doux parfums; un charme ſe-

cret embellit tous les objets ou fascine mes sens ; on diroit que la terre se pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la Beauté qu'il adore & du feu qui le consume. O Julie ! ô chere & précieuse moitié de mon ame ! hâtons-nous d'ajouter à ces ornemens du printems la présence de deux amans fidèles : portons le sentiment du plaisir dans des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image : allons animer toute la Nature ; elle est morte sans les feux de l'amour. Quoi ! trois jours d'attente ! trois jours encore ! Ivre d'amour, affamé de transports, j'attends ce moment tardif avec une douloureuse impatience. Ah ! qu'on seroit heureux, si le ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui séparent de pareils instans.



LETTRE XXXIX.

DE JULIE.

TU n'as pas un ſentiment, mon bon ami, que mon cœur ne partage; mais ne me parle plus de plaiſir, tandis que des gens qui valent mieux que nous ſouffrent, gémiſſent, & que j'ai leur peine à me reprocher. Lis la lettre ci-jointe; & ſois tranquile, ſi tu le peux. Pour moi qui connois l'aimable & bonne fille qui l'a écrite, je n'ai pu la lire ſans des larmes de remords & de pitié. Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame, & je vois avec une amère confuſion juſqu'où l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre ſoin de cette pauvre enfant; je la protégeois auprès de ma mère; je la tenois en quelque manière ſous ma garde; &, pour n'avoir ſû me garder moi-même, je l'abandonne ſans me ſouvenir

d'elle, & je l'expofe à des dangers pires que ceux où j'ai fuccombé. Je frémis, en fongeant que deux jours plus tard c'en étoit fait peut-être de mon dépôt, & que l'indigence & la féduction perdoient une fille modefte & fage qui peut faire un jour une excellente mère de famille. O mon ami ! comment y a-t-il dans le monde des hommes affez vils pour acheter de la mifere un prix que le cœur feul doit payer, & recevoir d'une bouche affamée les tendres baifers de l'amour ?

Dis-moi, pourrois-tu n'être pas touché de la piété filiale de ma Fanchon, de fes fentimens honnêtes, de fon innocente naïveté ? Ne l'es-tu pas de la rare tendreffe de cet amant qui fe vend lui-même pour foulager fa maitreffe ? Ne feras-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud fi bien afforti ? Ah ! fi nous étions fans pitié pour les cœurs unis qu'on divife, de qui pourroient-ils jamais en attendre ? Pour moi, j'ai réfolu de réparer envers ceux-ci ma

faute, à quelque prix que ce ſoit, & de faire en ſorte que ces deux jeunes gens ſoient unis par le mariage. J'eſpère que le ciel bénira cette entrepriſe, & qu'elle ſera pour nous d'un bon augure. Je te propoſe & te conjure, au nom de notre amitié, de partir dès aujourd'hui, ſi tu le peux, ou tout au moins demain matin pour Neufchâtel. Va négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon; n'épargne ni les ſupplications, ni l'argent: porte avec toi la lettre de ma Fanchon: il n'y a point de cœur ſenſible qu'elle ne doive attendrir. Enfin, quoi qu'il nous en coûte de plaiſir & d'argent, ne reviens qu'avec le congé abſolu de Claude Anet, ou crois que l'Amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joie.

Je ſens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire; doutes-tu que le mien ne les ait faites avant toi? Et je perſiſte; car il faut que ce mot de *vertu* ne ſoit qu'un vain nom, ou qu'elle exige des ſacrifices. Mon ami, mon digne ami, un

rendez-vous manqué peut revenir mille fois; quelques heures agréables s'éclipſent comme un éclair & ne ſont plus; mais ſi le bonheur d'un couple honnête eſt dans tes mains, ſonge à l'avenir que tu vas te préparer. Crois-moi, l'occaſion de faire des heureux eſt plus rare qu'on ne penſe; la punition de l'avoir manquée eſt de ne la plus retrouver, & l'uſage que nous ferons de celle-ci nous va laiſſer un ſentiment éternel de contentement ou de repentir. Pardonne à mon zèle ces diſcours ſuperflus; j'en dis trop à un honnête-homme, & cent fois trop à mon ami. Je ſais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurcit aux maux d'autrui. Tu l'as dit mille fois toi-même: malheur à qui ne ſait pas ſacrifier un jour de plaiſir aux devoirs de l'Humanité!



LETTRE XL.

DE FANCHON REGARD A JULIE.

MADEMOISELLE,

PARDONNEZ à une pauvre fille au désespoir, qui, ne sachant plus que devenir, ôse encore avoir recours à vos bontés. Car vous ne vous lassez pas de consoler les affligés, & je suis si malheureuse qu'il n'y a que vous & le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien du chagrin de quitter l'apprentissage où vous m'aviez mise; mais, ayant eu le malheur de perdre ma mere cet hiver, il a fallu revenir auprès de mon pauvre pere que sa paralysie retient toujours dans son lit.

Je n'ai pas oublié le conseil que vous aviez donné à ma mere de tâcher de m'établir avec un honnête-homme qui prît soin de la famille. Claude Anet que, Monsieur votre pere avoit ramené du Service,

eſt un brave garçon, rangé, qui ſait un bon métier, & qui me veut du bien. Après tant de charité que vous avez eue pour nous, je n'ôſois plus vous être incommode, & c'eſt lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hiver. Il devoit m'épouſer ce printems; il avoit mis ſon cœur à ce mariage. Mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échu à Pâques, que, ne ſachant où prendre tant d'argent comptant, le pauvre jeune homme s'eſt engagé derechef ſans m'en rien dire dans la compagnie de Monſieur de Merveilleux, & m'a apporté l'argent de ſon engagement. Monſieur de Merveilleux n'eſt plus à Neufchâtel que pour ſept ou huit jours, & Claude Anet doit partir dans trois ou quatre pour ſuivre la recrûe : ainſi, nous n'avons pas le tems ni le moyen de nous marier, & il me laiſſe ſans aucune reſſource. Si, par votre crédit ou celui de Monſieur le Baron, vous pouviez nous obtenir au moins un délai de cinq ou ſix ſemaines, on tâcheroit pendant ce tems-là de pren-

dre quelque arrangement pour nous marier ou pour rembourſer ce pauvre garçon; mais je le connois bien, il ne voudra jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

Il eſt venu ce matin un Monſieur bien riche m'en offrir beaucoup davantage; mais Dieu m'a fait la grace de le refuſer. Il a dit qu'il reviendroit demain matin ſavoir ma derniere réſolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine & qu'il la ſavoit déjà. Que Dieu le conduiſe; il ſera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien auſſi recourir à la bourſe des pauvres; mais on eſt ſi mépriſé, qu'il vaut mieux pâtir: & puis, Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille aſſiſtée.

Excuſez la liberté que je prends, ma bonne Demoiſelle: je n'ai trouvé que vous ſeule à qui j'ôſe avouer ma peine, & j'ai le cœur ſi ſerré qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble & affectionnée ſervante à vous ſervir.

LETTRE XLI.

RÉPONSE.

J'AI manqué de mémoire, & toi de confiance, ma chere enfant ; nous avons eu grand tort toutes deux ; mais le mien eſt impardonnable. Je tâcherai du moins de le réparer. Babi, qui te porte cette lettre, eſt chargée de pourvoir au plus preſſé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce Monſieur, s'il revient, & l'après-dînée nous irons te voir, ma couſine & moi ; car je ſais que tu ne peux pas quitter ton pauvre père, & je veux connoître par moi-même l'état de ton petit ménage.

Quant à Claude Anet, n'en ſois point en peine, mon père eſt abſent ; mais, en attendant ſon retour, on fera ce qu'on pourra, & tu peux compter que je n'oublierai ni toi, ni ce brave garçon. Adieu, mon enfant ; que le bon Dieu te conſole. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à

la bourſe publique ; c'eſt ce qu'il ne faut jamais faire, tant qu'il reſte quelque choſe dans celle des bonnes gens.

LETTRE XLII.

A JULIE.

JE reçois votre lettre, & je pars à l'inſtant : ce ſera toute ma réponſe. Ah, cruelle ! que mon cœur en eſt loin, de cette odieuſe vertu que vous me ſuppoſez, & que je déteſte ! Mais vous ordonnez, il faut obéir. Duſſé-je en mourir cent fois, il faut être eſtimé de Julie.



LETTRE XLIII.

RÉPONSE.

J'ARRIVAI hier matin à Neufchâtel, j'appris que M. de Mervilleux étoit à la campagne, je courus l'y chercher; il étoit à la chasse, & je l'attendis jusqu'au soir. Quand je lui eus expliqué le sujet de mon voyage, & que je l'eus prié de mettre un prix au congé de Claude Anet, il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever, en offrant de moi-même une somme assez considérable, & l'augmentant à mesure qu'il résistoit; mais n'ayant pu rien obtenir, je fus obligé de me retirer, après m'être assuré de le retrouver ce matin, bien résolu de ne le plus quitter jusqu'à ce qu'à force d'argent, ou d'importunités, ou de quelque maniere que ce pût être, j'eusse obtenu ce que j'étois venu lui demander. M'étant levé pour cela de très-bonne heure, j'étois prêt à mon-

ter à cheval, quand je reçus par un exprès ce billet de M. de Merveilleux, avec le congé du jeune homme en bonne forme.

Voilà, Monſieur, le congé que vous êtes venu ſolliciter. Je l'ai refuſé à vos offres. Je le donne à vos intentions charitables, & vous prie de croire que je ne mets point à prix une bonne action.

Jugez, à la joie que vous donnera cet heureux ſuccès, de celle que jai ſentie en l'apprenant. Pourquoi faut-il qu'elle ne ſoit pas auſſi parfaite qu'elle devroit l'être? Je ne puis me diſpenſer d'aller remercier & rembourſer M. de Merveilleux, & ſi cette viſite retarde mon départ d'un jour, comme il eſt à craindre, n'ai-je pas droit de dire qu'il s'eſt montré généreux à mes dépens? N'importe; j'ai fait ce qui vous eſt agréable, je puis tout ſupporter à ce prix. Qu'on eſt heureux de pouvoir bien faire, en ſervant ce qu'on aime, & réunir ainſi dans le même ſoin les charmes de l'amour & de la vertu! Je l'avoue, ô Julie! je partis le

cœur plein d'impatience & de chagrin. Je vous reprochois d'être ſi ſenſible aux peines d'autrui, & de compter pour rien les miennes, comme ſi j'étois le ſeul au monde qui n'eût rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie, après m'avoir leurré d'un ſi doux eſpoir, à me priver ſans néceſſité d'un bien dont vous m'aviez flatté vous-même. Tous ces murmures ſe ſont évanouis; je ſens renaître, à leur place, au fond de mon ame un contentement inconnu; j'éprouve déja le dédommagement que vous m'avez promis, vous que l'habitude de bien faire a tant inſtruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire eſt le vôtre, de pouvoir rendre les privations auſſi douces que les plaiſirs, & donner à ce qu'on fait pour vous, le même charme qu'on trouveroit à ſe contenter ſoi-même! Ah! je l'ai dit cent fois, tu es un ange du ciel, ma Julie: ſans doute, avec tant d'autorité ſur mon ame, la tienne eſt plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi, puiſque ton règne eſt céleſte; & que

ſerviroit de ceſſer de t'aimer s'il faut toujours qu'on t'adore ?

P. S. Suivant mon calcul, nous avons encore, au moins, cinq ou ſix jours juſqu'au retour de la maman. Seroit-il impoſſible, durant cet intervalle, de faire un pélerinage au chalet ?

LETTRE XLIV.

DE JULIE.

NE murmure pas tant, mon ami, de ce retour précipité. Il nous eſt plus avantageux qu'il ne ſemble ; & quand nous aurions fait par adreſſe ce que nous avons fait par bienfaiſance, nous n'aurions pas mieux réuſſi. Regarde ce qui ſeroit arrivé, ſi nous n'euſſions ſuivi que nos fantaiſies. Je ſerois allée à la campagne préciſément la veille du retour de ma mere à la ville : j'aurois eu un exprès avant d'avoir pu ménager notre entrevue. Il auroit fallu partir ſur le champ, peut-

être ſans pouvoir t'avertir ; te laiſſer dans des perplexités mortelles, & notre ſéparation ſe feroit faite au moment qui la rendoit la plus douloureuſe. De plus, on auroit ſû que nous étions tous deux à la campagne ; malgré nos précautions, peut-être eût-on ſû que nous y étions enſemble, du moins on l'auroit ſoupçonné : c'en étoit aſſez. L'indiſcrette avidité du préſent nous ôtoit toute reſſource pour l'avenir, & le remords d'une bonne œuvre dédaignée nous eût tourmentés toute la vie.

Compare à préſent notre état à notre ſituation réelle. Premièrement ton abſence a produit un excellent effet. Mon argus n'aura pas manqué de dire à ma mère qu'on t'avoit peu vu chez ma couſine ; elle ſait ton voyage & le ſujet ; c'eſt une raiſon de plus pour t'eſtimer ; & le moyen d'imaginer que des gens qui vivent en bonne intelligence prennent volontairement pour s'éloigner le ſeul moment de liberté qu'ils ont pour ſe voir ? Quelle ruſe avons-nous employée pour écarter

une trop juste défiance. La seule, à mon avis, qui soit permise à d'honnêtes gens : c'est de l'être à un point qu'on ne puisse croire, en sorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami, qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent ! Ajoûte à cela le plaisir de réunir des amans désolés, & de rendre heureux deux jeunes gens si dignes de l'être. Tu l'as vûe, ma Fanchon ; dis, n'est-elle pas charmante, & ne mérite-t-elle pas bien tout ce que tu as fait pour elle ? N'est-elle pas trop jolie & trop malheureuse pour rester fille impunément ? Claude Anet, de son côté, dont le bon naturel a resisté par miracle à trois ans de service, en eût-il pu supporter encore autant, sans devenir un vaurien comme tous les autres ? Au lieu de cela, ils s'aiment & seront unis ; ils sont pauvres & seront aidés : ils sont honnêtes gens & pourront continuer de l'être ; car mon pere a promis de prendre soin de leur établissement. Que de biens tu as procu-

rés à eux & à nous par ta complaiſance, ſans parler du compte que je t'en dois tenir ! Tel eſt, mon ami, l'effet aſſuré des ſacrifices qu'on fait à la vertu : s'ils coûtent ſouvent à faire, il eſt toujours doux de les avoir faits ; & l'on n'a jamais vu perſonne ſe repentir d'une bonne action.

Je me doute bien qu'à l'exemple de l'inſéparable, tu m'appelleras auſſi *la prêcheuſe*, & il eſt vrai que je ne fais pas mieux ce que je dis que les gens du métier. Si mes ſermons ne valent pas les leurs, au moins je vois avec plaiſir qu'ils ne ſont pas, comme eux, jetés au vent. Je ne m'en défends point, mon aimable ami ; je voudrois ajouter autant de vertus aux tiennes qu'un fol amour m'en a fait perdre ; &, ne pouvant plus m'eſtimer moi-même, j'aime à m'eſtimer encore en toi. De ta part, il ne s'agit que d'aimer parfaitement, & tout viendra comme de lui-même. Avec quel plaiſir tu dois voir augmenter ſans ceſſe les dettes que l'Amour s'oblige à payer !

Ma couſine a ſu les entretiens que tu

as eues avec ſon pere au ſujet de M. d'Orbe; elle y eſt auſſi ſenſible que ſi nous pouvions, en offices de l'amitié, n'être pas toujours en reſte avec elle. Mon Dieu! mon ami, que je ſuis une heureuſe fille, que je ſuis aimée & que je trouve charmant de l'être! Pere, mere, amie, amant, j'ai beau chérir tout ce qui m'environne, je me trouve toujours ou prévenue ou ſurpaſſée. Il ſemble que tous les plus doux ſentimens du monde viennent ſans ceſſe chercher mon ame, & j'ai le regret de n'en avoir qu'une pour jouir de tout mon bonheur.

J'oubliois de t'annoncer une viſite pour demain matin. C'eſt Milord Bomſton, qui vient de Genève où il a paſſé ſept ou huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion à ſon retour d'Italie. Il te trouva fort triſte, & parle au ſurplus de toi comme j'en penſe. Il fit hier ton éloge ſi bien & ſi à propos devant mon pere, qu'il m'a tout-à-fait diſpoſée à faire le ſien. En effet, j'ai trouvé du ſens, du ſel, du feu dans ſa converſation. Sa voix s'éleve & ſon œil

s'anime au récit des grandes actions, comme il arrive aux hommes capables d'en faire. Il parle aussi avec intérêt des choses de goût, entr'autres de la musique italienne qu'il porte jusqu'au sublime; je croyois entendre encore mon pauvre frère. Au surplus, il met plus d'énergie que de graces dans ses discours, & je lui trouve même l'esprit un peu rêche (1). Adieu, mon Ami.

---

(1) Terme du pays, pris ici métaphoriquement. Il signifie au propre une surface rude au toucher & qui cause un frissonnement désagréable en y passant la main, comme celle d'une brosse fort serrée ou du velours d'Utrecht.



LETTRE XLV.

A JULIE.

JE n'en étois encore qu'à la seconde lecture de ta lettre, quand Mylord Edouard Bomston est entré. Ayant tant d'autres choses à te dire, comment aurois-je pensé, ma Julie, à te parler de lui ? Quand on se suffit l'un à l'autre, s'avise-t on de songer à un tiers ? Je vais te rendre compte de ce que j'en sais, maintenant que tu parois le desirer.

Ayant passé le Semplon, il étoit venu jusqu'à Sion au-devant d'une chaise qu'on devoit lui amener de Genève à Brigue; &, le désœuvrement rendant les hommes assez lians, il me rechercha. Nous fîmes une connoissance aussi intime qu'un Anglois naturellement peu prévenant peut la faire avec un homme fort préoccupé, qui cherche la solitude. Cependant nous sentîmes que nous nous convenions; il y a un certain unisson d'ames qui s'apper-

çoit au premier inſtant, & nous fûmes familiers au bout de huit jours, mais pour toute la vie, comme deux Français l'auroient été au bout de huit heures, pour tout le tems qu'ils ne ſe ſeroient pas quittés. Il m'entretint de ſes voyages, & le ſachant Anglois, je crus qu'il m'alloit parler d'édifices & de peintures. Bientôt je vis avec plaiſir que les tableaux & les monumens ne lui avoient point fait négliger l'étude des mœurs & des hommes. Il me parla cependant des beaux-arts avec beaucoup de diſcernement, mais modérément & ſans prétention. J'eſtimai qu'il en jugeoit avec plus de ſentiment que de ſcience, & par les effets plus que par les règles; ce qui me confirma qu'il avoit l'ame ſenſible. Pour la muſique italienne, il m'en parut enthouſiaſte comme à toi: il m'en fit même entendre; car il mène un virtuoſe avec lui: ſon valet-de-chambre joue fort bien du violon, & lui-même paſſablement du violoncelle. Il me choiſit pluſieurs morceaux très-pathétiques, à ce qu'il préten-

doit; mais, ſoit qu'un accent ſi nouveau pour moi demandât une oreille plus exercée; ſoit que le charme de la muſique, ſi doux dans la mélancolie, s'efface dans une profonde triſteſſe, ces morceaux me firent peu de plaiſir, & j'en trouvai le chant agréable, à la vérité, mais biſarre & ſans expreſſion.

Il fut auſſi queſtion de moi, & Mylord s'informa avec intérêt de ma ſituation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit ſavoir. Il me propoſa un voyage en Angleterre avec des projets de fortunes impoſſibles dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit paſſer l'hiver à Genève, l'été ſuivant à Lauſanne, & qu'il viendroit à Vevai, avant de retourner en Italie; il m'a tenu parole, & nous nous ſommes revus avec un nouveau plaiſir.

Quant à ſon caractère, je le crois vif & emporté, mais vertueux & ferme. Il ſe pique de philoſophie, & de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais, au fond, je le crois par tempéra-

ment ce qu'il penſe être par méthode ; & le vernis ſtoïque qu'il met à ſes actions ne conſiſte qu'à parer de beaux raiſonnemens le parti que ſon cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris avec un peu de peine qu'il avoit eu quelques affaires en Italie, & qu'il s'y étoit battu pluſieurs fois.

Je ne ſais ce que tu trouves de rêche dans ſes manières ; véritablement elles ne ſont pas prévenantes, mais je n'y ſens rien de repouſſant. Quoique ſon abord ne ſoit pas auſſi ouvert que ſon cœur, & qu'il dédaigne les petites bienſéances, il ne laiſſe pas, ce me ſemble, d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette politeſſe réſervée & circonſpecte qui ſe règle uniquement ſur l'extérieur, & que nos jeunes officiers nous apportent de France, il a celle de l'humanité, qui ſe pique moins de diſtinguer au premier coup d'œil les états & les rangs, & reſpecte en général tous les hommes. Te l'avouerai-je naïvement ? la privation des

des graces eſt un défaut que les femmes ne pardonnent point, même au mérite; & j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois dans ſa vie.

Puiſque je ſuis en train de ſincérité, je te dirai encore, ma jolie prêcheuſe, qu'il eſt inutile de vouloir donner le change à mes droits, & qu'un amour affamé ne ſe nourrit point de ſermons. Songe, ſonge aux dédommagemens promis & dûs; car toute la morale que tu m'as débitée eſt fort bonne; mais, quoi que tu puiſſes dire, le chalet valet encore mieux.



LETTRE XLVI.

DE JULIE.

HÉ bien donc! mon ami, toujours le chalet ! L'hiſtoire de ce chalet te peſe furieuſement ſur le cœur, & je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raiſon du chalet. Mais des lieux où tu ne fus jamais te ſont-ils ſi chers que tu ne puiſſes t'en dédommager ailleurs; & l'Amour qui fit le Palais d'Armide au fond d'un déſert, ne ſauroit-il nous faire un chalet à la ville ? Écoute, on va marier ma Fanchon. Mon père, qui ne hait pas les fêtes & l'appareil, veut lui faire une noce où nous ſerons tous : cette noce ne manquera pas d'être tumultueuſe. Quelquefois le myſtère a sû tendre ſon voile au ſein de la turbulente joie & du fracas des feſtins. Tu m'entends, mon ami: ne ſeroit-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos ſoins les plaiſirs qu'ils nous ont coûtés ?

Tu t'animes, ce me ſemble, d'un zèle aſſez ſuperflu ſur l'apologie de Mylord Édouard, dont je ſuis fort éloignée de mal penſer. D'ailleurs, comment jugerois-je un homme que je n'ai vu qu'un après-midi, & comment en pourrois-tu juger toi-même ſur une connoiſſance de quelques jours. Je n'en parle que par conjecture, & tu ne peux guères être plus avancé; car les propoſitions qu'il t'a faites ſont de ces offres vagues, dont un air de puiſſance & la facilité de les éluder rendent ſouvent les étrangers prodigues. Mais je reconnois tes vivacités ordinaires & combien tu as de penchant à te prévenir pour ou contre les gens, preſque à la premiere vue. Cependant nous examinerons à loiſir les arrangemens qu'il t'a propoſés. Si l'amour favoriſe le projet qui m'occupe, il s'en préſentera peut-être de meilleurs pour nous. O mon bon ami! la patience eſt amère; mais ſon fruit eſt doux.

Pour revenir à ton Anglois, je t'ai dit qu'il me paroiſſoit avoir l'âme grande &

forte, & plus de lumières que d'agrémens dans l'esprit. Tu dis, à peu-près, la même chose; & puis, avec cet air de supériorité masculine qui n'abandonne point nos humbles adorateurs, tu me reproches d'avoir été de mon sexe une fois en ma vie, comme si jamais une femme devoit cesser d'en être? Te souvient-il qu'en lisant ta république de Platon, nous avons autrefois disputé sur ce point de la différence morale des sexes? Je persiste dans l'avis dont j'étois alors, & ne saurois imaginer un modèle commun de perfection pour deux êtres si différens. L'attaque, & la défense; l'audace de, hommes, la pudeur des femmes ne sont point des conventions, comme le pensent tes philosophes, mais des institutions naturelles dont il est facile de rendre raison, & dont se déduisent aisément toutes les autres distinctions morales. D'ailleurs, la destination de la nature n'étant pas la même, les inclinations, les manieres de voir & de sentir doivent être dirigées, de chaque côté, selon ses

vues : il ne faut point les mêmes goûts ni la même constitution pour labourer la terre & pour alaiter des enfans. Une taille plus haute, une voix plus forte & des traits plus marqués, semblent n'avoir aucun rapport nécessaire au sexe; mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'esprit. Une femme parfaite & un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'âme que de visage; ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison; elles font rire le sage & fuir les Amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds & demi de haut, une voix de basse & de la barbe au menton, l'on ne doit point se mêler d'être homme.

Vois combien les amans sont maladroits en injures! Tu me reproches une faute que je n'ai pas commise ou que tu commets aussi-bien que moi, & l'attribues à un défaut dont je m'honore. Veux-tu que, te rendant sincérité pour sincérité, je te dise naïvement ce que je pense de la tienne? Je n'y trouve qu'un rafinement de

flatterie, pour te justifier à toi-même, par cette franchise apparente, les éloges enthousiastes dont tu m'accables à tout propos. Mes prétendues perfections t'aveuglent au point que, pour démentir les reproches que tu te fais en secret de ta prévention, tu n'as pas l'esprit d'en trouver un solide à me faire.

Crois-moi, ne te charge point de me dire mes vérités, tu t'en acquitterois trop mal; les yeux de l'Amour, tout perçans qu'ils sont, savent-ils voir des défauts? C'est à l'integre amitié que ces soins appartiennent, & là-dessus ta disciple Claire est cent fois plus savante que toi. Oui, mon ami, loue-moi, admire-moi, trouve-moi belle, charmante, parfaite. Tes éloges me plaisent sans me séduire, parce que je vois qu'ils sont le langage de l'erreur & non de la fausseté, & que tu te trompes toi-même; mais que tu ne veux pas me tromper. O que les illusions de l'amour sont aimables! Ses flatteries sont en un sens des vérités: le jugement se taît, mais le cœur parle. L'amant qui

loue en nous des perfections que nous n'avons pas, les voit en effet telles qu'il les représente; il ne ment point en disant des mensonges; il flatte sans s'avilir, & l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

J'ai entendu, non sans quelque battement de cœur, proposer d'avoir demain deux philosophes à souper. L'un est Mylord Édouard, l'autre est un sage dont la gravité s'est quelquefois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écoliere; ne le connoîtriez-vous point? Exhortez-le, je vous prie, à tâcher de garder demain le *decorum* philosophique un peu mieux qu'à son ordinaire. J'aurai soin d'avertir aussi la petite personne de baisser les yeux, & d'être aux siens la moins jolie qu'il se pourra.



LETTRE XLVII.

A JULIE.

AH, mauvaise! Est-ce-là la circonspection que tu m'avois promise? Est-ce ainsi que tu ménages mon cœur & voiles tes attraits? que de contraventions à tes engagemens! Premierement ta parure; car tu n'en avois point, & tu sais bien que jamais tu n'es si dangereuse. Secondement ton maintien si doux, si modeste, si propre à laisser remarquer à loisir toutes tes graces. Ton parler plus rare, plus réfléchi, plus spirituel encore qu'à l'ordinaire, qui nous rendoit tous plus attentifs, & faisoit vôler l'oreille & le cœur au-devant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi-voix, pour donner encore plus de douceur à ton chant, & qui, bien que françois, plut à Mylord Édouard même. Ton regard timide, & tes yeux baissés dont les éclairs inattendus me jettoient dans un trouble inévita-

ble. Enfin, ce je ne ſais quoi d'inexprimable, d'enchanteur, que tu ſemblois avoir répandu ſur toute ta perſonne pour faire tourner la tête à tout le monde, ſans paroître même y ſonger. Je ne ſais, pour moi, comment tu t'y prends; mais ſi telle eſt ta maniere d'être jolie le moins qu'il eſt poſſible, je t'avertis que c'eſt l'être beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir des ſages autour de ſoi.

Je crains fort que le pauvre philoſophe anglois n'ait un peu reſſenti la même influence. Après avoir reconduit ta couſine, comme nous étions tous encore fort éveillés, il nous propoſa d'aller chez lui faire de la muſique & boire du punch. Tandis qu'on raſſembloit ſes gens, il ne ceſſa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut, & je n'entendis pas ton éloge dans ſa bouche avec autant de plaiſir que tu avois entendu le mien. En général, j'avoue que je n'aime point que perſonne, excepté ta couſine, me parle de toi; il me ſemble que chaque mot m'ôte une partie de mon ſecret ou de

mes plaisirs; &, quoi que l'on puisse dire, on y met un intérêt si suspect, ou l'on est si loin de ce que je sens, que je n'aime écouter là-dessus que moi-même.

Ce n'est pas que j'aie, comme toi, du penchant à la jalousie. Je connois mieux ton âme; j'ai des garants qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement possible. Après tes assurances, je ne te dis plus rien des autres prétendans. Mais celui-ci, Julie! ...... des conditions sortables...... les préjugés de ton pere.... Tu sais bien qu'il s'agit de ma vie; daigne donc me dire un mot là-dessus. Un mot de Julie, & je suis tranquile à jamais.

J'ai passé la nuit à entendre ou exécuter de la musique italienne; car il s'est trouvé des *duo*, & il a fallu hazarder d'y faire ma partie. Je n'ôse te parler encore de l'effet qu'elle a produit sur moi; j'ai peur, j'ai peur que l'impression du souper d'hier ne se soit prolongée sur ce que j'entendois, & que je n'aie pris l'effet de tes séductions pour le charme de la mu-

ſique. Pourquoi la même cauſe qui me la rendoit ennuyeuſe à Sion, ne pourroit-elle pas ici me la rendre agréable dans une ſituation contraire ? N'es-tu pas la premiere ſource de toutes les affections de mon âme, & ſuis-je à l'épreuve des preſtiges de ta magie ? Si la muſique eût réellement produit cet enchantement, il eût agi ſur tous ceux qui l'entendoient. Mais tandis que ces chants me tenoient en extaſe, M. d'Orbe dormoit tranquilement dans un fauteuil ; &, au milieu de mes tranſports, il s'eſt contenté pour tout éloge de demander ſi ta couſine ſavoit l'Italien.

Tout ceci ſera mieux éclairci demain ; car nous avons pour ce ſoir un nouveau rendez-vous de muſique. Mylord veut la rendre complette ; il a mandé de Lauſanne un ſecond violon qu'il dit être aſſez entendu. Je porterai de mon côté des ſcènes, des cantates françoiſes, & nous verrons.

En arrivant chez moi j'étois d'un accablement que m'a donné le peu d'habi-

tude de veiller & qui ſe perd en t'écrivant. Il faut pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi, ma douce amie, ne me quitte point durant mon ſommeil; mais ſoit que ton image le trouble ou le favoriſe, ſoit qu'il m'offre, ou non, les noces de la Fanchon, un inſtant délicieux qui ne peut m'échapper, & qu'il me prépare, c'eſt le ſentiment de mon bonheur au réveil.

LETTRE XLVIII.

A JULIE.

AH, ma Julie! qu'ai-je entendu? Quels ſons touchans! Quelle muſique! Quelle ſource délicieuſe de ſentimens & de plaiſirs! Ne perds pas un moment; raſſemble avec ſoin tes opéra, tes cantates, ta muſique françoiſe, fais un grand feu bien ardent, jetes-y tout ce fatras, & l'attiſe avec ſoin, afin que tant de glace puiſſe y brûler & donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce ſacrifice pro-

piciatoire au Dieu du goût, pour expier ton crime & le mien d'avoir profané ta voix à cette lourde psalmodie, & d'avoir pris si long-tems pour le langage du cœur un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. O que ton digne frere avoit raison! Dans quelle étrange erreur j'ai vécu jusqu'ici sur les productions de cet art charmant! Je sentois leur peu d'effet, & l'attribuois à sa foiblesse. Je disois : la musique n'est qu'un vain son qui peut flatter l'oreille & n'agit qu'indirectement & légèrement sur l'âme. L'impression des accords est purement méchanique & physique; qu a-t-elle à faire au sentiment, & pourquoi devrois-je espérer d'être plus vivement touché d'une belle harmonie que d'un bel accord de couleurs? Je n'appercevois pas dans les accens de la mélodie appliqués à ceux de la langue, le lien puissant & secret des passions avec les sons; je ne voyois pas que l'imitation des tons divers dont les sentimens animent la voix parlante donne à son tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs,

& que l'énergique tableau des mouvemens de l'âme de celui qui ſe fait entendre, eſt ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'eſt ce que me fit remarquer le chanteur de Mylord, qui, pour un muſicien, ne laiſſe pas de parler aſſez bien de ſon art. L'harmonie, me diſoit-il, n'eſt qu'un acceſſoire éloigné dans la muſique imitative; il n'y a dans la muſique proprement dite aucun principe d'imitation. Elle aſſûre, il eſt vrai, les intonations; elle porte témoignage de leur juſteſſe, & rendant les modulations plus ſenſibles, elle ajoûte de l'énergie à l'expreſſion & de la grace au chant. Mais c'eſt de la ſeule mélodie que ſort cette puiſſance invincible des accens paſſionnés; c'eſt d'elle que dérive tout le pouvoir de la muſique ſur l'âme; formez les plus ſavantes ſucceſſions d'accords ſans mélange de mélodie, vous ſerez ennuyé au bout d'un quart-d'heure. De beaux chants, ſans aucune harmonie, ſont long-tems à l'épreuve de l'ennui.

Que l'accent du ſentiment anime les chants les plus ſenſibles, ils ſeront intéreſſans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point chante toujours mal, & la ſeule harmonie n'a jamais rien ſu dire au cœur.

C'eſt en ceci, continuoit-il, que conſiſte l'erreur des François ſur les forces de la muſique. N'ayant & ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent, ſur une poëſie maniérée qui ne connut jamais la nature, ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie & des éclats de voix qui ne rendent pas les ſons plus mélodieux, mais plus bruyans; & ils ſont ſi malheureux dans leurs prétentions, que cette harmonie même qu'ils cherchent leur échappe; à force de la vouloir charger, ils n'y mettent plus de choix, ils ne connoiſſent plus les choſes d'effet, ils ne font plus que du rempliſſage, ils ſe gâtent l'oreille, & ne ſont plus ſenſibles qu'au bruit; en ſorte que la plus belle voix pour eux n'eſt que celle qui chante le plus fort

Auſſi faute d'un genre propre n'ont-ils jamais fait que ſuivre peſamment & de loin nos modèles, & depuis leur célèbre Lulli, ou plutôt le nôtre, qui ne fit qu'imiter les opéra dont l'Italie étoit déja pleine de ſon tems, on les a toujours vus à la piſte de trente ou quarante airs, copier, gâter nos vieux auteurs, & faire, à-peu-près, de notre muſique comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils ſe vantent de leurs chanſons, c'eſt leur propre condamnation qu'ils prononcent; s'ils ſavoient chanter des ſentimens, ils ne chanteroient pas de l'eſprit : mais parce que leur muſique n'exprime rien, elle eſt plus propre aux chanſons qu'aux opéra ; & parce que la nôtre eſt toute paſſionnée, elle eſt plus propre aux opéra qu'aux chanſons.

Enſuite m'ayant récité ſans chant quelques ſcènes italiennes, il me fit ſentir les rapports de la muſique à la parole dans le récitatif, de la muſique au ſentiment dans les airs, & par-tout l'énergie que la meſure exacte & le choix des ac-

cords ajoûtent à l'expreſſion. Enfin après avoir joint à la connoiſſance que j'ai de la langue, la meilleure idée qu'il me fut poſſible de l'accent oratoire & pathétique, c'eſt-à-dire, de l'art de parler à l'oreille & au cœur dans un langage ſans articuler des mots, je me mis à écouter cette muſique enchantereſſe, & je ſentis bientôt aux émotions qu'elle me cauſoit, que cet art avoit un pouvoir ſupérieur à celui que j'avois imaginé. Je ne ſais quelle ſenſation voluptueuſe me gagnoit inſenſiblement. Ce n'étoit plus une vaine ſuite de ſons, comme dans nos récits. A chaque phraſe, quelque image entroit dans mon cerveau ou quelque ſentiment dans mon cœur ; le plaiſir ne s'arrêtoit point à l'oreille, il pénétroit juſqu'à l'âme ; l'exécution couloit ſans effort avec une facilité charmante ; tous les concertans ſembloient animés du même eſprit ; le chanteur, maître de ſa voix, en tiroit ſans gêne tout ce que le chant & les paroles demandoient de lui ; & je trouvai ſur-tout un grand ſoulagement à

ne ſentir ni ces lourdes cadences, ni ces pénibles efforts de voix, ni cette contrainte que donne chez nous au muſicien le perpétuel combat du chant & de la meſure, qui, ne pouvant jamais s'accorder, ne laſſent guères moins l'auditeur que l'exécutant.

Mais quand, après une ſuite d'airs agréables, on vint à ces grands morceaux d'expreſſion, qui ſavent exciter & peindre le déſordre des paſſions violentes, je perdois à chaque inſtant l'idée de muſique, de chant, d'imitation; je croyois entendre la voix de la douleur, de l'emportement, du déſeſpoir; je croyois voir des meres éplorées, des amans trahis, des tyrans furieux, & dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver, j'avois peine à reſter en place. Je connus alors pourquoi cette même muſique qui m'avoit autrefois ennuyé, m'échauffoit maintenant juſqu'au tranſport : c'eſt que j'avois commencé de la concevoir, & que, ſi-tôt qu'elle pouvoit agir, elle agiſſoit avec toute ſa force. Non, Julie, on ne ſup-

porte point à demi de pareilles impressions; elles sont excessives ou nulles, jamais foibles ou médiocres; il faut rester insensible ou se laisser émouvoir outre mesure; ou c'est le vain bruit d'une langue qu'on n'entend point, ou c'est une impétuosité de sentiment qui vous entraîne, & à laquelle il est impossible à l'âme de résister.

Je n'avois qu'un regret; mais il ne me quittoit point; c'étoit qu'un autre que toi formât des sons dont j'étois si touché, & de voir sortir de la bouche d'un vil *Castrato* les plus tendres expressions de l'amour. O ma Julie! n'est-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au sentiment? Qui sentira, qui dira mieux que nous ce que doit dire & sentir une âme attendrie? Qui saura prononcer d'un ton plus touchant le *cor mio*, l'*idolo amato?* Ah! que le cœur prêtera d'énergie à l'art, si jamais nous chantons ensemble de ces *duo* charmans qui font couler des larmes si délicieuses! Je te conjure premièrement d'entendre un es-

ſai de cette muſique, ſoit chez toi, ſoit chez l'inſéparable. Milord y conduira, quand tu voudras, tout ſon monde, & je ſuis ſûr qu'avec un organe auſſi ſenſible que le tien, & plus de connoiſſance que je n'en avois de la déclamation italienne, une ſeule ſéance ſuffira pour t'amener au point où je ſuis, & te faire partager mon enthouſiaſme. Je te propoſe & te prie encore de profiter du ſéjour du Virtuoſe pour prendre leçon de lui, comme j'ai commencé de faire dès ce matin. Sa maniere d'enſeigner eſt ſimple, nette, & conſiſte en pratique plus qu'en diſcours; il ne dit pas ce qu'il faut faire, il le fait; & en ceci, comme en bien d'autres choſes, l'exemple vaut mieux que la règle. Je vois déja qu'il n'eſt queſtion que de s'aſſervir à la meſure, de la bien ſentir, de phraſer & ponctuer avec ſoin, de ſoutenir également des ſons & non de les renfler; enfin d'ôter de la voix les éclats & toute la pretintaille françoiſe, pour la rendre juſte, expreſſive, & flexible. La tienne naturellement ſi légère & ſi douce

prendra facilement ce nouveau pli ; tu trouveras bientôt dans ta ſenſibilité l'énergie & la vivacité de l'accent qui anime la muſique italienne.

E'l cantar che nell' anima ſi ſente.

Laiſſe donc pour jamais cet ennuyeux & lamentable chant françois, qui reſſemble aux cris de la colique mieux qu'aux tranſports des paſſions. Apprends à former ces ſons divins que le ſentiment inſpire, ſeuls dignes de ta voix, ſeuls dignes de ton cœur, & qui portent toujours avec eux le charme & le feu des caractères ſenſibles.



LETTRE XLIX.

DE JULIE.

TU fais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, & toujours en danger d'être furprife. Ainfi dans l'impoffibilité de faire de longues lettres, je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus effentiel dans les tiennes, ou à fuppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des converfations, non moins furtives, de bouche que par écrit. C'eft ce que je ferai, fur-tout aujourd'hui, que deux mots au fujet de Mylord Edouard me font oublier le refte de ta lettre.

Mon ami, tu crains de me perdre & me parles de chanfons! belle matière à tracafferie entre amans qui s'entendroient moins. Vraiment! tu n'es pas jaloux, on le voit bien; mais pour le coup je ne ferai pas jaloufe moi-même; car j'ai pénétré dans ton âme, & ne fens que ta confiance où d'autres croiroient fentir ta

froideur. O la douce & charmante sécurité que celle qui vient du sentiment d'une union parfaite ! C'est par elle, je le sais, que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage du mien ; c'est par elle aussi que le mien te justifie ; & je te croirois bien moins amoureux, si je te voyois plus allarmé.

Je ne sais, ni ne veux savoir, si Mylord Edouard a d'autres attentions pour moi que celles qu'ont tous les hommes pour les personnes de mon âge ; ce n'est point de ses sentimens qu'il s'agit, mais de ceux de mon pere & des miens ; ils sont aussi d'accord sur son compte que sur celui des prétendus prétendans, dont tu dis que tu ne dis rien. Si son exclusion & la leur suffisent à ton repos, sois tranquile. Quelque honneur que nous fît la recherche d'un homme de ce rang, jamais, du consentement du pere ni de la fille, Julie d'Etange ne sera Ladi Bomston. Voilà sur quoi tu peux compter.

Ne va pas croire qu'il ait été pour cela question de Mylord Edouard, je

ſuis ſûre que de nous quatre tu es le ſeul qui puiſſes même lui ſuppoſer du goût pour moi. Quoi qu'il en ſoit, je ſais, à cet égard, la volonté de mon pere, ſans qu'il en ait parlé ni à moi ni à perſonne, & je n'en ſerois pas mieux inſtruite, quand il me l'auroit poſitivement déclarée. En voilà aſſez pour calmer tes craintes, c'eſt-à dire, autant que tu en dois ſavoir. Le reſte ſeroit pour toi de pure curioſité; & tu ſais que j'ai réſolu de ne la pas ſatisfaire. Tu as beau me reprocher cette réſerve & la prétendre hors de propos dans nos intérêts communs: ſi je l'avois toujours eue, elle me ſeroit moins importante aujourd'hui. Sans le compte indiſcret que je te rendis d'un diſcours de mon père, tu n'aurois point été te déſoler à Meillerie; tu ne m'euſſes point écrit la lettre qui m'a perdue; je vivrois innocente & pourrois encore aſpirer au bonheur. Juge par ce que me coûte une ſeule indiſcrétion, de la crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres. Tu as trop d'emportement pour avoir de la prudence;

prudence ; tu pourrois plutôt vaincre tes paſſions que les déguiſer. La moindre allarme te mettroit en fureur ; à la moindre lueur favorable, tu ne douterois plus de rien ; on liroit tous nos ſecrets dans ton âme ; tu détruirois, à force de zèle, tout le ſuccès de mes ſoins. Laiſſe-moi donc les ſoucis de l'amour, & n'en garde que les plaiſirs ; ce partage eſt-il ſi pénible, & ne ſens-tu pas que tu ne peux rien à notre bonheur que de n'y point mettre obſtacle ?

Hélas ! que me ſerviront déſormais ces précautions tardives? eſt-il tems d'affermir ſes pas au fond du précipice, & de prévenir les maux dont on ſe ſent accablé? Ah ! miſérable fille, c'eſt bien à toi de parler de bonheur ! En peut il jamais être où règnent la honte & les remords ? Dieu ! quel état cruel, de ne pouvoir ni ſupporter ſon crime, ni s'en repentir ; d'être aſſiégé par mille frayeurs, abuſé par mille eſpérances vaines, & de ne jouir pas même de l'horrible tranquilité du déſeſpoir ! Je ſuis déſormais à la ſeule

merci du ſort. Ce n'eſt plus ni de force ni de vertu qu'il eſt queſtion, mais de fortune & de prudence ; & il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie ; mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Conſidère cette ſituation, mon ami, & vois ſi tu peux te fier à mon zèle.

LETTRE L.

DE JULIE.

JE n'ai point voulu vous expliquer hier, en vous quittant, la cauſe de la triſteſſe que vous m'avez reprochée, parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon averſion pour les éclairciſſemens, je vous dois celui-ci, puiſque je l'ai promis, & je m'en acquitte.

Je ne ſais ſi vous vous ſouvenez des étranges diſcours que vous me tîntes hier au ſoir, & des manières dont vous les accompagnâtes ; quant à moi, je ne les oublierai jamais aſſez tôt pour votre hon-

neur & pour mon repos, & malheureusement j'en suis trop indignée pour pouvoir les oublier aisément. De pareilles expressions avoient quelquefois frappé mon oreille en passant auprès du port; mais je ne croyois pas qu'elles pussent jamais sortir de la bouche d'un honnête-homme; je suis très-sûre au moins qu'elles n'entrerent jamais dans le dictionnaire des amans, & j'étois bien éloignée de penser qu'elles pussent être d'usage entre vous & moi. Ah Dieux! quel amour est le vôtre, s'il assaisonne ainsi ses plaisirs! Vous sortiez, il est vrai, d'un long repas, & je vois ce qu'il faut pardonner en ce pays aux excès qu'on y peut faire: c'est aussi pour cela que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête-à-tête où vous m'auriez traitée ainsi de sang-froid, eût été le dernier de notre vie.

Mais ce qui m'allarme sur votre compte, c'est que souvent la conduite d'un homme échauffé de vin n'est que l'effet de ce qui se passe au fond de son cœur dans les autres tems. Croirai-je que, dans

un état où l'on ne déguiſe rien, vous vous montrâtes tel que vous êtes? Que deviendrois-je, ſi vous penſiez à jeun comme vous parliez hier au ſoir? Plutôt que de ſupporter un pareil mépris, j'aimerois mieux éteindre un feu ſi groſſier, & perdre un amant qui, ſachant ſi mal honorer ſa maitreſſe, mériteroit ſi peu d'en être eſtimé. Dites moi, vous qui chériſſez les ſentimens honnêtes, ſeriez-vous tombé dans cette erreur cruelle que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur, & qu'on ne doit plus de reſpect à celle dont on n'a plus de rigueur à craindre? Ah! ſi vous aviez toujours penſé ainſi, vous auriez été moins à redouter, & je ne ſerois pas ſi malheureuſe! Ne vous y trompez pas, mon ami; rien n'eſt ſi dangereux pour les vrais amans que les préjugés du monde: tant de gens parlent d'amour, & ſi peu ſavent aimer, que la plupart prennent pour ſes pures & douces loix les viles maximes d'un commerce abject, qui, bien-tôt aſſouvi de lui-même, a recours

aux monstres de l'imagination, & se déprave pour se soutenir.

Je ne sais si je m'abuse; mais il me semble que le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui, c'est son feu divin qui sait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un seul objet; c'est lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un sexe n'est plus rien pour l'autre. Pour une femme ordinaire, tout homme est toujours un homme; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que son amant. Que dis-je? Un amant n'est-il qu'un homme? Ah! qu'il est un être bien plus sublime! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime: son amant est plus; tous les autres sont moins; elle & lui sont les seuls de leur espèce. Ils ne desirent pas, ils aiment. Le cœur ne suit point les sens, il les guide; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Non, il n'y a rien d'obscène que la débauche & son grossier langage. Le véritable amour, toujours

modeſte, n'arrache point ſes faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. Le myſtère, le ſilence, la honte craintive aiguiſent & cachent ſes doux tranſports ; ſa flamme honore & purifie toutes ſes careſſes ; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au ſein de la volupté même, & lui ſeul fait tout accorder aux deſirs ſans rien ôter à la pudeur. Ah ! dites, vous qui connûtes les vrais plaiſirs ; comment une cynique effronterie pourroit-elle s'allier avec eux ? Comment ne banniroit-elle pas leur délire & tout leur charme ? Comment ne ſouilleroit-elle pas cette image de perfection ſous laquelle on ſe plaît à contempler l'objet aimé ? Croyez-moi, mon ami, la débauche & l'amour ne ſauroient loger enſemble, & ne peuvent pas même ſe compenſer. Le cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime, & rien n'y peut ſuppléer ſi-tôt qu'on ne s'aime plus.

Mais quand vous ſeriez aſſez malheureux pour vous plaire à ce déshonnête langage, comment avez-vous pu vous

résoudre à l'employer si mal-à-propos, & à prendre avec celle qui vous est chere un ton & des manieres qu'un homme d'honneur doit même ignorer? Depuis quand est-il doux d'affliger ce qu'on aime, & quelle est cette volupté barbare qui se plaît à jouir du tourment d'autrui? Je n'ai pas oublié que j'ai perdu le droit d'être respectée; mais si je l'oubliois jamais, est-ce à vous de me le rappeller? Est-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition? Ce seroit à lui plutôt à m'en consoler. Tout le monde a droit de me mépriser, hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite; & tant de pleurs, versés sur ma foiblesse, méritoient que vous me la fissiez moins cruellement sentir. Je ne suis ni prude ni précieuse. Hélas! que j'en suis loin, moi qui n'ai pas sû même être sage! Vous le savez trop, ingrat! si ce tendre cœur sait rien refuser à l'amour. Mais au moins ce qu'il lui cède, il ne veut le céder qu'à lui; & vous m'avez

trop bien appris ſon langage, pour lui en pouvoir ſubſtituer un ſi différent. Des injures, des coups m'outrageroient moins que de ſemblables careſſes. Ou renoncez à Julie, ou ſachez être eſtimé d'elle. Je vous l'ai déja dit, je ne connois point d'amour ſans pudeur, & s'il m'en coûtoit de perdre le vôtre, il m'en coûteroit encore plus de le conſerver à ce prix.

Il me reſte beaucoup de choſes à dire ſur le même ſujet; mais il faut finir cette lettre, & je les renvoie à un autre tems. En attendant, remarquez un effet de vos fauſſes maximes ſur l'uſage immodéré du vin. Votre cœur n'eſt point coupable, j'en ſuis très-ſûre. Cependant vous avez navré le mien, &, ſans ſavoir ce que vous faiſiez, vous déſoliez, comme à plaiſir, ce cœur trop facile à s'allarmer, & pour qui rien n'eſt indifférent de ce qui lui vient de vous.



LETTRE LI.

RÉPONSE.

IL n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me fasse glacer le sang ; & j'ai peine a croire, après l'avoir relue vingt fois, que ce soit à moi qu'elle est adressée. Qui? moi, moi, j'aurois offensé Julie! J'aurois profané ses attraits ! Celle à qui chaque instant de ma vie j'offre des adorations, eût été en bute à mes outrages! Non; je me serois percé le cœur mille fois, avant qu'un projet si barbare en eût approché. Ah ! que tu le connois mal, ce cœur qui t'idolâtre! ce cœur qui vôle & se prosterne sous chacun de tes pas ! ce cœur qui voudroit intenter pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels! Que tu le connois mal ! ô Julie ! si tu l'accuses de manquer envers toi à ce respect ordinaire & commun qu'un amant vulgaire auroit même pour sa maitresse ! Je ne crois être ni impudent ni brutal,

je hais les discours déshonnêtes & n'entrai de mes jours dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais, que je le redise après toi, que je renchérisse sur ta juste indignation ; quand je serois le plus vil des mortels, quand j'aurois passé mes premiers ans dans la crapule, quand le goût des honteux plaisirs pourroit trouver place en un cœur où tu regnes ; oh ! dis-moi ! Julie, Ange du ciel, dis-moi comment je pourrois apporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir que devant celles qui l'aiment ? Ah ! non, il n'est pas possible. Un seul de tes regards eût contenu ma bouche & purifié mon cœur. L'amour eût couvert mes desirs emportés des charmes de ta modestie ; il l'eût vaincue sans l'outrager ; & dans la douce union de nos âmes, leur seul délire eût produit les erreurs des sens. J'en appelle à ton propre témoignage. Dis si, dans toutes les fureurs d'une passion sans mesure, je cessai jamais d'en respecter le charmant objet. Si je reçus le prix que ma flamme avoit mérité, dis si j'abusai de mon bonheur

pour outrager à ta douce honte ; si d'une main timide l'amour ardent & craintif attenta quelquefois à tes charmes ; dis si jamais une témérité brutale ôsa les profaner. Quand un transport indiscret écarte un instant le voile qui les couvre, l'aimable pudeur n'y substitue-t-elle pas aussi-tôt le sien ? Ce vétement sacré t'abandonneroit-il un moment, quand tu n'en aurois point d'autre ? Incorruptible comme ton âme honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altéré ? Cette union si touchante & si tendre ne suffit-elle pas à notre félicité ? Ne fait-elle pas seule tout le bonheur de nos jours ? Connoissons-nous au monde quelques plaisirs hors ceux que l'amour donne ? En voudrions nous connoître d'autres? Conçois-tu comment cet enchantement eût pu se détruire ; comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur, & l'invincible respect que j'aurois toujours eu pour toi, quand même je ne t'aurois point adorée ? Non, ne

le crois pas : ce n'eſt point moi qui pus t'offenſer. Je n'en ai nul ſouvenir ; & ſi j'euſſe été coupable un inſtant, le remords me quitteroit-il jamais ? Non, Julie, un démon jaloux d'un ſort trop heureux pour un mortel a pris ma figure pour le troubler, & m'a laiſſé mon cœur pour me rendre plus mépriſable.

J'abjure, je déteſte un forfait que j'ai commis, puiſque tu m'en accuſes ; mais auquel ma volonté n'a point de part. Que je vais l'abhorrer, cette fatale intempérance qui me paroiſſoit favorable aux épanchemens du cœur, & qui put démentir ſi cruellement le mien ! J'en fais par toi l'irrévocable ſerment ; dès aujourd'hui je renonce pour ma vie au vin comme au plus mortel poiſon ; jamais cette liqueur funeſte ne troublera mes ſens ; jamais elle ne ſouillera mes lèvres, & ſon délire inſenſé ne me rendra plus coupable à mon inſu. Si j'enfreins ce vœu ſolemnel, Amour, accable-moi du châtiment dont je ſerai digne ; puiſſe à

l'inſtant l'image de ma Julie ſortir pour jamais de mon cœur, & l'abandonner à l'indifférence & au déſeſpoir.

Ne penſe pas que je veuille expier mon crime par une peine ſi légere. C'eſt une précaution, & non pas un châtiment. J'attends de toi celui que j'ai mérité. Je l'implore pour ſoulager mes regrets. Que l'amour offenſé ſe venge & s'appaiſe; punis-moi ſans me haïr, je ſouffrirai ſans murmure. Sois juſte & ſévère; il le faut, j'y conſens; mais ſi tu veux me laiſſer la vie, ôte-moi tout, hormis ton cœur.

LETTRE LII.

DE JULIE.

COMMENT, mon ami! renoncer au vin pour ſa maitreſſe! Voilà ce qu'on appelle un ſacrifice. Oh! je défie qu'on trouve dans les treize cantons un homme plus amoureux que toi. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait parmi nos jeunes gens de petits Meſſieurs franciſés qui boivent de

l'eau par air : mais tu ſeras le premier à qui l'amour en aura fait boire ; c'eſt un exemple à citer dans les faſtes galans de la Suiſſe. Je me ſuis même informée de tes déportemens, & j'ai appris avec une extrême édification que, ſoupant hier chez M. de Vueillerans, tu laiſſas faire la ronde à ſix bouteilles après le repas, ſans y toucher, & ne marchandois non plus les verres d'eau, que les convives ceux du vin de la côte. Cependant cette pénitence dure depuis trois jours que ma lettre eſt écrite, & trois jours ſont au moins ſix repas. Or., ſix repas obſervés par fidélité, l'on en peut ajoûter ſix autres par crainte, & ſix par honte, & ſix par habitude, & ſix par obſtination. Que de motifs peuvent prolonger des privations pénibles dont l'amour ſeul auroit la gloire ! Daigneroit-il ſe faire honneur de ce qui peut n'être pas à lui ?

Voilà plus de mauvaiſes plaiſanteries que tu ne m'as tenu de mauvais propos ; il eſt tems d'enrayer. Tu es grave naturellement ; je me ſuis apperçue qu'un

long badinage t'échauffe comme une longue promenade échauffe un homme replet; mais je tire à-peu-près de toi la vengeance que Henri IV tira du Duc de Mayenne, & ta souveraine veut imiter la clémence du meilleur des Rois. Aussi-bien je craindrois qu'à force de regrets & d'excuses tu ne te fisses à la fin un mérite d'une faute si bien réparée, & je veux me hâter de l'oublier, de peur que, si j'attendois trop longtems, ce ne fût plus générosité, mais ingratitude.

A l'égard de ta résolution de renoncer au vin pour toujours, elle n'a pas autant d'éclat à mes yeux que tu pourrois croire; les passions vives ne songent guères à ces petits sacrifices, & l'amour ne se repaît point de galanterie. D'ailleurs, il y a quelquefois plus d'adresse que de courage à tirer avantage pour le moment présent d'un avenir incertain, & à se payer d'avance d'une abstinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Eh! mon bon ami! dans tout ce qui flatte les sens, l'abus est-il donc inséparable de

la jouiſſance ? l'ivreſſe eſt-elle néceſſairement attachée au goût du vin, & la philoſophie ſeroit-elle aſſez vaine ou aſſez cruelle pour t'offrir d'autre moyen d'uſer modérément des choſes qui plaiſent, que de s'en priver tout-à-fait ?

Si tu tiens ton engagement, tu t'ôtes un plaiſir innocent, & riſques ta ſanté en changeant de maniere de vivre : ſi tu l'enfreins, l'amour eſt doublement offenſé, & ton honneur même en ſouffre. J'uſe donc en cette occaſion de mes droits, & non-ſeulement je te relève d'un vœu nul, comme fait ſans mon congé, mais je te défends même de l'obſerver au-delà du terme que je vais te preſcrire. Mardi nous aurons ici la muſique de Mylord Edouard. A la colation je t'enverrai une coupe à demi-pleine d'un nectar pur & bienfaiſant. Je veux qu'elle ſoit bue en ma préſence, & à mon intention, après avoir fait de quelques gouttes une libation expiatoire aux Grâces. Enſuite mon pénitent reprendra dans ſes repas l'uſage ſobre du vin

tempéré par le cryſtal des fontaines, &, comme dit ton bon Plutarque, en calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des Nymphes.

A propos du concert de mardi, cet étourdi de Régianino ne s'eſt-il pas mis dans la tête que j'y pourrois déja chanter un air Italien & même un *duo* avec lui? Il vouloit que je le chantaſſe avec toi pour mettre enſemble ſes deux écoliers; mais il y a dans ce *duo* de certains *ben mio* dangereux à dire ſous les yeux d'une mere, quand le cœur eſt de la partie; il vaut mieux renvoyer cet eſſai au premier concert qui ſe fera chez l'inſéparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette muſique à celui que mon frère m'avoit donné pour la poéſie italienne, & que j'ai ſi bien entretenu avec toi, que je ſens aiſément la cadence des vers, & qu'au dire de Régianino, j'en prends aſſez bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques octaves du Taſſe, ou quelque ſcène du Métaſtaſe: enſuite il me fait dire & accompagner

du récitatif, & je crois continuer de parler ou de lire, ce qui sûrement ne m'arrivoit pas dans le récitatif françois. Après cela, il faut soutenir en mesure des sons égaux & justes; exercice que les éclats auxquels j'étois accoutumée me rendent assez difficile. Enfin, nous passons aux airs, & il se trouve que la justesse & la flexibilité de la voix, l'expression pathétique, les sons renforcés & tous les passages, sont un effet naturel de la douceur du chant & de la précision de la mesure; de sorte que ce qui me paroissoit le plus difficile à apprendre, n'a pas même besoin d'être enseigné. Le caractère de la mélodie a tant de rapport au ton de la langue, & une si grande pureté de modulation, qu'il ne faut qu'écouter la basse & savoir parler, pour déchiffrer aisément le chant. Toutes les passions y sont des expressions aiguës & fortes: tout au contraire de l'accent traînant & pénible du chant françois, le sien toujours doux & facile, mais vif & touchant, dit beaucoup avec peu d'ef-

fort. Enfin, je ſens que cette muſique agite l'ame & repoſe la poitrine; c'eſt préciſément celle qu'il faut à mon cœur & à mes poumons. A mardi donc, mon aimable ami, mon maître, mon pénitent, mon apôtre : hélas! que ne m'es-tu point? Pourquoi faut-il qu'un ſeul titre manque à tant de droits?

P. S. Sais-tu qu'il eſt queſtion d'une jolie promenade ſur l'eau, pareille à celle que nous fîmes, il y a deux ans, avec la pauvre Chaillot? Que mon ruſé maître étoit timide alors! Qu'il trembloit, en me donnant la main pour ſortir du bateau! Ah! l'hypocrite!....... Il a beaucoup changé.



LETTRE LIII.

DE JULIE.

AINSI tout déconcerte nos projets, tout trompe notre attente, tout trahit des feux que le ciel eût dû couronner! Vils jouets d'une aveugle fortune, triſtes victimes d'un moqueur eſpoir, toucherons-nous ſans ceſſe au plaiſir qui fuit, ſans jamais l'atteindre? Cette noce trop vainement deſirée devoit ſe faire à Clarens; le mauvais tems nous contrarie, il faut la faire à la ville. Nous devions y ménager une entrevue; tous deux obſédés d'importuns, nous ne pouvons leur échapper en même tems, & le moment où l'un des deux ſe dérobe eſt celui où il eſt impoſſible à l'autre de le joindre. Enfin, un favorable inſtant ſe préſente; la plus cruelle des mères vient nous l'arracher, & peu s'en faut que cet inſtant ne ſoit celui de la perte de deux infortunés qu'il devoit

rendre heureux ! Loin de rebuter mon courage, tant d'oſtacles l'ont irrité. Je ne ſais quelle nouvelle force m'anime, mais je me ſens une hardieſſe que je n'eus jamais ; &, ſi tu l'ôſes partager, ce ſoir, ce ſoir même peut acquitter mes promeſſes & payer d'une ſeule fois toutes les dettes de l'amour.

Conſulte-toi bien, mon ami, & vois juſqu'à quel point il t'eſt doux de vivre ; car l'expédient que je te propoſe peut nous mener tous deux à la mort. Si tu la crains, n'acheve point cette lettre ; mais ſi la pointe d'une épée n'effraie pas plus aujourd'hui ton cœur, que ne l'effrayoient jadis les gouffres de Meillerie, le mien court le même riſque & n'a pas balancé. Écoute.

Babi, qui couche ordinairement dans ma chambre, eſt malade depuis trois jours, & quoique je vouluſſe abſolument la ſoigner, on l'a tranſportée ailleurs malgré moi : mais comme elle eſt mieux, peut-être elle reviendra dès demain. Le lieu où l'on mange eſt loin de

l'escalier qui conduit à l'appartement de ma mere & au mien : à l'heure du souper toute la maison est déserte hors la cuisine & la salle à manger. Enfin la nuit dans cette saison est déja obscure à la même heure ; son voile peut dérober aisément dans la rue les passans aux spectateurs, & tu sais parfaitement les êtres de la maison.

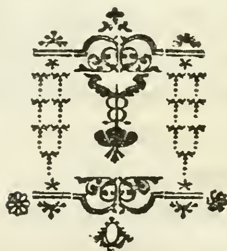
Ceci suffit pour me faire entendre. Viens cet après-midi chez ma Fanchon, je t'expliquerai le reste, & te donnerai les instructions nécessaires : que si je ne le puis, je jes laisserai par écrit à l'ancien entrepôt de nos lettres, où, comme je t'en ai prévenu, tu trouveras déja celle-ci : car le sujet en est trop important pour l'ôser confier à personne.

O comme je vois à présent palpiter ton cœur ! Comme j'y lis tes transports, & comme je les partage ! Non, mon doux ami, non, nous ne quitterons point cette courte vie sans avoir un instant goûté le bonheur. Mais songe pourtant que cet instant est environné des horreurs

de la mort; que l'abord eſt ſujet à mille haſards, le ſéjour dangereux, la retraite d'un péril extrême; que nous ſommes perdus, ſi nous ſommes découverts, & qu'il faut que tout nous favoriſe pour pouvoir éviter de l'être. Ne nous abuſons point; je connois trop mon pere pour douter que je ne te viſſe à l'inſtant percer le cœur de ſa main, ſi même il ne commençoit par moi; car ſûrement je ne ſerois pas plus épargnée, & crois-tu que je t'expoſerois à ce riſque, ſi je n'étois sûre de le partager?

Penſe encore qu'il n'eſt point queſtion de te fier à ton courage; il n'y faut pas ſonger; & je te défends même très-expreſſément d'apporter aucune arme pour ta défenſe, pas même ton épée : auſſi-bien te ſeroit-elle parfaitement inutile; car ſi nous ſommes ſurpris, mon deſſein eſt de me précipiter dans tes bras, de t'enlacer fortement dans les miens, & de recevoir ainſi le coup mortel pour n'avoir plus à me ſéparer de toi; plus heureuſe, à ma mort, que je ne fus de ma vie.

J'eſpère qu'un ſort plus doux nous eſt réſervé ; je ſens, au moins, qu'il nous eſt dû, & la fortune ſe laſſera de nous être injuſte. Viens donc, âme de mon cœur, vie de ma vie, viens te réunir à toi-même. Viens, ſous les auſpices du tendre amour, recevoir le prix de ton obéiſſance & de tes ſacrifices. Viens avouer, même au ſein des plaiſirs, que c'eſt de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.



LETTRE

LETTRE LIV.

A Julie.

J'Arrive plein d'une émotion qui s'accroît en entrant dans cet asyle. Julie! me voici dans ton cabinet, me voici dans le sanctuaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour guidoit mes pas, & j'ai passé sans être apperçu. Lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vis tant réprimer de regards tendres, tant étouffer de soupirs brûlans! toi qui vis naître & nourrir mes premiers feux, pour la seconde fois tu les verras couronner; témoin de ma constance immortelle, sois le témoin de mon bonheur, & voile à jamais les plaisirs du plus fidele & du plus heureux des hommes.

Que ce mystérieux séjour est charmant! Tout y flatte & nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie! il est plein de toi, & la flamme de mes desirs s'y répand sur tous tes vestiges. Oui, tous mes sens

y ſont enivrés à la fois. Je ne ſais quel parfum preſque inſenſible, plus doux que la roſe, & plus léger que l'iris s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le ſon flatteur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparſes préſentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recèlent. Cette coëffure légère que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir; cet heureux fichu contre lequel une fois au moins je n'aurai point à murmurer: ce déshabillé élégant & ſimple qui marque ſi bien le goût de celle qui le porte, ces mules mignonnes qu'un pied ſouple remplit ſans peine; ce corps ſi délié qui touche & embraſſe.... quelle taille enchantereſſe! . . . au-devant deux légers contours. . . ô ſpectacle de volupté! . . . la baleine a cédé à la force de l'impreſſion. . . . . empreintes délicieuſes, que je vous baiſe mille fois! . . . . . . Dieux! que ſera-ce, quand? . . . . Ah! je crois déjà ſentir ce tendre cœur battre ſous une heureuſe main. Julie! ma

charmante Julie! je te vois, je te ſens par-tout, je te reſpire avec l'air que tu as reſpiré; tu pénetres toute ſa ſubſtance; que ton ſéjour eſt brûlant & douloureux pour moi! Il eſt terrible à mon impatience. O! viens, vôle, ou je ſuis perdu.

Quel bonheur d'avoir trouvé de l'encre & du papier! J'exprime ce que je ſens pour en tempérer l'excès; je donne le change à mes tranſports en les décrivant.

Il me ſemble entendre du bruit. Seroit-ce ton barbare pere? Je ne crois pas être lâche....... Mais qu'en ce moment la mort me ſeroit horrible! Mon déſeſpoir ſeroit égal à l'ardeur qui me conſume. Ciel! je te demande encore une heure de vie, & j'abandonne le reſte de mon être à ta rigueur. O deſirs! ô crainte! ô palpitations cruelles!...... on ouvre!..... on entre!.... c'eſt elle! c'eſt elle! je l'entrevois, je l'ai vue, j'entends refermer la porte. Mon cœur, mon foible cœur!

tu ſuccombes à tant d'agitations. Ah! cherche des forces pour ſupporter la félicité qui t'accable.

LETTRE LV.

A JULIE.

O! mourons, ma douce amie! mourons, la bien-aimée de mon cœur! Que faire déſormais d'une jeuneſſe inſipide dons nous avons épuiſé tous les délices? Explique-moi, ſi tu le peux, ce que j'ai ſenti dans cette nuit inconcevable; donne-moi l'idée d'une vie ainſi paſſée, ou laiſſe m'en quitter une qui n'a plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaiſir, & croyois concevoir le bonheur. Ah! je n'avois ſenti qu'un vain ſonge & n'imaginois que le bonheur d'un enfant! mes ſens abuſoient mon âme groſſière; je ne cherchois qu'en eux le bien ſuprême, & j'ai trouvé que leurs plaiſirs épuiſés n'étoient que le commencement des miens. O

chef-d'œuvre unique de la nature! divine Julie! possession délicieuse, à laquelle tous les transports du plus ardent amour suffisent à peine! Non, ce ne sont point ces transports que je regrette le plus: ah! non; retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes pour lesquelles je donnerois mille vies; mais rends-moi tout ce qui n'étoit point elles, & les effaçoit mille fois. Rends-moi cette étroite union des âmes, que tu m'avois annoncée & que tu m'as si bien fait goûter. Rends-moi cet abattement si doux rempli par les effusions de nos cœurs. Rends-moi ce sommeil enchanteur trouvé sur ton sein; rends-moi ce réveil plus délicieux encore, & ces soupirs entrecoupés, & ces douces larmes, & ces baisers qu'une voluptueuse langueur nous faisoit lentement savourer, & ces gémissemens si tendres, durant lesquels tu pressois sur ton cœur ce cœur fait pour s'unir à lui.

Dis-moi, Julie, toi qui, d'après ta propre sensibilité, sais si bien juger de celle d'autrui, crois-tu que ce que je sentois

auparavant fût véritablement de l'amour? Mes ſentimens, n'en doute pas, ont depuis hier changé de nature; ils ont pris je ne ſais quoi de moins impétueux, mais de plus doux, de plus tendre & de plus charmant. Te ſouvient-il de cette heure entiere que nous paſſâmes à parler paiſiblement de notre amour & de cet avenir obſcur & redoutable, par qui le préſent nous étoit encore plus ſenſible; de cette heure, hélas! trop courte, dont une légère empreinte de triſteſſe rendit les entretiens ſi touchans? J'étois tranquile, & pourtant j'étois près de toi; je t'adorois & ne deſirois rien. Je n'imaginois pas même une autre félicité, que de ſentir ainſi ton viſage auprès du mien, ta reſpiration ſur ma joue, & ton bras autour de mon cou. Quel calme dans tous mes ſens! Quelle volupté pure, continue, univerſelle! Le charme de la jouiſſance étoit dans l'âme; il n'en ſortoit plus; il duroit toujours. Quelle différence des fureurs de l'amour à une ſituation ſi paiſible!

C'eſt la premiere fois de mes jours que je l'ai éprouvée auprès de toi ; & cependant juge du changement étrange que j'éprouve ; c'eſt de toutes les heures de ma vie, celle qui m'eſt la plus chere, & la ſeule que j'aurois voulu prolonger éternellement (1). Julie, dis-moi donc, ſi je ne t'aimois point auparavant, ou ſi maintenant je ne t'aime plus ?

Si je ne t'aime plus ? Quel doute ! Ai-je donc ceſſé d'exiſter, & ma vie n'eſt-elle pas plus dans ton cœur que dans le mien ? Je ſens, je ſens que tu m'es mille fois plus chere que jamais, & j'ai trouvé dans mon abattement de nouvelles forces pour te chérir plus tendrement encore. J'ai pris pour toi des ſentimens plus paiſibles, il eſt vrai, mais plus af-

(1) Femme trop facile, voulez-vous ſavoir ſi vous êtes aimée ? Examinez votre amant ſortant de vos bras. O amour ! ſi je regrette l'âge où l'on te goûte, ce n'eſt pas pour l'heure de la jouiſſance ; c'eſt pour l'heure qui la ſuit.

fectueux & de plus de différentes espèces; sans s'affoiblir ils se sont multipliés; les douceurs de l'amitié temperent les emportemens de l'amour, & j'imagine à peine quelque sorte d'attachement qui ne m'unisse pas à toi. O ma charmante maitresse! ô mon épouse, ma sœur, ma douce amie! que j'aurois peu dit pour ce que je sens, après avoir épuisé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme!

Il faut que je t'avoue un soupçon que j'ai conçu dans la honte & l'humiliation de moi-même; c'est que tu sais mieux aimer que moi. Oui, ma Julie, c'est bien toi qui fais ma vie & mon être; je t'adore bien de toutes les facultés de mon âme; mais la tienne est plus aimante, l'amour l'a plus profondément pénétrée; on le voit, on le sent; c'est lui qui anime tes grâces, qui règne dans tes discours, qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante, à ta voix ces accens si touchans; c'est lui qui, par ta seule présence, communique aux autres cœurs,

ſans qu'ils s'en apperçoivent, la tendre émotion du tien. Que je ſuis loin de cet état charmant qui ſe ſuffit à lui-même ! je veux jouir, & tu veux aimer ; j'ai des tranſports & toi de la paſſion ; tous mes emportemens ne valent pas ta délicieuſe langueur, & le ſentiment dont ton cœur ſe nourrit eſt la ſeule félicité ſuprême. Ce n'eſt que d'hier ſeulement que j'ai goûté cette volupté ſi pure. Tu m'as laiſſé quelque choſe de ce charme inconcevable qui eſt en toi, & je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inſpirois une âme nouvelle. Hâte-toi, je t'en conjure, d'achever ton ouvrage. Prends de la mienne tout ce qui m'en reſte, & mets tout-à fait la tienne à la place. Non, beauté d'ange, âme céleſte ; il n'y a que des ſentimens comme les tiens qui puiſſent honorer tes attraits. Toi ſeule es digne d'inſpirer un parfait amour, toi ſeule es propre à le ſentir. Ah ! donne-moi ton cœur, ma Julie, pour t'aimer comme tu le mérites !

LETTRE LVI.

DE CLAIRE A JULIE.

J'AI, ma chere cousine, à te donner un avis qui t'importe. Hier au soir ton ami eut avec Mylord Édouard un démêlé qui peut devenir sérieux. Voici ce que m'en a dit M. d'Orbe qui étoit présent, & qui, inquiet des suites de cette affaire, est venu ce matin m'en rendre compte.

Ils avoient tous deux soupé chez Mylord, & après une heure ou deux de musique, ils se mirent à causer & boire du punch. Ton ami n'en but qu'un seul verre mêlé d'eau; les deux autres ne furent pas si sobres, & quoique M. d'Orbe ne convienne pas de s'être enivré, je me réserve à lui en dire mon avis dans un autre tems. La conversation tomba naturellement sur ton compte; car tu n'ignores pas que Mylord n'aime à parler que de toi. Ton ami, à qui ces confidences déplaisent, les reçut avec si peu

d'aménité, qu'enfin Édouard, échauffé de punch, & piqué de cette sécheresse, ôsa dire, en se plaignant de ta froideur, qu'elle n'étoit pas si générale qu'on pourroit croire, & que tel qui n'en disoit mot n'étoit pas si mal traité que lui. A l'instant ton ami, dont tu connois la vivacité, releva ce discours avec un emportement insultant qui lui attira un démenti, & ils sauterent à leurs épées. Bomston à demi-ivre, se donna, en courant, une entorse qui le força de s'asseoir. Sa jambe enfla sur le champ, & cela calma la querelle mieux que tous les soins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui se passoit, il vit ton ami s'approcher, en sortant, de l'oreille de Mylord Édouard, & il entendit qu'il lui disoit à demi-voix; *si-tôt que vous serez en état de sortir, faites-moi donner de vos nouvelles, ou j'aurai soin de m'en informer. N'en prenez pas la peine*, lui dit Édouard avec un souris moqueur, *vous en saurez assez tôt. Nous verrons*, reprit froidement ton ami, & il sortit.

M. d'Orbe en te remettant cette lettre t'expliquera le tout plus en détail. C'est à ta prudence à te suggérer des moyens d'étouffer cette fâcheuse affaire, ou à me prescrire de mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En attendant, le porteur est à tes ordres; il fera tout ce que tu lui commanderas, & tu peux compter sur le secret.

Tu te perds, ma chere; il faut que mon amitié te le dise. L'engagement où tu vis ne peut rester long-tems caché dans une petite ville comme celle-ci, & c'est un miracle de bonheur que, depuis plus de deux ans qu'il a commencé, tu ne sois pas encore le sujet des discours publics. Tu le vas devenir, si tu n'y prends garde; tu le serois déja, si tu étois moins aimée; mais il y a une répugnance si générale à mal parler de toi, que c'est un mauvais moyen de se faire fête, & un très-sûr de se faire haïr. Cependant tout a son terme; je tremble que celui du mystère ne soit venu pour ton amour, & il y a grande apparence que les soupçons

de Mylord Edouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus. Songes-y bien, ma chere enfant. Le guet dit, il y a quelque tems, avoir vu sortir de chez toi ton ami à cinq heures du matin. Heureusement celui-ci sut des premiers ce discours, il courut chez cet homme, & trouva le secret de le faire taire; mais qu'est-ce qu'un pareil silence, sinon le moyen d'accréditer des bruits sourdement répandus? La défiance de ta mère augmente aussi de jour en jour: tu sais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une manière assez dure, & si elle ne craignoit la violence de ton père, il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eût déja parlé à lui-même; mais elle l'ôse d'autant moins qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoissance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop te le répéter; songe à toi, tandis qu'il en est tems encore. Ecarte ton ami, avant qu'on en parle; préviens des soupçons naissans que son absence

fera sûrement tomber ; car enfin, que peut-on croire qu'il fait ici ? Peut-être dans six semaines, dans un mois sera-t-il trop tard. Si le moindre mot venoit aux oreilles de ton pere, tremble de ce qui résulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté de l'honneur de sa maison, & de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne sait rien endurer : mais il faut commencer par vuider, de maniere ou d'autre l'affaire de Mylord Edouard ; car tu ne ferois qu'irriter ton ami, & t'attirer un juste refus, si tu lui parlois d'éloignement, avant qu'elle fût terminée.



LETTRE LVII.

DE JULIE.

MON ami, je me ſuis inſtruite avec ſoin de ce qui s'eſt paſſé entre vous & Mylord Édouard. C'eſt ſur l'exacte connoiſſance des faits que votre amie veut examiner avec vous comment vous devez vous conduire en cette occaſion d'après les ſentimens que vous profeſſez, & dont je ſuppoſe que vous ne faites pas une vaine & fauſſe parade.

Je ne m'informe point ſi vous êtes verſé dans l'art de l'eſcrime, ni ſi vous vous ſentez en état de tenir tête à un homme qui a, dans l'Europe, la réputation de manier ſupérieurement les armes, & qui, s'étant battu cinq ou ſix fois en ſa vie, a toujours tué, bleſſé, ou déſarmé ſon homme. Je comprends que, dans le cas où vous êtes, on ne conſulte pas ſon habileté, mais ſon courage, & que la bonne maniere de ſe venger d'un

brave qui vous insulte est de faire qu'il vous tue. Passons sur une maxime si judicieuse; vous me direz que votre honneur & le mien vous sont plus chers que la vie. Voilà donc le principe sur lequel il faut raisonner.

Commençons par ce qui vous regarde. Pourriez-vous jamais me dire en quoi vous êtes personnellement offensé dans un discours où c'est de moi seul qu'il s'agissoit? Si vous deviez en cette occasion prendre fait & cause pour moi, c'est ce que nous verrons tout-à-l'heure : en attendant, vous ne sauriez disconvenir que la querelle ne soit parfaitement étrangère à votre honneur particulier, à moins que vous ne preniez pour un affront le soupçon d'être aimé de moi. Vous avez été insulté, je l'avoue; mais après avoir commencé vous-même par une insulte atroce; & moi, dont la famille est pleine de militaires, & qui ai tant ouï débattre ces horribles questions, je n'ignore pas qu'un outrage en réponse à un autre ne l'efface point, & que le premier

qu'on inſulte demeure le ſeul offenſé : c'eſt le même cas d'un combat imprévu où l'aggreſſeur eſt le ſeul criminel, & où celui qui tue où bleſſe en ſe défendant n'eſt point coupable de meurtre.

Venons maintenant à moi ; accordons que j'étois outragée par le diſcours de Mylord Édouard, quoiqu'il ne fît que me rendre juſtice. Savez-vous ce que vous faites, en me défendant avec tant de chaleur & d'indiſcrétion? vous aggravez ſon outrage; vous prouvez qu'il avoit raiſon ; vous ſacrifiez mon honneur à un faux point-d'honneur ; vous diffamez votre maitreſſe, pour gagner tout au plus la réputation d'un bon ſpadaſſin. Montrez-moi, de grâce, quel rapport il y a entre votre maniere de me juſtifier & ma juſtification réelle ? Penſez-vous que prendre ma cauſe avec tant d'ardeur ſoit une grande preuve qu'il n'y a point de laiſon entre nous, & qu'il ſuffiſe de faire voir que vous êtes brave pour montrer que vous n'êtes pas un amant ? Soyez ſûr que tous les propos de Mylord Édouard

me font moins de tort que votre conduite ; c'eſt vous ſeul qui vous chargez par cet éclat de les publier & de les confirmer. Il pourra bien, quant à lui, éviter votre épée dans le combat ; mais jamais ma réputation, ni mes jours, peut-être, n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

Voilà des raiſons trop ſolides pour que vous ayez rien, qui le puiſſe être, à y répliquer ; mais vous combattrez, je le prévois, la raiſon par l'uſage ; vous me direz qu'il eſt des fatalités qui nous entraînent malgré nous ; que, dans quelque cas que ce ſoit, un démenti ne ſe ſouffre jamais : & que, quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut plus éviter de ſe battre ou de ſe déshonorer. Voyons encore.

Vous ſouvient-il d'une diſtinction que vous me fîtes autrefois dans une occaſion importante, entre l'honneur réel & l'honneur apparent ? Dans laquelle des deux claſſes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui ? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une

queſtion. Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme & le témoignage d'une âme droite, & quelle priſe peut avoir une vaine opinion d'autrui ſur l'honneur véritable, dont toutes les racines vont au fond du cœur? Quoi! les vertus qu'on a réellement périſſent-elles ſous les menſonges d'un calomniateur? Les injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite, & l'honneur du ſage ſeroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, & que cela ſuffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille déciſion, & quelle raiſon peut la juſtifier? A ce compte un frippon n'a qu'à ſe battre pour ceſſer d'être un frippon; les diſcours d'un menteur deviennent des vérités, ſi-tôt qu'ils ſont ſoutenus à la pointe de l'épée; & ſi l'on vous accuſoit d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un ſecond pour prouver que cela n'eſt pas vrai? Ainſi, vertu,

vice, honneur, infamie, vérité, mensonge, tout peut tirer son être de l'évènement d'un combat; une salle d'armes est le siége de toute justice; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre; toute la réparation dûe à ceux qu'on outrage est de les tuer, & toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé! Dites, si les loups savoient raisonner, auroient-ils d'autres maximes? Jugez vous-même par le cas où vous êtes si j'exagère leur absurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous? D'un démenti reçu dans une occasion où vous mentiez en effet. Pensez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite? Songez-vous qu'en vous soumettant au sort d'un duel, vous appellez le ciel en témoignage d'une fausseté, & que vous ôsez dire à l'arbitre des combats: viens soutenir la cause injuste, & faire triompher le mensonge? Ce blasphême n'a-t-il rien qui vous épouvante? Cette absurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte? Eh Dieu!

quel eſt ce miſérable honneur qui ne craint pas le vice, mais le reproche, & qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur !

Vous qui voulez qu'on profite pour ſoi de ſes lectures, profitez donc des vôtres, & cherchez ſi l'on vit un ſeul appel ſur la terre, quand elle étoit couverte de Héros. Les plus vaillans hommes de l'antiquité ſongerent-ils jamais à venger leurs injures perſonnelles par des combats particuliers ? Céſar envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à Céſar, pour tant d'affronts réciproques, & le plus grand capitaine de la Grece fut-il déshonoré pour s'être laiſſé menacer du bâton ? D'autre tems, d'autres mœurs, je le ſais; mais n'y en a-t il que de bonnes, & n'ôſeroit on s'enquérir ſi les mœurs d'un tems ſont celles qu'exige le ſolide honneur ? Non, cet honneur n'eſt point variable, il ne dépend ni des tems, ni des lieux, ni des préjugés ; il ne peut ni paſſer ni renaître, il a ſa ſource éternelle

dans le cœur de l'homme juſte & dans la règle inaltérable de ſes devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'eſt pas une inſtitution de l'honneur, mais une mode affreuſe & barbare digne de ſa féroce origine. Reſte à ſavoir ſi, quand il s'agit de ſa vie ou de celle d'autrui, l'honnête-homme ſe règle ſur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la ſuivre? Que feroit, à votre avis, celui qui s'y veut aſſervir, dans des lieux où règne un uſage contraire? A Meſſine ou à Naples, il iroit attendre ſon homme au coin d'une rue & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, & l'honneur n'y conſiſte pas à ſe faire tuer par ſon ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom ſacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'eſt propre qu'à faire de braves ſcélérats. Que cette méthode

puiſſe fournir ſi l'on veut un ſupplément à la probité, par-tout où la probité règne, ſon ſupplément n'eſt-il pas inutile? Et que penſer de celui qui s'expoſe à la mort, pour s'exempter d'être honnête-homme? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte & l'honneur n'ont point empêchés, ſont couverts & multipliés par la fauſſe honte & la crainte du blâme? C'eſt elle qui rend l'homme hypocrite & menteur. C'eſt elle qui lui fait verſer le ſang d'un ami pour un mot indiſcret qu'il devroit oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut ſouffrir. C'eſt elle qui transforme en Furie infernale une fille abuſée & craintive. C'eſt elle, ô Dieu puiſſant! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit.... Je ſens défaillir mon âme à cette idée horrible, & je rends graces au moins à celui qui ſonde les cœurs, d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux qui n'inſpire que des forfaits & fait frémir la Nature.

Rentrez donc en vous-même, & con-

ſidérez s'il vous eſt permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme, & d'expoſer la vôtre, pour ſatisfaire une barbare & dangereuſe fantaiſie qui n'a nul fondement raiſonnable; & ſi le triſte ſouvenir du ſang verſé dans une pareille occaſion peut ceſſer de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler. Connoiſſez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire? & ſi la bâſe de toutes les vertus eſt l'humanité, que penſerons-nous de l'homme ſanguinaire & dépravé qui l'ôſe attaquer dans la vie de ſon ſemblable? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le ſervice étranger; avez-vous oublié que le citoyen doit ſa vie à la patrie & n'a pas le droit d'en diſpoſer ſans le congé des loix? à plus forte raiſon contre leur défenſe. O mon ami! ſi vous aimez ſincèrement la vertu, apprenez à la ſervir à ſa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puiſſe réſulter quelque inconvénient. Ce mot de *vertu* n'eſt-il donc pour vous qu'un vain nom, & ne ſerez-vous

vertueux

vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être ?

Mais quels ſont au fond ces inconvéniens ? Les murmures des gens oiſifs, des méchans, qui cherchent à s'amuſer des malheurs d'autrui & voudroient avoir toujours quelque hiſtoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entre-égorger ! Si le philoſophe & le ſage ſe règle, dans les plus grandes affaires de la vie, ſur les diſcours inſenſés de la multitude, que ſert tout cet appareil d'études, pour n'être au fond qu'un homme vulgaire ? Vous n'ôſez donc ſacrifier le reſſentiment au devoir, à l'eſtime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuſe de craindre la mort ? Peſez les choſes, mon bon ami, & vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche, que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut à toute force paſſer pour brave :

Ma verace valor, benche negletto,
È di ſe ſteſſo a ſe freggio aſſai chìaro.

Celui qui feint d'envisager la mort sans effroi, ment. Tout homme craint de mourir ; c'est la grande loi des êtres sensibles, sans laquelle toute espèce mortelle seroit bien-tôt détruite. Cette crainte est un simple mouvement de la nature, non seulement indifférent, mais bon en lui-même & conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuse & blâmable, c'est qu'elle peut nous empêcher de bien faire & de remplir nos devoirs. Si la lâcheté n'étoit jamais un obstacle à la vertu, elle cesseroit d'être un vice. Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à son devoir ne sauroit être solidement vertueux, j'en conviens. Mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raison, quelle espèce de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime ?

Quand il seroit vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre, quel mépris est le plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal ? Croyez-moi, celui qui

s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, & ne craint que d'en être digne : car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses, & quand toute la terre approuveroit l'action que vous allez faire, elle n'en seroit pas moins honteuse. Mais il est faux qu'à s'en abstenir par vertu l'on se fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, & qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, & n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre en toute rencontre juste & honnête ce qui lui est cher au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute

le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un inſtant contre lui, tous les jours de ſon honorable vie ſont autant de témoins qui les recuſent, & dans une conduite ſi bien liée on juge d'une action ſur toutes les autres.

Mais ſavez-vous ce qui rend cette modération ſi pénible à un homme ordinaire? C'eſt la difficulté de la ſoutenir dignement : c'eſt la néceſſité de ne commettre enſuite aucune action blâmable : car, ſi la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre où l'on peut ſuppoſer un motif plus naturel ? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté, & l'on ſe moque avec raiſon d'un ſcrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes ſi ombrageux & ſi prompts à provoquer les autres, ſont, pour la plupart, de très-mal-honnêtes gens, qui, de peur qu'on n'ôſe leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforçent de couvrir de quelques affaires d'hon-

neur l'infamie de leur vie entiere ? Eſt-ce à vous d'imiter de tels hommes ? Mettons encore à part les militaires de profeſſion qui vendent leur ſang à prix d'argent ; qui, voulant conſerver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, & ſavent, à un écu près, ce que vaut leur vie. Mon ami, laiſſez battre tous ces gens-là. Rien n'eſt moins honorable que cet honneur dont ils font ſi grand bruit ; ce n'eſt qu'une mode inſenſée, une fauſſe imitation de vertu qui ſe pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'eſt point au pouvoir d'un autre, il eſt en lui-même & non dans l'opinion du peuple ; il ne ſe défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie integre & irréprochable, & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'eſt par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les tems à la véritable valeur avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur & ne

puis souffrir les lâches ; je romprois avec un amant poltron que la crainte feroit fuir le danger, & je pense comme toutes les femmes que le feu du courage anime celui de l'amour. Mais je veux que la valeur se montre dans les occasions légitimes, & qu'on ne se hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme si l'on avoit peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort & se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance & moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut ni l'exciter ni le retenir : l'homme de bien le porte par-tout avec lui ; au combat contre l'ennemi ; dans un cercle en faveur des absens & de la vérité ; dans son lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les tems ; elle met toujours la vertu au-dessus des évènemens ; & ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. Telle est, mon ami, la sorte de courage que

j'ai ſouvent louée, & que j'aime à trouver en vous. Tout le reſte n'eſt qu'étourderie, extravagance, férocité; c'eſt une lâcheté de s'y ſoumettre, & je ne mépriſe pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir, ſi je ne me trompe, que dans votre démêlé avec Mylord Édouard, votre honneur n'eſt point intéreſſé; que vous compromettez le mien, en recourant à la voie des armes; que cette voie n'eſt ni juſte ni raiſonnable, ni permiſe; qu'elle ne peut s'accorder avec les ſentimens dont vous faites profeſſion; qu'elle ne convient qu'à de malhonnêtes gens qui font ſervir la bravoure de ſupplément aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux officiers qui ne ſe battent point par honneur, mais par intérêt; qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre; que les inconvéniens auxquels on s'expoſe en la rejettant ſont inſéparables de la pratique des vrais devoirs, & plus appatens que réels; qu'enfin les

hommes les plus prompts à y recourir, ſont toujours ceux dont la probité eſt la plus ſuſpecte. D'où je conclus que vous ne ſauriez en cette occaſion ni faire ni accepter un appel, ſans renoncer en même tems à la raiſon, à la vertu, à l'honneur, & à moi. Retournez mes raiſonnemens comme il vous plaira, entaſſez de votre part ſophiſme ſur ſophiſme ; il ſe trouvera toujours qu'un homme de courage n'eſt point un lâche, & qu'un homme de bien ne peut être un homme ſans honneur. Or, je vous ai démontré, ce me ſemble, que l'homme de courage dédaigne le duel, & que l'homme de bien l'abhorre.

J'ai cru, mon ami, dans une matiere auſſi grave, devoir faire parler la raiſon ſeule, & vous préſenter les choſes exactement telles qu'elles ſont. Si j'avois voulu les peindre telles que je les vois, & faire parler le ſentiment & l'humanité, j'aurois pris un langage fort différent. Vous ſavez que mon pere, dans ſa jeuneſſe, eut le malheur de tuer un homme en duel ;

cet homme étoit ſon ami ; ils ſe battirent à regret, l'inſenſé point-d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie, ôta pour jamais le repos à l'autre. Le triſte remords n'a pû depuis ce tems ſortir de ſon cœur ; ſouvent dans la ſolitude on l'entend pleurer & gémir ; il croit ſentir encore le fer pouſſé par ſa main cruelle entrer dans le cœur de ſon ami ; il voit dans l'ombre de la nuit ſon corps pâle & ſanglant ; il contemple en frémiſſant la plaie mortelle ; il voudroit étancher le ſang qui coule ; l'effroi le ſaiſit, il s'écrie ; ce cadavre affreux ne ceſſe de le pourſuivre. Depuis cinq ans, qu'il a perdu le cher ſoutien de ſon nom & l'eſpoir de ſa famille, il s'en reproche la mort comme un juſte châtiment du ciel, qui vengea ſur ſon fils unique le pere infortuné qu'il priva du ſien.

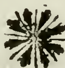
Je vous l'avoue ; tout cela, joint à mon averſion naturelle pour la cruauté, m'inſpire une telle horreur des duels, que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puiſſent parve-

nir. Celui qui va se battre de gaieté de cœur, n'est à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer une autre ; & s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur âme, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au sang ; ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la Nature ; ils deviennent, par degrés, cruels, insensibles ; ils se jouent de la vie des autres, & la punition d'avoir pu manquer d'humanité est de la perdre enfin tout-à-fait. Que sont-ils dans cet état ? Réponds ; veux-tu leur devenir semblable ? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abrutissement ; redoute le premier pas qui peut t'y conduire : ton âme est encore innocente & saine, ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie, par un effort sans vertu, un crime sans plaisir, un point-d'honneur sans raison.

Je ne t'ai rien dit de ta Julie ; elle gagnera, sans doute, à laisser parler ton cœur. Un mot, un seul mot, & je te

livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'épouſe : peut-être en ce moment dois-je porter celui de mere. Veux-tu me laiſſer veuve avant qu'un nœud ſacré nous uniſſe ?

P. S. J'emploie dans cette lettre une autorité à laquelle jamais homme ſage n'a réſiſté. Si vous refuſez de vous y rendre, je n'ai plus rien à vous dire ; mais penſez-y bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer ſur cet important ſujet. Ce n'eſt pas au nom de la raiſon que je vous demande ce délai ; c'eſt au mien. Souvenez-vous que j'uſe en cette occaſion du droit que vous m'avez donné vous-même, & qu'il s'étend au moins juſques-là.



LETTRE LVIII.

DE JULIE A MYLORD ÉDOUARD.

Ce n'eſt point pour me plaindre de vous, Mylord, que je vous écris : puiſque vous m'outragez, il faut bien que j'aie avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête homme voulût déshonorer ſans ſujet une famille eſtimable ? Contentez donc votre vengeance, ſi vous la croyez légitime. Cette lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureuſe fille qui ne ſe conſolera jamais de vous avoir offenſé, & qui met à votre diſcrétion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui, Mylord, vos imputations étoient juſtes, j'ai un amant aimé ; il eſt maître de mon cœur & de ma perſonne ; la mort ſeule pourra briſer un nœud ſi doux. Cet amant eſt celui même que vous honoriez de votre amitié ; il en eſt digne, puiſqu'il vous aime & qu'il eſt vertueux. Cependant,

il va périr de votre main ; je ſais qu'il faut du ſang à l'honneur outragé ; je ſais que ſa valeur même le perdra ; je ſais que, dans un combat ſi peu redoutable pour vous, ſon intrepide cœur ira ſans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zèle inconſidéré ; j'ai fait parler ma raiſon. Hélas ! en écrivant ma lettre j'en ſentois l'inutilité, & quelque reſpect que je porte à ſes vertus, je n'en attends point de lui d'aſſez ſublimes pour le détacher d'un faux point-d'honneur. Jouiſſez d'avance du plaiſir que vous aurez de percer le ſein de votre ami ; mais ſachez, homme barbare, qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouir de mes larmes & de contempler mon déſeſpoir. Non ; j'en jure par l'amour qui gémit au fond de mon cœur ; ſoyez témoin d'un ſerment qui ne ſera point vain ; je ne ſurvivrai pas d'un jour à celui pour qui je reſpire, & vous aurez la gloire de mettre au tombeau d'un ſeul coup deux amans infortunés, qui n'eurent point envers vous

de tort volontaire, & qui ſe plaiſoient à vous honorer.

On dit, Mylord, que vous avez l'âme belle & le cœur ſenſible. S'ils vous laiſſent goûter en paix une vengeance que je ne puis comprendre & la douceur de faire des malheureux, puiſſent-ils, quand je ne ſerai plus, vous inſpirer quelques ſoins pour un père & une mère inconſolables, que la perte du ſeul enfant qui leur reſte va livrer à d'éternelles douleurs !



LETTRE LIX.

DE M. D'ORBE A JULIE.

JE me hâte, Mademoiselle, selon vos ordres, de vous rendre compte de la commission dont vous m'avez chargé. Je viens de chez Mylord Edouard que j'ai trouvé souffrant encore de son entorse, & ne pouvant marcher dans sa chambre qu'à l'aide d'un bâton. Je lui ai remis votre lettre qu'il a ouverte avec empressement; il m'a paru ému en la lisant: il a rêvé quelque tems, puis il l'a relue une seconde fois avec une agitation plus sensible, Voici ce qu'il m'a dit en la finissant: *Vous savez, Monsieur, que les affaires d'honneur ont leurs règles dont on ne peut se départir: vous avez vu ce qui s'est passé dans celle-ci; il faut qu'elle soit vuidée régulièrement. Prenez deux amis, & donnez-vous la peine de revenir ici demain matin avec eux; vous saurez alors ma résolution.* Je lui ai représenté que l'af-

faire s'étant paſſée entre nous, il ſeroit mieux qu'elle ſe terminât de même. *Je ſais ce qui convient*, m'a-t-il dit bruſquement, *& ferai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis, ou je n'ai plus rien à vous dire.* Je ſuis ſorti là-deſſus, cherchant inutilement dans ma tête quel peut être ſon biſarre deſſein ; quoi qu'il en ſoit, j'aurai l'honneur de vous voir ce ſoir, & j'exécuterai demain ce que vous me preſcrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au rendez-vous avec mon cortége, je le compoſerai de gens dont je ſois ſûr à tout événement.



LETTRE LX.

A JULIE.

CALME tes allarmes, tendre & chere Julie, & sur le récit de ce qui vient de se passer connois & partage les sentimens que j'éprouve.

J'étois si rempli d'indignation, quand je reçus ta lettre, qu'à peine pus-je la lire avec l'attention qu'elle méritoit. J'avois beau ne la pouvoir réfuter; l'aveugle colère étoit la plus forte. Tu peux avoir raison, disois-je en moi-même : mais ne me parle jamais de te laisser avilir. Dussé-je te perdre & mourir coupable, je ne souffrirai point qu'on manque au respect qui t'est dû; &, tant qu'il me restera un souffle de vie, tu seras honorée de tout ce qui t'approche, comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant sur les huit jours que tu me demandois; l'accident de Mylord Édouard & mon vœu d'obéissance concouroient à

rendre ce délai néceſſaire. Réſolu, ſelon tes ordres, d'employer cet intervalle à méditer ſur le ſujet de ta lettre, je m'occupois ſans ceſſe à la relire & à y réfléchir, non pour changer de ſentiment, mais pour juſtifier le mien.

J'avois repris ce matin cette lettre trop ſage & trop judicieuſe à mon gré, & je la rélifois avec inquiétude, quand on a frappé à la porte de ma chambre. Un moment après j'ai vu entrer Mylord Édouard ſans épée, appuyé ſur une canne; trois perſonnes le ſuivoient, parmi leſquelles j'ai reconnu M. d'Orbe. Surpris de cette viſite imprévue, j'attendois en ſilence ce qu'elle devoit produire, quand Édouard m'a prié de lui donner un moment d'audience, & de le laiſſer agir & parler ſans l'interrompre. Je vous en demande, a-t-il dit, votre parole; la préſence de ces Meſſieurs, qui ſont de vos amis, doit vous répondre que vous ne l'engagez pas indiſcrettement. Je l'ai promis ſans balancer; à peine avois-je achevé que j'ai vu avec l'étonnement que

Tom. I. 2. Page 379



H. Gravelot invenit | Fouvrier Sculp

l'Heroisme de la valeur.

tu peux concevoir Mylord Édouard à genoux devant moi. Surpris d'une ſi étrange attitude, j'ai voulu ſur le champ le relever ; mais après m'avoir rappellé ma promeſſe, il m'a parlé dans ces termes : « Je viens, Monſieur, rétracter hautement les diſcours injurieux que l'ivreſſe m'a fait tenir en votre préſence ; » leur injuſtice les rend plus offenſans » pour moi que pour vous, & je m'en » dois l'authentique déſaveu. Je me » ſoumets à toute la punition que vous » voudrez m'impoſer ; & je ne croirai » mon honneur rétabli que quand ma » faute ſera réparée. A quelque prix » que ce ſoit, accordez-moi le pardon » que je vous demande, & me rendez » votre amitié ». Mylord, lui ai-je dit auſſi-tôt, je reconnois maintenant votre âme grande & généreuſe ; & je ſais bien diſtinguer en vous les diſcours que le cœur dicte de ceux que vous tenez, quand vous n'êtes pas à vous-même ; qu'ils ſoient à jamais oubliés. A l'inſtant, je l'ai ſoutenu en ſe relevant, & nous nous

ſommes embraſſés. Après cela, Mylord ſe tournant vers les ſpectateurs, leur a dit: *Meſſieurs, je vous remercie de votre complaiſance. De braves gens comme vous,* a-t-il ajouté d'un air fier & d'un ton animé, *ſentent que celui qui répare ainſi ſes torts, n'en ſait endurer de perſonne. Vous pouvez publier ce que vous avez vu.* Enſuite il nous a tous quatre invités à ſouper pour ce ſoir, & ces Meſſieurs ſont ſortis.

A peine avons-nous été ſeuls qu'il eſt revenu m'embraſſer d'une maniere plus tendre & plus amicale; puis me prenant la main & s'aſſéïant à côté de moi: heureux mortel, s'eſt-il écrié, jouiſſez d'un bonheur dont vous êtes digne. Le cœur de Julie eſt à vous; puiſſiez-vous tous deux... Que dites-vous, Mylord? ai-je interrompu; perdez-vous le ſens? Non, m'a-t-il dit en ſouriant; mais peu s'en eſt fallu que je ne le perdiſſe; & c'en étoit fait de moi, peut-être, ſi celle qui m'ôtoit la raiſon ne me l'eût rendue. Alors il m'a remis une lettre que j'ai été ſurpris de voir écrite d'une main qui n'en

écrit jamais à d'autre homme (1) qu'à moi. Quels mouvemens j'ai ſentis à ſa lecture ! Je voyois une amante incomparable vouloir ſe perdre pour me ſauver, & je reconnoiſſois Julie. Mais quand je ſuis parvenu à cet endroit où elle jure de ne pas ſurvivre au plus fortuné des hommes, j'ai frémi des dangers que j'avois courus, j'ai murmuré d'être trop aimé, & mes terreurs m'ont fait ſentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah ! rends-moi le courage dont tu me prives ; j'en avois pour braver la mort qui ne me-naçoit que moi ſeul : je n'en ai point pour mourir tout entier.

Tandis que mon âme ſe livroit à ces réflexions amères, Édouard me tenoit des diſcours auxquels j'ai donné d'abord peu d'attention ; cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi ; car ce qu'il m'en diſoit, plaiſoit à mon cœur & n'excitoit plus ma jalouſie. Il m'a paru

(1) Il en faut, je penſe, excepter ſon père.

pénétré de regret d'avoir troublé nos feux & ton repos; tu es ce qu'il honore le plus au monde, & n'ôsant te porter les excuses qu'il m'a faites, il m'a prié de les recevoir en ton nom & de te les faire agréer. Je vous ai regardé, m'a-t-il dit, comme son représentant, & n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime, ne pouvant, sans la compromettre, m'adresser à sa personne, ni même la nommer. Il avoue avoir conçu pour toi les sentimens dont on ne peut se défendre, en te voyant avec trop de soin; mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais inspiré ni prétention ni espoir; il les a tous sacrifiés aux nôtres à l'instant qu'ils lui ont été connus, & le mauvais propos qui lui est échappé, étoit l'effet du punch & non de la jalousie. Il traite l'amour en philosophe qui croit son âme au-dessus des passions: pour moi, je suis trompé, s'il n'en a déja ressenti quelqu'une qui ne permet plus à d'autres de germer pro-

fondément. Il prend l'épuisement du cœur pour l'effort de la raison, & je sais bien qu'aimer Julie & renoncer à elle n'est pas une vertu d'homme.

Il a desiré de savoir en détail l'histoire de nos amours, & les causes qui s'opposent au bonheur de ton ami; j'ai cru qu'après ta lettre une demi-confidence étoit dangereuse & hors de propos; je l'ai faite entiere, & il m'a écouté avec une attention qui m'attestoit sa sincérité. J'ai vu plus d'une fois ses yeux humides & son âme attendrie; je remarquois surtout l'impression puissante que tous les triomphes de la vertu faisoient sur son âme, & je crois avoir acquis à Claude Anet un nouveau protecteur qui ne sera pas moins zèlé que ton père. Il n'y a, m'a t il dit, ni incidens, ni aventures dans ce que vous m'avez raconté, & les catastrophes d'un Roman m'attacheroient beaucoup moins; tant les sentimens suppléent aux situations, & les procédés honnêtes aux actions éclatantes,

Vos deux âmes ſont ſi extraordinaires, qu'on n'en peut juger ſur les règles communes; le bonheur n'eſt pour vous ni ſur la même route, ni de la même eſpèce que celui des autres hommes; ils ne cherchent que la puiſſance & les regards d'autrui; il ne vous faut que la tendreſſe & la paix. Il s'eſt joint à votre amour une émulation de vertu qui vous élève; & vous vaudriez moins l'un & l'autre, ſi vous ne vous étiez point aimés. L'amour paſſera, ôſa-t-il ajoûter, (pardonnons-lui ce blaſphême prononcé dans l'ignorance de ſon cœur;) l'amour paſſera, dit-il, & les vertus reſteront. Ah! puiſſent-elles durer autant que lui, ma Julie! le ciel n'en demandera pas davantage.

Enfin je vois que la dureté philoſophique & nationale n'altère point dans cet honnête Anglois l'humanité naturelle, & qu'il s'intéreſſe véritablement à nos peines. Si le crédit & la richeſſe nous pouvoient être utiles, je crois que nous aurions lieu de compter ſur lui. Mais hélas!

las ! de quoi servent la puissance & l'argent pour rendre les cœurs heureux ?

Cet entretien, durant lequel nous ne comptions pas les heures, nous a menés jusqu'à celle du dîner ; j'ai fait apporter un poulet ; &, après le dîner, nous avons continué de causer. Il m'a parlé de sa démarche de ce matin, & je n'ai pu m'empêcher de témoigner quelque surprise d'un procédé si authentique & si peu mesuré : mais, outre la raison qu'il m'en avoit déja donnée, il a ajouté qu'une demi-satisfaction étoit indigne d'un homme de courage ; qu'il la falloit complette ou nulle ; de peur qu'on ne s'avilît sans rien réparer, & qu'on ne fît attribuer à la crainte une démarche faite à contre cœur & de mauvaise grace. D'ailleurs, a-t-il ajouté, ma réputation est faite ; je puis être juste sans soupçon de lâcheté ; mais vous qui êtes jeune & débutez dans le monde, il faut que vous sortiez si net de la premiere affaire, qu'elle ne tente personne de vous en susciter une seconde. Tout est plein de ces poltrons adroits

qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme; c'eſt-à-dire, à découvrir quelqu'un qui ſoit encore plus poltron qu'eux, & aux dépens duquel ils puiſſent ſe faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur comme vous la néceſſité de châtier ſans gloire un de ces gens-là, & j'aime mieux, s'ils ont beſoin de leçon, qu'ils la reçoivent de moi que de vous; car une affaire de plus n'ôte rien à celui qui en a déja eu pluſieurs: mais en avoir une eſt toujours une ſorte de tache, & l'amant de Julie en doit être exempt.

Voilà l'abrégé de ma longue converſation avec Mylord Édouard. J'ai cru néceſſaire de t'en rendre compte, afin que tu me preſcrives la maniere dont je dois me comporter avec lui.

Maintenant que tu dois être tranquiliſée, chaſſe, je t'en conjure, les idées funeſtes qui t'occupent depuis quelques jours. Songe aux ménagemens qu'exige l'incertitude de ton état actuel. Oh! ſi bien tôt tu pouvois tripler mon être!

Si bien-tôt un gage adoré.... Eſpoir déja trop déçu, viendrois-tu m'abuſer encore ?.... ô deſirs ! ô crainte ! ô perplexités ! Charmante amie de mon cœur ! vivons pour nous aimer, & que le ciel diſpoſe du reſte.

P. S. J'oubliois de te dire que Mylord m'a remis ta lettre, & que je n'ai point fait difficulté de la recevoir, ne jugeant pas qu'un pareil dépôt doive reſter entre les mains d'un tiers. Je te la rendrai à notre premiere entrevue; car, quant à moi, je n'en ai plus affaire. Elle eſt trop bien écrite au fond de mon cœur pour que jamais j'aie beſoin de la relire.



LETTRE LXI.

DE JULIE.

AMÈNE demain Mylord Édouard ; que je me jette à ses pieds comme il s'est mis aux tiens. Quelle grandeur ! quelle générosité ! O que nous sommes petits devant lui ! Conserve ce précieux ami comme la prunelle de ton œil. Peut-être vaudroit-il moins, s'il étoit plus tempérant ; jamais homme sans défauts eut-il de grandes vertus ?

Mille angoisses de toute espèce m'avoient jetée dans l'abattement ; ta lettre est venue ranimer mon courage éteint. En dissipant mes terreurs, elle m'a rendu mes peines plus supportables. Je me sens maintenant assez de force pour souffrir. Tu vis, tu m'aimes ; ton sang, le sang de ton ami n'ont point été répandus, & ton honneur est en sûreté : je ne suis donc pas tout-à-fait misérable.

Ne manque pas au rendez-vous de demain. Jamais je n'eus ſi grand beſoin de te voir, ni ſi peu d'eſpoir de te voir long-tems. Adieu, mon cher & unique ami. Tu n'as pas bien dit, ce me ſemble : vivons pour nous aimer. Ah! il falloit dire : aimons-nous pour vivre.

LETTRE LXII.

DE CLAIRE A JULIE.

FAUDRA-T-IL toujours, aimable Couſine, ne remplir envers toi que les plus triſtes devoirs de l'amitié? Faudra-t-il toujours dans l'amertume de mon cœur affliger le tien par de cruels avis? Hélas! tous nos ſentimens nous ſont communs, tu le ſais bien; & je ne ſaurois t'annoncer de nouvelles peines que je ne les aie déja ſenties. Que ne puis-je te cacher ton infortune ſans l'augmenter; ou que la tendre amitié n'a t-elle autant de charmes que l'amour? Ah! que j'effacerois promptement tous les chagrins que je te donne!

Hier après le concert, ta mere, en s'en retournant, ayant accepté le bras de ton ami, & toi celui de M. d'Orbe, nos deux pères resterent avec Mylord à parler de politique; sujet dont je suis si excédée que l'ennui me chassa dans ma chambre. Une demi-heure après, j'entendis nommer ton ami plusieurs fois avec assez de véhémence : je connus que la conversation avoit changé d'objet & je prêtai l'oreille. Je jugeai par la suite du discours qu'Édouard avoit ôsé proposer ton mariage avec ton ami, qu'il appelloit hautement le sien, & auquel il offroit de faire en cette qualité un établissement convenable. Ton pere avoit rejeté avec mépris cette proposition, & c'étoit là-dessus que les propos commençoient à s'échauffer. Sachez, lui disoit Mylord, malgré vos préjugés, qu'il est de tous les hommes le plus digne d'elle, & peut-être le plus propre à la rendre heureuse. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes, il les a reçus de la Nature, & il y a ajouté tous les talens qui ont dépendu de

lui. Il eſt jeune, grand, bien fait, robuſte, adroit; il a de l'éducation, du ſens, des mœurs, du courage; il a l'eſprit orné, l'âme ſaine; que lui manque-t-il donc pour mériter votre aveu? La fortune? Il l'aura. Le tiers de mon bien ſuffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud, j'en donnerai, s'il le faut, juſqu'à la moitié. La nobleſſe? Vaine prérogative dans un pays où elle eſt plus nuiſible qu'utile. Mais il l'a encore, n'en doutez pas, non point écrite d'encre en de vieux parchemins, mais gravée au fond de ſon cœur en caractères ineffaçables. En un mot, ſi vous préférez la raiſon au préjugé, & ſi vous aimez mieux votre fille que vos titres, c'eſt à lui que vous la donnerez.

Là-deſſus ton pere s'emporta vivement. Il traita la propoſition d'abſurde & de ridicule. Quoi! Mylord, dit-il, un homme d'honneur comme vous peut-il ſeulement penſer que le dernier rejetton d'une famille illuſtre aille éteindre ou dégrader ſon nom dans celui d'un qui-

dam ſans aſyle, & réduit à vivre d'aumônes?........ Arrêtez, interrompit Édouard; vous parlez de mon ami, ſongez que je prends pour moi tous les outrages qui lui ſont faits en ma préſence, & que les noms injurieux à un homme d'honneur le ſont encore plus à celui qui les prononce. De tels quidams ſont plus reſpectables que tous les houbereaux de l'Europe, & je vous défie de trouver aucun moyen plus honorable d'aller à la fortune que les hommages de l'eſtime & les dons de l'amitié. Si le gendre que je vous propoſe ne compte point, comme vous, une longue ſuite d'ayeux toujours incertains, il ſera le fondement & l'honneur de ſa maiſon comme votre premier ancêtre le fut de la vôtre. Vous ſeriez-vous donc tenu pour déshonoré par l'alliance du chef de votre famille, & ce mépris ne rejailliroit il pas ſur vous-même? Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli, ſi l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme

eſtimable? Jugeons du paſſé par le préſent; ſur deux ou trois Citoyens qui s'illuſtrent par des moyens honnêtes, mille coquins ennobliſſent tous les jours leur famille, & que prouvera cette nobleſſe dont leurs deſcendans ſeront ſi fiers, ſi-non les vols & l'infamie de leur ancêtre (1). On voit, je l'avoue, beaucoup de mal-honnêtes gens parmi les roturiers; mais il y a toujours vingt à parier contre un, qu'un gentilhomme deſcend d'un frippon. Laiſſons, ſi vous voulez, l'origine à part, & peſons le mérite & les ſervices. Vous avez porté les armes chez un Prince étranger; ſon pere les a portées gratuitement pour ſa patrie. Si vous avez bien ſervi, vous avez été

(1) Les lettres de nobleſſe ſont rares en ce ſiècle, & même elles y ont été illuſtrées au moins une fois. Mais quant à la nobleſſe qui s'acquiert à prix d'argent, & qu'on achète avec des charges, tout ce que j'y vois de plus honorable eſt le privilège de n'être pas pendu.

bien payé, & quelque honneur que vous ayez acquis à la guerre, cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

De quoi s'honore donc, continua Mylord Édouard, cette nobleſſe dont vous êtes ſi fier? Que fait elle pour la gloire de la patrie ou le bonheur du genre-humain? Mortelle ennemie des loix & de la liberté, qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des pays où elle brille, ſi ce n'eſt la force de la tyrannie & l'oppreſſion des peuples? Oſez-vous dans une République vous honorer d'un état deſtructeur des vertus de l'Humanité? d'un état où l'on ſe vante de l'eſclavage, & où l'on rougit d'être homme? Liſez les annales de votre patrie (1); en quoi votre Ordre a-t-il bien mérité d'elle? Quels nobles comptez-vous parmi ſes libérateurs? Les

(1) Il y a ici beaucoup d'inexactitude. Le pays de Vaud n'a jamais fait partie de la Suiſſe : c'eſt une conquête des Bernois ; & ſes habitans ne ſont ni citoyens, ni libres, mais ſujets.

Furst, les *Tell*, les *Stouffacher* étoient-ils gentilshommes? Quelle est donc cette gloire insensée dont vous faites tant de bruit ? Celle de servir un homme & d'être à charge à l'État.

Conçois, ma chere, ce que je souffrois de voir cet honnête-homme nuire ainsi par une aprêté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il vouloit servir. En effet, ton pere, irrité par tant d'invectives piquantes, quoique générales, se mit à les repousser par des personnalités. Il dit nettement à Mylord Édouard que jamais homme de sa condition n'avoit tenu les propos qui venoient de lui échapper. Ne plaidez point inutilement la cause d'autrui, ajouta-t-il d'un ton brusque; tout grand seigneur que vous êtes, je doute que vous puissiez bien défendre la vôtre sur le sujet en question. Vous demandez ma fille pour votre ami prétendu, sans savoir si vous-même seriez bon pour elle, & je connois assez la Noblesse d'Angleterre pour avoir sur vos discours une médiocre opinion de la vôtre.

Pardieu ! dit Mylord, quoi que vous pensiez de moi, je serois bien fâché de n'avoir d'autre preuve de mon mérite que celui d'un homme mort depuis cinq-cents ans. Si vous connoissez la Noblesse d'Angleterre, vous savez qu'elle est la plus éclairée, la mieux instruite, la plus sage & la plus brave de l'Europe : avec cela, je n'ai pas besoin de chercher si elle est la plus antique ; car quand on parle de ce qu'elle est, il n'est pas question de ce qu'elle fut. Nous ne sommes point, il est vrai, les esclaves du Prince, mais ses amis ; ni les tyrans du peuple, mais ses chefs. Garants de la liberté, soutiens de la patrie & appuis du trône, nous formons un invincible équilibre entre le peuple & le Roi. Notre premier devoir est envers la Nation : le second, envers celui qui la gouverne : ce n'est pas sa volonté, mais son droit que nous consultons. Ministres suprêmes des loix dans la chambre des Pairs, quelquefois même Législateurs, nous rendons également justice au peuple & au Roi, & nous ne

souffrons point que personne dise : *Dieu & mon épée ;* mais seulement, *Dieu & mon droit.*

Voilà, Monsieur, continua-t-il, quelle est cette Noblesse respectable, ancienne autant qu'une autre, mais plus fiere de son mérite que de ses ancêtres, & dont vous parlez sans la connoître. Je ne suis point le dernier en rang dans cet Ordre illustre, & je crois, malgré vos prétentions, vous valoir à tous égards. J'ai une sœur à marier : elle est noble, jeune, aimable, riche ; elle ne cede à Julie que par les qualités que vous comptez pour rien. Si quiconque a senti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs ses yeux & son cœur, quel honneur je me ferois d'accepter avec rien pour mon beau-frere celui que je vous propose pour gendre avec la moitié de mon bien.

Je connus, à la réplique de ton pere, que cette conversation ne faisoit que l'aigrir ; &, quoique pénétrée d'admiration pour la générosité de Mylord Édouard,

je ſentis qu'un homme auſſi peu liant que lui n'étoit propre qu'à ruiner à jamais la négociation qu'il avoit entrepriſe. Je me hâtai donc de rentrer avant que les choſes allaſſent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien, & l'on ſe ſépara, le moment d'après, aſſez froidement. Quant à mon pere, je trouvai qu'il ſe comportoit très-bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la propoſition; mais voyant que ton pere n'y vouloit point entendre, & que la diſpute commençoit à s'animer, il ſe retourna, comme de raiſon, du parti de ſon beau-frère, & en interrompant à propos l'un & l'autre par des diſcours modérés, il les retint tous deux dans des bornes dont ils ſeroient vraiſemblablement ſortis, s'ils fuſſent reſtés tête-à-tête. Après leur départ, il me fit confidence de ce qui venoit de ſe paſſer, & comme je prévis où il en alloit venir, je me hâtai de lui dire que, les choſes étant en cet état, il ne convenoit plus que la perſonne en queſtion te vît ſi ſouvent ici, & qu'il ne con-

viendroit pas même qu'il y vînt du tout, si ce n'étoit faire une espèce d'affront à M. d'Orbe, dont il étoit l'ami; mais que je le prierois de l'amener plus rarement, ainsi que Mylord Édouard. C'est, ma chere, tout ce que j'ai pu faire de mieux pour ne leur pas fermer tout-à-fait ma porte.

Ce n'est pas tout; la crise où je te vois me force à revenir sur mes avis précédens. L'affaire de Mylord Édouard & de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'attendre. Quoique M. d'Orbe ait gardé le secret sur le fond de la querelle, trop d'indices le décèlent pour qu'il puisse rester caché. On soupçonne, on conjecture, on te nomme: le rapport du guet n'est pas si bien étouffé qu'on ne s'en souvienne, & tu n'ignores pas qu'aux yeux du public la vérité soupçonnée est bien près de l'évidence. Tout ce que je puis te dire pour ta consolation, c'est qu'en général on approuve ton choix, & qu'on verroit avec plaisir l'union d'un si charmant couple;

ce qui me confirme que ton ami s'eſt bien comporté dans ce pays & n'y eſt guères moins aimé que toi. Mais que fait la voix publique à ton inflexible père ? Tous ces bruits lui ſont parvenus ou lui vont parvenir , & je frémis de l'effet qu'ils peuvent produire , ſi tu ne te hâtes de prévenir ſa colère. Tu dois t'attendre de ſa part à une explication terrible pour toi-même, & peut-être à pis encore pour ton ami. Non que je penſe qu'il veuille à ſon âge ſe meſurer avec un jeune homme qu'il ne croit pas digne de ſon épée ; mais le pouvoir qu'il a dans la ville lui fourniroit, s'il le vouloit , mille moyens de lui faire un mauvais parti ; il eſt à craindre que ſa fureur ne lui en inſpire la volonté.

Je t'en conjure à genoux, ma douce amie , ſonge aux dangers qui t'environnent, & dont le riſque augmente à chaque inſtant. Un bonheur inouï t'a préſervée juſqu'à préſent au milieu de tout cela ; tandis qu'il en eſt tems encore mets le ſceau de la prudence au myſtère de tes

amours, & ne pouſſe pas à bout la fortune, de peur qu'elle n'enveloppe dans tes malheurs celui qui les aura cauſés. Crois-moi, mon ange, l'avenir eſt incertain; mille évènemens peuvent, avec le tems, offrir des reſſources ineſpèrées; mais quant à préſent (je te l'ai dit & le répète plus fortement,) éloigne ton ami, ou tu es perdue.

LETTRE LXIII.

DE JULIE A CLAIRE.

TOUT ce que tu avois prévu, ma chère, eſt arrivé. Hier, une heure après notre retour, mon père entra dans la chambre de ma mère, les yeux étincelans, le viſage enflammé, dans un état en un mot où je ne l'avois jamais vu. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle ou qu'il alloit la chercher, & ma conſcience agitée me fit trembler d'avance.

Il commença par apoſtropher vivement, mais en général, les mères de fa-

mille qui appellent indiscrettement chez elles de jeunes gens sans état & sans nom, dont le commerce n'attire que honte & déshonneur à celles qui les écoutent. Ensuite, voyant que cela ne suffisoit pas pour arracher quelque réponse d'une femme intimidée, il cita sans ménagement en exemple ce qui s'étoit passé dans notre maison, depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel-esprit, un diseur de riens, plus propre à corrompre une fille sage qu'à lui donner aucune bonne instruction. Ma mère, qui vit qu'elle gagneroit peu de chose à se taire, l'arrêta sur ce mot de corruption, & lui demanda ce qu'il trouvoit dans la conduite ou dans la réputation de l'honnête-homme dont il parloit, qui pût autoriser de pareils soupçons. Je n'ai pas cru, ajouta-t-elle, que l'esprit & le mérite fussent des titres d'exclusion dans la société. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maison, si les talens & les mœurs n'en obtiennent pas l'eutrée? A des gens sortables, Madame, reprit-il en colère, qui puissent réparer

l'honneur d'une fille, quand ils l'ont offensé. Non, dit-elle ; mais à des gens de bien qui ne l'offensent point. Apprenez, dit-il, que c'est offenser l'honneur d'une maison que d'ôser en solliciter l'alliance sans titres pour l'obtenir. Loin de voir en cela, dit ma mère, une offense, je n'y vois au contraire qu'un témoignage d'estime. D'ailleurs, je ne sache point que celui contre qui vous vous emportez ait rien fait de semblable à votre égard. Il l'a fait, Madame, & fera pis encore, si je n'y mets ordre ; mais je veillerai, n'en doutez pas, aux soins que vous remplissez si mal.

Alors commença une dangereuse altercation qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles étoient ignorés de mes parens, mais durant laquelle ton indigne Cousine eût voulu être à cent pieds sous terre. Imagine-toi la meilleure & la plus abusée des mères faisant l'éloge de sa coupable fille, & la louant, hélas! de toutes les vertus qu'elle a perdues, dans les termes les plus honorables, ou,

pour mieux dire, les plus humilians. Figure-toi un père irrité, prodigue d'expressions offensantes, & qui dans tout son emportement n'en laisse pas échapper une qui marque le moindre doute sur la sagesse de celle que le remords déchire & que la honte écrâse en sa présence. O quel incroyable tourment d'une conscience avilie, de se reprocher des crimes que la colère & l'indignation ne pourroient soupçonner! Quel poids accablant & insupportable que celui d'une fausse louange, & d'une estime que le cœur rejette en secret! Je m'en sentois tellement oppressée, que, pour me délivrer d'un si cruel supplice, j'étois prête à tout avouer, si mon père m'en eût laissé le tems; mais l'impétuosité de son emportement lui faisoit redire cent fois les mêmes choses, & changer à chaque instant de sujet. Il remarqua ma contenance basse, éperdue, humiliée, indice de mes remords. S'il n'en tira pas la conséquence de ma faute, il en tira celle de mon amour; &, pour m'en faire plus de honte,

il en outragea l'objet en des termes si odieux & si méprisans, que je ne pus, malgré tous mes efforts, le laisser poursuivre sans l'interrompre.

Je ne sais, ma chère, où je trouvai tant de hardiesse, & quel moment d'égarement me fit oublier ainsi le devoir & la modestie ; mais si j'ôsai sortir un instant d'un silence respectueux, j'en portai, comme tu vas voir, assez rudement la peine. Au nom du ciel, lui dis-je, daignez vous appaiser; jamais un homme digne de tant d'injures ne sera dangereux pour moi. A l'instant, mon père qui crut sentir un reproche à travers ces mots, & dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte, s'élança sur ta pauvre amie : pour la premiere fois de ma vie je reçus un soufflet qui ne fut pas le seul ; & se livrant à son transport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûtée, il me maltraita sans ménagement, quoique ma mère se fût jetée entre deux, m'eût couverte de son corps, & eût reçu quelques-uns des coups qui m'étoient portés.

En reculant pour les éviter, je fis un faux-pas, je tombai, & mon visage alla donner contre le pied d'une table qui me fit saigner.

Ici finit le triomphe de la colère, & commença celui de la Nature. Ma chûte, mon sang, mes larmes, celles de ma mère l'émûrent. Il me releva avec un air d'inquiétude & d'empressement, & m'ayant assise sur une chaise, ils recherchèrent tous deux avec soin si je n'étois point blessée. Je n'avois qu'une légère contusion au front, & ne saignois que du nez. Cependant, je vis, au changement d'air & de voix de mon père, qu'il étoit mécontent de ce qu'il venoit de faire. Il ne revint point à moi par des caresses, la dignité paternelle ne souffroit pas un changement si brusque; mais il revint à ma mère avec de tendres excuses, & je voyois si bien aux regards qu'il jettoit furtivement sur moi, que la moitié de tout cela m'étoit indirectement adressée. Non, ma chère, il n'y a point de confusion si touchante que celle d'un

tendre père qui croit s'être mis dans son tort. Le cœur d'un père sent qu'il est fait pour pardonner, & non pour avoir besoin de pardon.

Il étoit l'heure du souper ; on le fit retarder pour me donner le tems de me remettre ; & mon père ne voulant pas que les domestiques fussent témoins de mon désordre, m'alla chercher lui-même un verre d'eau, tandis que ma mère me bassinoit le visage. Hélas ! cette pauvre maman ! déja languissante & valétudinaire, elle se seroit bien passée d'une pareille scène, & n'avoit guères moins besoin de secours que moi.

A table, il ne me parla point ; mais ce silence étoit de honte & non de dédain ; il affectoit de trouver bon chaque plat pour dire à ma mère de m'en servir ; & ce qui me toucha le plus sensiblement, fut de m'appercevoir qu'il cherchoit les occasions de me nommer sa fille, & non pas Julie, comme à l'ordinaire.

Après le souper, l'air se trouva si froid que ma mère fit faire du feu dans

ſa chambre. Elle s'aſſit à l'un des coins de la cheminée & mon père à l'autre. J'allois prendre une chaiſe pour me placer entr'eux, quand, m'arrêtant par ma robe & me tirant à lui ſans rien dire, il m'aſſit ſur ſes genoux. Tout cela ſe fit ſi promptement, & par une ſorte de mouvement ſi involontaire, qu'il en eut une eſpèce de repentir le moment d'après. Cependant j'étois ſur ſes genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire, & ce qu'il y avoit de pis pour la contenance, il falloit me tenir embraſſée dans cette gênante attitude. Tout cela ſe faiſoit en ſilence; mais je ſentois de tems en tems ſes bras ſe preſſer contre mes flancs avec un ſoupir aſſez mal étouffé. Je ne ſais quel mauvaiſe honte empêchoit ſes bras paternels de ſe livrer à ces douces étreintes; une certaine gravité qu'on n'ôſoit quitter, une certaine confuſion qu'on n'ôſoit vaincre, mettoient entre un père & ſa fille ce charmant embarras que la pudeur & l'amour donnent aux amans; tandis qu'une tendre mère, tranſportée d'aiſe, dévoroit en

ſecret

ſecret un ſi doux ſpectacle. Je voyois, je ſentois tout cela, mon ange, & ne pus tenir plus long-tems à l'attendriſſement qui me gagnoit. Je feignis de gliſſer; je jetai, pour me retenir, un bras au cou de mon père; je penchai mon viſage ſur ſon viſage vénérable, & dans un inſtant il fut couvert de mes baiſers & inondé de mes larmes. Je ſentis, à celles qui lui couloient des yeux, qu'il étoit lui-même ſoulagé d'une grande peine; ma mere vint partager nos tranſports. Douce & paiſible innocence! tu manquas ſeule à mon cœur pour faire de cette ſcène de la Nature le plus délicieux moment de ma vie!

Ce matin, la laſſitude & le reſſentiment de ma chûte m'ayant retenu au lit un peu tard, mon père eſt entré dans ma chambre avant que je fuſſe levée; il s'eſt aſſis à côté de mon lit en s'informant tendrement de ma ſanté; il a pris une de mes mains dans les ſiennes, il s'eſt abaiſſé juſqu'à la baiſer pluſieurs fois en m'appelant ſa chere fille, & me témoignant

du regret de ſon emportement. Pour moi je lui ai dit (& je le penſe) que je ſerois trop heureuſe d'être battue tous les jours au même prix, & qu'il n'y a point de traitement ſi rude qu'une ſeule de ſes careſſes n'efface au fond de mon cœur.

Après cela prenant un ton plus grave, il m'a remiſe ſur le ſujet d'hier & m'a ſignifié ſa volonté en termes honnêtes, mais précis. Vous ſavez, m'a-t-il dit, à qui je vous deſtine ; je vous l'ai déclaré dès mon arrivée, & ne changerai jamais d'intention ſur ce point. Quant à l'homme dont m'a parlé Mylord Édouard, quoique je ne lui diſpute point le mérite que tout le monde lui trouve, je ne ſais s'il a conçu de lui-même le ridicule eſpoir de s'allier à moi, ou ſi quelqu'un a pu le lui inſpirer ; mais, quand je n'aurois perſonne en vue & qu'il auroit toutes les guinées de l'Angleterre, ſoyez sûre que je n'accepterois jamais un tel gendre. Je vous défends de le voir & de lui parler de votre vie, & cela, autant pour la sûreté de la ſien-

ne, que pour votre honneur. Quoique je me fois toujours fenti peu d'inclination pour lui, je le hais, fur-tout à préfent, pour les excès qu'il m'a fait commettre, & ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots, il eft forti fans attendre ma réponfe, & prefque avec le même air de févérité qu'il venoit de fe reprocher. Ah! ma coufine, quels monftres d'enfers font ces préjugés, qui dépravent les meilleurs cœurs, & font taire à chaque inftant la Nature!

Voilà, ma Claire, comment s'eft paffée l'explication que tu avois prévue, & dont je n'ai pu comprendre la caufe jufqu'à ce que ta lettre me l'ait apprife. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'eft faite en moi; mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me femble que je tourne les yeux avec plus de regret fur l'heureux tems où je vivois tranquile & contente au fein de ma famille, & que je fens augmenter le fentiment de ma faute, avec celui des biens qu'elle m'a fait perdre. Dis, cruelle!

dis-le moi, ſi tu l'ôſes ; le tems de l'amour ſeroit-il paſſé, & faut-il ne ſe plus revoir ? Ah ! ſens-tu bien tout ce qu'il y a de ſombre & d'horrible dans cette funeſte idée ? Cependant l'ordre de mon père eſt précis, le danger de mon amant eſt certain. Sais-tu ce qui réſulte en moi de tant de mouvemens oppoſés qui s'entredétruiſent ? Une ſorte de ſtupidité, qui me rend l'âme preſque inſenſible, & ne me laiſſe l'uſage ni des paſſions, ni de la raiſon. Le moment eſt critique, tu me l'as dit, & je le ſens ; cependant, je ne fus jamais moins en état de me conduire. J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime : je ſuis prête à m'évanouir à chaque ligne, & n'en ſaurois tracer deux de ſuite. Il ne me reſte que toi, ma douce amie, daigne penſer, parler, agir pour moi ; je remets mon ſort en tes mains ; quelque parti que tu prennes, je confirme d'avance tout ce que tu feras ; je confie à ton amitié ce pouvoir funeſte que l'amour m'a vendu ſi cher. Sépare-moi pour jamais de

moi-même; donne-moi la mort, s'il faut que je meure : mais ne me force pas à me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange! ma protectrice ! quel horrible emploi je te laiſſe! Auras-tu le courage de l'exercer ? Sauras-tu bien en adoucir la barbarie? Hélas! ce n'eſt pas mon cœur ſeul qu'il faut déchirer. Claire, tu le ſais, tu le ſais, comment je ſuis aimée! Je n'ai pas même la conſolation d'être la plus à plaindre. De grâce! fais parler mon cœur par ta bouche; pénetre le tien de la tendre commiſération de l'amour; conſole un infortuné! Dis-lui cent fois....... Ah! dis-lui..... Ne crois-tu pas, ma chere amie, que, malgré tous les préjugés, tous les obſtacles, tous les revers, le ciel nous a faits l'un pour l'autre? Oui, oui, j'en ſuis sûre; il nous deſtine à être unis. Il m'eſt impoſſible de perdre cette idée; il m'eſt impoſſible de renoncer à l'eſpoir qui la ſuit. Dis-lui qu'il ſe garde lui-même du découragement & du déſeſpoir. Ne t'amuſe point à lui demander en mon nom amour

& fidélité ; encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'assurance n'en est-elle pas au fond de nos âmes ? Ne sentons-nous pas qu'elles sont indivisibles, & que nous n'en avons plus qu'une à nous deux ? Dis-lui donc seulement qu'il espère, & que, si le sort nous poursuit, il se fie au moins à l'amour ; car je le sens, ma cousine, il guérira de maniere ou d'autre les maux qu'il nous cause ; &, quoi que le ciel ordonne de nous, nous ne vivrons pas long-tems séparés.

P. S. Après ma lettre écrite, j'ai passé dans la chambre de ma mère, & je m'y suis trouvée si mal que je suis obligée de venir me remettre dans mon lit. Je m'apperçois même... je crains . . . ah ! ma chere ! je crains bien que ma chûte d'hier n'ait quelque suite plus funeste que je n'avois pensé. Ainsi tout est fini pour moi ; toutes mes espérances m'abandonnent en même tems.

LETTRE LXIV.

DE CLAIRE A M. D'ORBE.

MON pere m'a rapporté ce matin l'entretien qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaisir que tout s'achemine à ce qu'il vous plaît d'appeller votre bonheur. J'espère, vous le savez, d'y trouver aussi le mien ; l'estime & l'amitié vous sont acquises, & tout ce que mon cœur peut nourrir de sentimens plus tendres est encore à vous. Mais ne vous y trompez pas ; je suis en femme une espèce de monstre, & je ne sais par quelle bisarrerie de la Nature l'amitié l'emporte en moi sur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chere que vous, vous n'en faites que rire ; & cependant rien n'est plus vrai. Julie le sent si bien qu'elle est plus jalouse pour vous que vous-même ; & que, tandis que vous paroissez content, elle trouve toujours que je ne vous aime pas assez. Il y a plus,

& je m'attache tellement à tout ce qui lui eſt cher, que ſon amant & vous, êtes à-peu-près dans mon cœur en même degré, quoique de différentes manières. Je n'ai pour lui que de l'amitié, mais elle eſt plus vive ; je crois ſentir un peu d'amour pour vous, mais il eſt plus poſé. Quoique tout cela pût paroître aſſez équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux, je ne penſe pas que la vôtre en ſoit fort altérée.

Que les pauvres enfans en ſont loin, de cette douce tranquilité dont nous ôſons jouir, & que notre contentement a mauvaiſe grâce, tandis que nos amis ſont au déſeſpoir! C'en eſt fait, il faut qu'ils ſe quittent; voici l'inſtant, peut être, de leur éternelle ſéparation, & la triſteſſe que nous leur reprochâmes le jour du concert étoit peut-être un preſſentiment qu'ils ſe voyoient pour la derniere fois. Cependant, votre ami ne ſait rien de ſon infortune : dans la ſécurité de ſon cœur il jouit encore du bonheur qu'il a perdu; au moment du déſeſpoir, il goûte

en idée, une ombre de félicité; & comme celui qu'enleve un trépas imprévu, le malheureux ſonge à vivre, & ne voit pas la mort qui va le ſaiſir. Hélas! c'eſt de ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible! O divine amitié! ſeule idole de mon cœur! viens l'animer de ta ſainte cruauté. Donne-moi le courage d'être barbare, & de te ſervir dignement dans un ſi douloureux devoir.

Je compte ſur vous en cette occaſion, & j'y compterois même quand vous m'aimeriez moins; car je connois votre âme; je ſais qu'elle n'a pas beſoin du zèle de l'amour, où parle celui de l'humanité. Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain dans la matinée. Gardez-vous, au ſurplus, de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laiſſe libre, & j'irai paſſer l'après-midi chez Julie; tâchez de trouver Mylord Édouard, & de venir ſeul avec lui m'attendre à huit heures, afin de convenir enſemble de ce qu'il faudra faire pour réſoudre au

départ cet infortuné, & prévenir ſon déſeſpoir.

J'eſpère beaucoup de ſon courage & de nos ſoins. J'eſpere encore plus de ſon amour. La volonté de Julie, le danger que courent ſa vie & ſon honneur ſont des motifs auxquels il ne réſiſtera pas. Quoi qu'il en ſoit, je vous déclare qu'il ne ſera point queſtion de noce entre nous, que Julie ne ſoit tranquile, & que jamais les larmes de mon amie n'arroſeront le nœud qui doit nous unir. Ainſi, Monſieur, s'il eſt vrai que vous m'aimiez, votre intérêt s'accorde en cette occaſion avec votre généroſité; & ce n'eſt pas ici tellement l'affaire d'autrui, que ce ne ſoit auſſi la vôtre.



LETTRE LXV.

DE CLAIRE A JULIE.

TOUT eſt fait ; &, malgré ſes imprudences, ma Julie eſt en sûreté. Les ſecrets de ton cœur ſont enſevelis dans l'ombre du myſtère ; tu es encore au ſein de ta famille & de ton pays, chérie, honorée, jouiſſant d'une réputation ſans tache, & d'une eſtime univerſelle. Conſidère, en frémiſſant, les dangers que la honte ou l'amour t'ont fait courir en faiſant trop ou trop peu. Apprends à ne vouloir plus concilier des ſentimens incompatibles, & bénis le ciel, trop aveugle amante ou fille trop craintive, d'un bonheur qui n'étoit réſervé qu'à toi.

Je voulois éviter à ton triſte cœur le détail de ce départ ſi cruel & ſi néceſſaire. Tu l'as voulu, je l'ai promis, je tiendrai parole avec cette même franchiſe qui nous eſt commune, & qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne

ſoi. Lis donc, chere & déplorable amie; lis, puiſqu'il le faut; mais prend courage, & tiens-toi ferme.

Toutes les meſures que j'avois priſes & dont je te rendis compte hier ont été ſuivies de point en point. En rentrant chez moi, j'y trouvai M. d'Orbe & Mylord Édouard. Je commençai par déclarer au dernier ce que nous ſavions de ſon héroïque généroſité, & lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Enſuite, je leur expoſai les puiſſantes raiſons que nous avions d'éloigner promptement ſon ami, & les difficultés que je prévoyois à l'y réſoudre. Mylord ſentit parfaitement tout cela, & montra beaucoup de douleur de l'effet qu'avoit produit ſon zèle inconſidéré. Ils convinrent qu'il étoit important de précipiter le départ de ton ami, & de ſaiſir un moment de conſentement pour prévenir de nouvelles irréſolutions, & l'arracher au continuel danger du ſéjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire, à ſon inſu, les préparatifs convenables; mais

Mylord, regardant cette affaire comme la sienne, voulut en prendre le soin. Il me promit que sa chaise seroit prête ce matin à onze heures, ajoutant qu'il l'accompagneroit aussi loin qu'il seroit nécessaire, & proposa de l'amener d'abord sous un autre prétexte pour le déterminer plus à loisir. Cet expédient ne me parut pas assez franc pour nous & pour notre ami, & je ne voulus pas, non plus, l'exposer loin de nous au premier effet d'un désespoir qui pouvoit plus aisément échapper aux yeux de Mylord qu'aux miens. Je n'acceptai pas, par la même raison, la proposition qu'il fit de lui parler lui-même & d'obtenir son consentement. Je prévoyois que cette négociation seroit délicate, & je n'en voulus charger que moi seule; car je connois plus sûrement les endroits sensibles de son cœur, & je sais qu'il règne toujours entre hommes une sécheresse qu'une femme sait mieux adoucir. Cependant je conçus que les soins de Mylord ne nous seroient pas inutiles pour

préparer les choſes. Je vis tout l'effet que pouvoient produire ſur un cœur vertueux les diſcours d'un homme ſenſible, qui croit n'être qu'un philoſophe, & quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit donner aux raiſonnemens d'un ſage.

J'engageai donc Mylord Édouard à paſſer avec lui la ſoirée, &, ſans rien dire qui eût un rapport direct à ſa ſituation, de diſpoſer inſenſiblement ſon âme à la fermeté ſtoïque. Vous qui ſavez ſi bien votre Epictete, lui dis-je, voici le cas, ou jamais, de l'employer utilement. Diſtinguez avec ſoin les biens apparens des biens réels; ceux qui ſont en nous de ceux qui ſont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve ſe prépare au-dehors, prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de ſoi-même, & que le ſage, ſe portant par-tout avec lui, porte auſſi par-tout ſon bonheur. Je compris, à ſa réponſe, que cette légère ironie, qui ne pouvoit le fâcher, ſuffiſoit pour exciter ſon zèle, & qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami

bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu : car, quoiqu'au fond je ne fasse pas grand cas, non plus que toi, de toute cette philosophie parliere, je suis persuadée qu'un honnête-homme a toujours quelque honte de changer de maxime du soir au matin, & de se dédire en son cœur, dès le lendemain, de tout ce que sa raison lui dictoit la veille.

M. d'Orbe vouloit être aussi de la partie, & passer la soirée avec eux, mais je le priai de n'en rien faire ; il n'auroit fait que s'ennuyer ou gêner l'entretien. L'intérêt que je prends à lui ne m'empêche pas de voir qu'il n'est point du vol des deux autres. Ce penser mâle des âmes fortes, qui leur donne un idiôme si particulier, est une langue dont il n'a pas la grammaire. En les quittant, je songeai au punch, & craignant les confidences anticipées, j'en glissai un mot en riant à Mylord. Rassurez-vous, me dit-il ; je me livre aux habitudes, quand je n'y vois aucun danger ; mais je ne m'en suis jamais fait l'esclave. Il s'agit ici de l'hon-

neur de Julie, du destin, peut-être de la vie d'un homme & de mon ami. Je boirai du punch, selon ma coutume, de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation; mais ce punch sera de la limonade; &, comme il s'abstient d'en boire, il ne s'en appercevra point. Ne trouves-tu pas, ma chere, qu'on doit être bien humilié d'avoir contracté des habitudes qui forcent à de pareilles précautions ?

J'ai passé la nuit dans de grandes agitations qui n'étoient pas toutes pour ton compte. Les plaisirs innocens de notre premiere jeunesse, la douceur d'une ancienne familiarité, la société plus resserrée encore depuis une année entre lui & moi par la difficulté qu'il avoit de te voir, tout portoit dans mon âme l'amertume de cette séparation. Je sentois que j'allois perdre avec la moitié de toi-même une partie de ma propre existence. Je comptois les heures avec inquiétude, &, voyant poindre le jour, je n'ai pas vu naître sans effroi celui qui devoit décider

de ton ſort. J'ai paſſé la matinée à méditer mes diſcours & à réfléchir ſur l'impreſſion qu'ils pouvoient faire. Enfin, l'heure eſt venue & j'ai vu entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet, & m'a demandé précipitamment de tes nouvelles; car, dès le lendemain de ta ſcène avec ton père, il avoit ſu que tu étois malade, & Mylord Édouard lui avoit confirmé hier que tu n'étois pas ſortie de ton lit. Pour éviter là-deſſus les détails, je lui ai dit auſſi-tôt que je t'avois laiſſée mieux hier au ſoir, & j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans un moment davantage par le retour de Hanz que je venois de t'envoyer. Ma précaution n'a ſervi de rien, il m'a fait cent queſtions ſur ton état; &, comme elles m'éloignoient de mon objet, j'ai fait des réponſes ſuccinctes, & me ſuis miſe à le queſtionner à mon tour.

J'ai commencé par ſonder la ſituation de ſon eſprit. Je l'ai trouvé grave, méthodique, & prêt à peſer le ſentiment au poids de la raiſon. Grâce au Ciel, ai-je

dit en moi-même, voilà mon ſage bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'uſage ordinaire ſoit d'anonncer par degrés les triſtes nouvelles, la connoiſſance que j'ai de ſon imagination fougueuſe, qui, ſur un mot, porte tout à l'extrême, m'a déterminée à ſuivre une route contraire, & j'ai mieux aimé l'accabler d'abord, pour lui ménager des adouciſſemens, que de multiplier inutilement ſes douleurs & les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus ſérieux, & le regardant fixement: mon ami, lui ai-je dit, connoiſſez-vous les bornes du courage & de la vertu dans une âme forte, & croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime, ſoit un effort au-deſſus de l'Humanité? A l'inſtant, il s'eſt levé comme un furieux; puis frappant des mains & les portant à ſon front ainſi jointes: je vous entends, s'eſt-il écrié, Julie eſt morte. Julie eſt morte! a-t-il répété d'un ton qui m'a fait frémir: je le ſens à vos ſoins trompeurs, à vos vains ménagemens, qui ne font que rendre ma mort plus lente & plus cruelle.

Quoiqu'effrayée d'un mouvement ſi ſubit, j'en ai bientôt deviné la cauſe, & j'ai d'abord conçu comment les nouvelles de ta maladie, les moralités de Mylord Édouard, le rendez-vous de ce matin, ſes queſtions éludées, celles que je venois de lui faire l'avoient pu jeter dans de fauſſes allarmes. Je voyois bien auſſi quel parti je pouvois tirer de ſon erreur en l'y laiſſant quelques inſtans; mais je n'ai pu me réſoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime eſt ſi affreuſe, qu'il n'y en a point qui ne ſoit douce à lui ſubſtituer, & je me ſuis hâtée de profiter de cet avantage. Peut-être ne la verrez-vous plus, lui ai-je dit; mais elle vit & vous aime. Ah! ſi Julie étoit morte, Claire auroit elle quelque choſe à vous dire? Rendez grâce au ciel qui ſauve à votre infortune des maux dont il pourroit vous accabler. Il étoit ſi étonné, ſi ſaiſi, ſi égaré, qu'après l'avoir fait raſſeoir, j'ai eu le tems de lui détailler par ordre tout ce qu'il falloit qu'il ſût, & j'ai fait valoir de mon mieux les pro-

cédés de Mylord Édouard, afin de faire dans ſon cœur honnête quelque diverſion à la douleur, par le charme de la reconnoiſſance.

Voilà, mon cher, ai-je pourſuivi, l'état actuel des choſes. Julie eſt au bord de l'abyme, prête à s'y voir accabler du déshonneur public, de l'indignation de ſa famille, des violences d'un père emporté, & de ſon propre déſeſpoir. Le danger augmente inceſſamment : de la main de ſon père ou de la ſienne, le poignard, à chaque inſtant de ſa vie, eſt à deux doigts de ſon cœur. Il reſte un ſeul moyen de prévenir tous ces maux, & ce moyen dépend de vous ſeul. Le ſort de votre amante eſt entre vos mains. Voyez ſi vous avez le courage de la ſauver en vous éloignant d'elle, puiſqu'auſſi bien il ne lui eſt plus permis de vous voir; ou ſi vous aimez mieux être l'auteur & le témoin de ſa perte & de ſon opprobre. Après avoir tout fait pour vous, elle va voir ce que votre cœur peut faire pour elle. Eſt-il étonnant que ſa ſanté

ſuccombe à ſes peines? Vous êtes inquiet de ſa vie : ſachez que vous en êtes l'arbitre.

Il m'écoutoit ſans m'interrompre ; mais ſi-tôt qu'il a compris de quoi il s'agiſſoit, j'ai vu diſparoître ce geſte animé, ce regard furieux, cet air effrayé, mais vif & bouillant, qu'il avoit auparavant. Un voile ſombre de triſteſſe & de conſternation a couvert ſon viſage ; ſon œil morne & ſa contenance effarée annonçoient l'abattement de ſon cœur : à peine avoit-il la force d'ouvrir la bouche pour me répondre. Il faut partir ! m'a-t-il dit d'un ton qu'une autre auroit cru tranquile. Hé bien ! je partirai. N'ai je pas aſſez vécu ? Non, ſans doute, ai-je repris auſſi-tôt ; il faut vivre pour celle qui vous aime : avez-vous oublié que ſes jours dépendent des vôtres ? Il ne falloit donc pas les ſéparer, a-t-il à l'inſtant ajoûté ; elle l'a pu & le peut encore. J'ai feint de ne pas entendre ces derniers mots, & je cherchois à le ranimer par quelques eſpérances auxquelles ſon âme

demeuroit fermée, quand Hanz eſt rentré, & m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joie qu'il en a reſſenti, il s'eſt écrié : Ah ! qu'elle vive ! qu'elle ſoit heureuſe... s'il eſt poſſible. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux... & je pars. Ignorez vous, ai-je dit, qu'il ne lui eſt plus permis de vous voir. Hélas ! vos adieux ſont faits, & vous êtes déja ſéparés ! Votre ſort ſera moins cruel, quand vous ſerez plus loin d'elle ; vous aurez du moins le plaiſir de l'avoir miſe en ſûreté. Fuyez dès ce jour, dès cet inſtant ; craignez qu'un ſi grand ſacrifice ne ſoit trop tardif ; tremblez de cauſer encore ſa perte, après vous être dévoué pour elle. Quoi ! m'a-t-il dit avec une eſpèce de fureur, je partirois ſans la revoir ! Quoi ! je ne la verrois plus ! Non, non, nous périrons tous deux, s'il le faut ; la mort, je le ſais bien, ne lui ſera point dure avec moi : mais je la verrai, quoi qu'il arrive ; je laiſſerai mon cœur & ma vie à ſes pieds, avant de m'arracher à moi-même. Il ne m'a pas

été difficile de lui montrer la folie & la cruauté d'un pareil projet. Mais ce *quoi ! je ne la verrai plus !* qui revenoit ſans ceſſe d'un ton plus douloureux, ſembloit chercher au moins des conſolations pour l'avenir. Pourquoi, lui ai-je dit, vous figurer vos maux pires qu'ils ne ſont ? Pourquoi renoncer à des eſpérances que Julie elle-même n'a pas perdues ? Penſez-vous qu'elle pût ſe ſéparer ainſi de vous, ſi elle croyoit que ce fût pour toujours ? Non, mon ami ; vous devez connoître ſon cœur. Vous devez ſavoir combien elle préfére ſon amour à ſa vie. Je crains, je crains trop (j'ai ajouté ces mots, je te l'avoue,) qu'elle ne le préfére bientôt à tout. Croyez donc qu'elle eſpère, puiſqu'elle conſent à vivre : croyez que les ſoins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne ſemble, & qu'elle ne ſe reſpecte pas moins pour vous que pour elle-même. Alors j'ai tiré ta derniere lettre, & lui montrant les tendres eſpérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'a-

mour, j'ai ranimé les ſiennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes ſembloit diſtiller un baume ſalutaire ſur ſa bleſſure envenimée. J'ai vu ſes regards s'adoucir & ſes yeux s'humecter; j'ai vu l'attendriſſement ſuccéder par degrés au déſeſpoir; mais ces derniers mots ſi touchans, tels que ton cœur les ſait dire, *nous ne vivrons pas long-tems ſéparés*, l'ont fait fondre en larmes. Non, Julie, non, ma Julie, a-t-il dit, en élevant la voix & baiſant la lettre; nous ne vivrons pas long-tems ſéparés; le ciel unira nos deſtins ſur la terre, ou nos cœurs dans le ſéjour éternel.

C'étoit-là l'état où je l'avois ſouhaité. Sa ſéche & ſombre douleur m'inquiétoit. Je ne l'aurois pas laiſſé partir dans cette ſituation d'eſprit; mais ſi-tôt que je l'ai vu pleurer, & que j'ai entendu ton nom chéri ſortir de ſa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour ſa vie; car rien n'eſt moins tendre que le déſeſpoir. Dans cet inſtant il a tiré de l'émotion de ſon cœur une objection que je n'avois pas

prévue,

prévue. Il m'a parlé de l'état où tu soupçonnois d'être, jurant qu'il mourroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls qui t'alloient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident; je lui ai dit simplement que ton attente avoit encore été trompée, & qu'il n'y avoit plus rien à espérer. Ainsi, m'a-t-il dit en soupirant, il ne restera sur la terre aucun monument de mon bonheur; il a disparu comme un songe qui n'eut jamais de réalité.

Il me restoit à exécuter la derniere partie de ta commission, & je n'ai pas cru qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu, il fallût à cela ni préparatif ni mystère. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation sur ce léger sujet pour éluder celle qui pourroit renaître sur celui de notre entretien. Je lui ai reproché sa négligence dans le soin de ses affaires. Je lui ai dit que tu craignois que de long-tems il ne fût plus soigneux, & qu'en attendant qu'il le devînt, tu lui ordonnois de se conserver pour toi,

de pourvoir mieux à ſes beſoins, & de ſe charger, à cet effet, du léger ſupplément que j'avois à lui remettre de ta part. Il n'a ni paru humilié de cette propoſition, ni prétendu en faire une affaire. Il m'a dit ſimplement que tu ſavois bien que rien ne lui venoit de toi qu'il ne reçût avec tranſports; mais que ta précaution étoit ſuperflue, & qu'une petite maiſon qu'il venoit de vendre à Grandſon (1), reſte de ſon chétif patrimoine, lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoit poſſédé de ſa vie. D'ailleurs, a-t-il ajouté, j'ai quelques talens dont je puis tirer par-tout des reſſources. Je ſerai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diverſion à mes maux, & depuis que j'ai vu de plus près l'uſage que Julie fait de

(1) Je ſuis un peu en peine de ſavoir comment cet amant anonyme, qu'il ſera dit ci-après n'avoir pas encore 24 ans, a pu vendre une maiſon, n'étant pas majeur. Ces lettres ſont ſi pleines de ſemblables abſurdités, que je n'en parlerai plus; il ſuffit d'en avoir averti.

ſon ſuperflu, je le regarde comme le tréſor ſacré de la veuve & de l'orphelin, dont l'humanité ne me permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappellé ſon voyage du Valais, ta lettre & la préciſion de tes ordres. Les mêmes raiſons ſubſiſtent.... Les mêmes! a-t-il interrompu d'un ton d'indignation. La peine de mon refus étoit de ne la plus voir: qu'elle me laiſſe donc reſter, & j'accepte. Si j'obéis, pourquoi me punit elle? Si je refuſe, que me fera-t-elle de pis?...... Les mêmes! répétoit-il avec impatience. Notre union commençoit; elle eſt prête à finir; peut-être vais-je pour jamais me ſéparer d'elle; il n'y a plus rien de commun entre elle & moi; nous allons être étrangers l'un à l'autre. Il a prononcé ces derniers mots avec un tel ſerrement de cœur, que j'ai tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avois eu tant de peine à le tirer. Vous êtes un enfant, ai-je affecté de lui dire d'un air riant; vous avez encore beſoin d'un tuteur; & je veux être le vôtre. Je vais

garder ceci; &, pour en disposer à propos dans le commerce que nous allons avoir ensemble, je veux être instruite de toutes vos affaires. Je tâchois de détourner ainsi ses idées funestes par celle d'une correspondance familiere continuée entre nous; & cette âme simple, qui ne cherche, pour ainsi dire, qu'à s'accrocher à ce qui t'environne, a pris aisément le change. Nous nous sommes ensuite ajustés pour les adresses de lettres; &, comme ces mesures ne pouvoient que lui être agréables, j'en ai prolongé le détail jusqu'à l'arrivée de M. d'Orbe, qui m'a fait signe que tout étoit prêt.

Ton ami a facilement compris de quoi il s'agissoit: il a instamment demandé à t'écrire, mais je me suis gardé de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendrissement lui relâcheroit trop le cœur, & qu'à peine seroit-il au milieu de sa lettre, qu'il n'y auroit plus moyen de le faire partir. Tous les délais sont dangereux, lui ai-je dit; hâtez-vous d'arriver à la premiere station d'où vous

pourrez lui écrire à votre aiſe. En diſant cela, j'ai fait ſigne à M. d'Orbe; je me ſuis avancée, &, le cœur gros de ſanglots, j'ai collé mon viſage ſur le ſien; je n'ai plus ſu ce qu'il devenoit; les larmes m'offuſquoient la vue, ma tête commençoit à ſe perdre, & il étoit tems que mon rôle finît.

Un moment après, je les ai entendu deſcendre précipitamment. Je ſuis ſortie ſur le paillier pour les ſuivre des yeux. Ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'inſenſé ſe jeter à genoux au milieu de l'eſcalier, en baiſer mille fois les marches, & d'Orbe pouvoir à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il preſſoit de ſon corps, de la tête & des bras, en pouſſant de longs gémiſſemens. J'ai ſenti les miens prêts d'éclater malgré moi, & je ſuis bruſquement rentrée, de peur de donner une ſcène à toute la maiſon,

A quelques inſtans de là M. d'Orbe eſt revenu tenant ſon mouchoir ſur ſes yeux. C'en eſt fait, m'a-t-il dit; ils ſont

en route. En arrivant chez lui, votre ami a trouvé la chaiſe à ſa porte. Mylord Édouard l'y attendoit auſſi; il a couru au-devant de lui, & le ſerrant contre ſa poitrine: *Viens, homme infortuné*, lui a-t-il dit d'un ton pénétré; *viens verſer tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens, tu ſentiras peut-être qu'on n'a pas tout perdu ſur la terre, quand on y retrouve un ami tel que moi.* A l'inſtant il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaiſe, & ils ſont partis, en ſe tenant étroitement embraſſés.

Fin du Tome premier.



TABLE

DES LETTRES ET MATIERES

Contenues dans ce Volume.

RÉPONSE.

Second BILLET de Julie.

RÉPONSE.

Troisième BILLET de Julie.

LETTRE IV. de Julie.

LETTRE V. à Julie.

LETTRE VI. de Julie à Claire.

LETTRE VII. Réponse.

LETTRE LIII. de Julie.

LETTRE LIV. à Julie.

LETTRE LV. à Julie.

LETTRE LVI. de Claire à Julie.

Fin de la Table.

